ÉTUDES SUR L'HISTORIOGRAPHIE ESPAGNOLE

MARIANA

HISTORIEN

PAR

Greener CIROT

ANGIEN PENSIONRATHE DE LA PORDATION TIMENS
MAIVEE DE CONFÉRENCES D'ÉTEDES RISPANIQUES A L'UNIVERSITÉ DE BORDHAUX.



Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon: Henr GEORG, 35-5; passage of l'Hôtel-Duru Margeille: Paul RUAT, 5;, rue Parades | Montpellier: C. COULET, 5, Gaard'Rue Toulouse: Épouano PRIVAT, 15, rue res Arra Bladrid: MURULLO, ALGALA, 7

Paris:

ALDERT FONTEMOING, 4, BUE LE GOPP

ÉTUDES SUR L'HISTORIOGRAPHIE ESPAGNOLE

MARIANA

HISTORIEN

DU MÊME AUTEUR

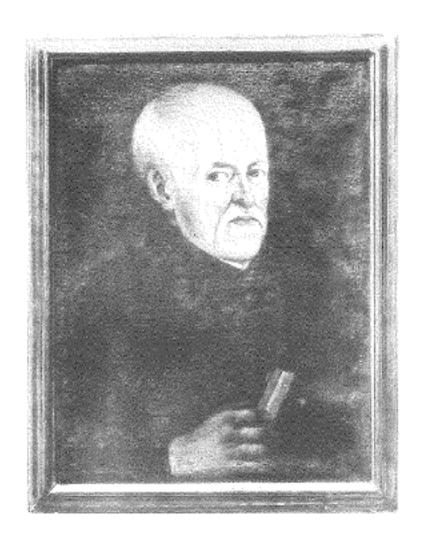
Aux mêmes Librairies

LES HISTOIRES GÉNÉRALES D'ESPAGNE ENTRE ALPHONSE X ET PHILIPPE II

(1284-1556)

1 vol. in-80 raisin, x1-180 pages

Prix: 10 francs



P. IVAN DE MARIANA DE LA COMPAÑIA DE IESVS DE EDAD DE 88 AÑOS I 72 DE RELIGION

(Portrait conservé à la Biblionea Provincial de Tulède)

ÉTUDES SUR L'HISTORIOGRAPHIE ESPAGNOLE

MARIANA

HISTORIEN

PAR

GEORGES CIROT

ANGIEN PENSIONNAIME DE LA PONDATION THIERS MAITRE DE CONFÉRENCES D'ÉTUDES HISPANIQUES A L'UNIVERSITÉ DE HORDEAUX



Bordeaux:

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon: Hasse GEORG, 35-42, Passage de L'Hôtel-Dieu Marseille: Paul RUAT, 54, RUE PADADIS | Montpellier: C. COULET, 5, GRANG'RUE Toulouse: Édouard PRIVAT, 14, RUE DES ARTS Madrid: MURILLO, ALGALÍ, 7

Paris :

ALDERY FONTEMOING, 4, BUR LE GOPP

1905

A Monsieur Alfred MOREL-FATIO

SECRÉTAIRE DE L'ÉCOLE DES CHARTES DIRECTEUR ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES PROFESSEUR SUPPLÉANT AU COLLÈGE DE FRANCE

Hommage d'affectueux respect et de sincère gratitude.

PRÉFACE

Je crois pouvoir dire que je n'ai apporté à ce travail aucune idée préconçue touchant la valeur de mon auteur comme historien. C'était surtout le penseur que j'aurais d'abord voulu prendre pour objet d'une étude, même après celles dont il a été l'objet, les deux principales qui lui ont élé consacrées, c'est-à-dire le Discurso preliminar que Pi y Margall a mis en tête des Obras del Padre Juan de Mariana dans la Bibliothèque Rivadeneyra, et El Padre Juan de Mariana y las Escuelas liberales du P. Francisco de Paula Garzón, me paraissant être surtout des œuvres de parti pris et de combat, et ni la thèse déjà ancienne de Ch. Labitte, De jure politico quid senserit Mariana, ni le très intéressant article de M. A. Duméril, Un publiciste de l'ordre des jésuites calomnié, n'épuisant la matière. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que les travaux historiques de Mariana n'étaient pas appréciés à leur valeur, au grand dommage de la réputation non seulement de Mariana lui-même, mais de l'érudition espagnole, qui, à la fin du XVI siècle, ne mérite certes pas le mépris. Combien le mépris serait injuste, j'en suis convaincu à présent, et j'espère en convaincre le lecteur. J'ai donc été amené à considérer surtout, dans l'auteur du De rege et de l'Historia general de España, l'historien; et de proche en proche j'ai fini par étudier, dans la mesure qui m'était possible, à peu près tous ses prédécesseurs. Si ce projet avait élé conçu d'un seul coup, il mériterait d'être qualifié, chez moi du moins, d'inconsidéré. Mais je ne l'ai formé qu'au fur et à mesure que j'ai compris l'impossibilité de séparer un ouvrage comme l'Histoire générale d'Espagne de ceux qui l'ont préparé et rendu possible.

De même qu'à l'étranger on ne fait pas assez de cas de l'érudition espagnole, on est habitué en Espagne à regarder comme le moindre titre de Mariana à l'admiration sa science et sa critique. Cela vient de ce qu'on se méprend sans doute sur ce qu'il a voulu faire en écrivant l'Histoire d'Espagne, de ce qu'on le juge uniquement par elle, enfin de

^{1.} Voir pour le titre complet de tous les ouvrages cités dans le texte ou en note, la Bibliographie qui se trouve à la fin du volume.

ce qu'on ne prend pas la peine d'examiner ce qu'elle vaut et ce que valent les critiques dont elle a été l'objet.

Aujourd'hui, l'usage du latin semblerait impliquer des prétentions exclusivement scientifiques, car cette langue internationale des humanistes a cessé d'être une langue de lettrés pour ne plus constituer qu'une sorte d'«esperanto» à l'usage des érudits. Mais, au temps de Mariana, le latin était un idiome littéraire, et pour beaucoup, pour Mariana cerlainement, l'idiome littéraire par excellence. Tout homme cultivé le lisait et l'écrivait. Certains Espagnols, comme Pérez de Oliva et Morales, prétendaient même qu'on s'en servait chez eux beaucoup trop :. Il est vrai que Mariana se plaignait qu'on l'ignorât généralement en Espagne. Mais les deux plaintes pouvaient être également fondées. Quoi qu'il en soit, on trouvait naturel d'écrire en latin une œuvre où l'on ne cherchait pas précisément à faire œuvre de science. Au surplus, en adoptant d'abord le latin pour la rédaction de l'Histoire d'Espagne, Mariana se conformait non seulement aux habitudes contemporaines, mais aux siennes propres. Tout ce qu'il a écrit, ou à peu près, il l'a écrit en premier lieu, sinon exclusivement, en latin. Ses brouillons en font foi. C'est en latin, et en latin seulement, qu'il a écrit le De rege et regis institutione; de même pour le De ponderibus et mensuris, travail purement scientifique d'ailleurs. C'est en latin qu'il a dû écrire d'abord le De spectaculis et le De monetac mutatione, qui n'intéressaient pourtant pas les seuls latinisants; et des sept traités latins publiés en 1609, ceux-là seuls semblent avoir été traduits par lui.

D'autre part, l'emploi du latin permettait seul à Mariana de réaliser son dessein, qui était en quelque sorte d'exporter l'histoire de son pays, de faire pénétrer parmi les étrangers la connaissance « de los principios y medios por donde se encamino a la grandeza que hoy tiene » ². Il réalisait ainsi le vœu de son illustre compatriole, le philosophe platonicien Sebastián Fox Morcillo, qui, dans son De Historiae institutione, paru en 1557, demandait qu'on employât le latin pour rédiger l'Histoire d'Espagne, « afin de la faire connaître de toutes les nations et d'arracher les Espagnols à la honte de n'avoir pas d'histoire classique³. » Depuis que Fox Morcillo écrivait ces lignes, les Espagnols avaient vu paraître, en 1572, les quatre in-folios du Compendio ystorial de. España dus au Guipuzcoan Garibay, et de 1574 à 1586 la continuation de la Coronica general de España par Ambrosio de Morales, laquelle s'arrête en 1037, avec la réunion du Léon et de la Castille. Mais les érudits étrangers qui ne lisaient pas l'espagnol en étaient réduits à la

^{1.} Voir la Préface de Morales aux œuvres de Pérez de Oliva, dans la Bibl. Rivadeneyra, t. LXV.

^{2.} Prologue de l'Historia.

^{3.} Voir Menéndez Pelayo, Hist. de las ideas estéticas en España, t. III, p. 292, où ce passage est cité.

collection des Rerum hispanicarum scriptores formée par l'Anglais Robert Beale et publiée à Francfort en 1579: ils y trouvaient les Histoires de Rodrigue de Tolède, l'Historia hispanica de Rodrigo Sánchez, l'Anacephalaeosis d'Alphonse de Carthagène, le De Rebus Hispaniae du Sicilien Lucio Marineo, l'Hispaniae Chronicon du Flamand Jean Vassée et le De rebus gestis regum Hispaniae de Francisco Tarafa, œuvres ou anciennes ou inachevées ou insuffisantes. Il manquait une histoire générale d'Espagne complète et moderne écrite dans la langue universelle.

Nous ne devons donc pas perdre ceci de vue : un simple ouvrage de vulgarisation, à l'usage des étrangers, voilà ce que Mariana a voulu faire en écrivant les Historiae de Rebus Hispaniae libri XXX; un simple ouvrage de vulgarisation à l'usage de ses compatriotes, voilà ce qu'il a voulu faire en se traduisant. Son seul but, déclare-t-il, a été non pas « d'écrire l'Histoire d'Espagne », mais de « mettre en ordre et en bon style les matériaux recueillis par d'autres » 1. Sans doute, c'était là un programme impraticable, parce qu'il était prématuré. Comment se contenter de mettre en ordre et en bon style les données fournies par d'autres, alors qu'un si grand nombre de ces données étaient non seulement peu sûres, ou certainement fausses, mais contradictoires? Forcément, il fallait donc, en dépit de la modestie avec laquelle il avait conçu son rôle, que Mariana fil œuvre d'historien, c'est-à-dire d'érudit, de chercheur et de critique; et nous verrons dans quelle mesure il a su remplir une telle obligation. Il n'en est pas moins vrai qu'en principe, aussi bien quand il rédigea son texte latin que lorsqu'il le mit en langue vulgaire, ce n'était pas précisément un ouvrage scientifique qu'il prenait sur lui d'écrire. On ne voit pas qu'il ait eu l'ambition de tirer au clair toutes les questions relatives au passé national, comme un siècle ou deux plus tard devaient se proposer de le faire, pour l'histoire ecclésiatique de l'Espagne, Flórez et Risco. Il a marché devant lui, sans s'arrêter toujours aux difficultés.

Simplement destinée aux lettrés de tous les pays, l'Histoire générale d'Espagne a été jugée par les érudits comme une œuvre d'érudition. C'était honorable, mais dangereux pour l'auteur. D'autre part, la réputation qu'elle acquit de bonne heure, et qui l'a consacrée pour longtemps comme l'histoire définitive de l'Espagne, devait rendre plus exigeante la critique. On a tenu rigueur à Mariana pour des assertions erronées ou contestables, ce qui était juste; mais on aurait dû tenir compte de la nature et des difficultés de son entreprise. Et malheureusement les jugements portés sur les historiens sont d'ordinaire sans

^{1. «} Verdad es que yo no pretendi hazer la historia de España sino poner en estilo lo que otros auian juntado. » (Lettre à Ferrer, ms. Egerton 1874, nº 48; voir l'app. V, 1.) — « Mi intento no fue hacer historia, sino poner en orden y estilo lo que otros habian recogido. » (Réponse à Mantuano, p. XUII du tome I de l'éd. de Valence.)

appel, la tâche de les réformer n'ayant pas les agréments que présentent les expositions purement littéraires. Il n'est donc guère étonnant de voir ici concorder les appréciations des manuels de littérature. On les trouve résumées dans ce que dit D. José Godoy Alcántara, l'historien des Fausses Chroniques. « Mariana, » écrit-il, « pour ce qui était de tirer au clair les questions, n'était pas difficile 1. » Dans ce jugement sommaire, c'est au fond toute l'œuvre historique de Mariana qui est condamnée.

Il n'est que juste pourtant de ne pas juger notre auteur d'après la seule Histoire d'Espagne. Il n'y a pas donné, il ne pouvait y donner sa mesure.

Notons aussi que cet ouvrage a constitué son début dans l'historiographie. Il n'était pas historien, déclarait-il lui-même; et il disait vrai, en ce sens qu'il ne s'est jamais proposé de consacrer sa vie à l'histoire. Sa vie, d'ailleurs, ne lui appartenait point. Sa vocation lui sembla toujours être l'étude de la théologie, comme son occupation en avait été longtemps l'enseignement2. Aussi bien se croyait-il débarrassé en 1592, quand parurent les vingt-cinq par livres de son Histoire latine. Mais ce fut comme un engrenage. Il dut résigner, on verra comment, à en ajouter cinq autres, à se traduire, et à compléter le tout par des Sommaires. C'est à son corps défendant qu'il resta historien, car il n'avait voulu l'être pour ainsi dire qu'un moment. Dès qu'il lui fut possible, trop tard à son gré, il revint à la tâche qu'il avait le plus à cœur, et qu'il mettait sans doute à un bien plus haut prix que l'Histoire d'Espagne, les Scolies sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Heureusement, les études qu'il avait dû faire pour rédiger son Histoire l'avaient, entre temps, amené à élucider ou du moins à exa-

2. « La profesion del autor de la Historia de España no es de coronista, ni de humanista, sino de theologo. La Historia escribio por su recreacion, y a falla de hombres buenos. » (Rép. à Mantuano, loc. cit.)

^{1. «} Mariana no era en punto á depuracion de verdades difícil. » (Hist. de los Falsos Cronicones, p. 17.) Voici le jugement de Ticknor: « ... al apreciar Mariana las autoridades de que se valió, no muestra ni con mucho el esmero y severidad propia de la difícil tarea que se había impuesto. Sigue á Ocampo, y especialmente a Garibay, crédulos compiladores de antiguas fábulas y patrañas aunque contemporáneos suyos, confesando francamente que reputaba como mejor y mas seguro el aceptar tradiciones recibidas en su patria, siempre que no hubiese razones obvias que le obligasen á rechazarlas, que no sajetarse á un exámen crítico de ellas. » (Hist. de la Lit. esp., 2º ép., c. 38.) Voici maintenant celui de M. Fitzmaurice-Kelly: « Mariana no era minucioso en sus investigaciones, y su desprecio respecto á la exactitud literal está comprobado por su respuesta á Lupercio de Argensola, quien le había indicado un error de detalle... Esta contestación pinta de cuerpo entero al escritor y á su método. No pretende ser un gran investigador, acepta de buen grado una leyenda si decorosamente puede hacerlo... Su saber es más que suficiente para salvarle de grandes errores...» (Hist. de la Lit. esp., c. 9.) Il n'est pas jusqu'à Pi y Margall qui dans son Discurso preliminar n'ait suivi les idées courantes : « Confunde Mariana bastante frecuentemente, por desgracia, con la verdad la fábula, y con la tradición la historia... » Il lai trouve, à la vérité, une excuse dans les « tradiciones que venían tan acompañadas del favor de los cronistas, que era casi peligroso tocarlas...»

miner de près un certain nombre de questions: là, il est vraiment juste de le juger. Le juger uniquement ou surtout par son Histoire, ce serait ne considérer de son œuvre entière que les premiers essais. Il a fait son éducation d'historien en écrivant l'histoire générale de son pays: il s'est donc trouvé forcé de connaître l'ensemble avant de voir le détail, d'étudier sommairement avant d'approfondir, de narrer souvent d'après d'autres avant de remonter méthodiquement aux sources premières. Sans doute, il a commencé par où il aurait dû finir: mais ce n'est pas sa faute si, au moment où le besoin se faisait sentir d'un ouvrage de vulgarisation sur l'histoire de son pays, le travail préparatoire indispensable n'était encore qu'imparfaitement effectué.

Sa grande excuse, là où nous pouvons le trouver dans l'erreur, c'est donc le caractère même de son ouvrage, comme les circonstances où il l'a exécuté. Pour faire mieux et davantage, l'espace et le temps lu auraient manqué.

Que l'espace lui eût manqué, on le comprendra si on compare les discussions minutieuses et fouillées de l'España sagrada à l'exposé rapide des chapitres de l'Historia. Une date, un menu fait est quelquefois la clef d'une question; et pour établir cette date, cette donnée, il faut souvent une dissertation. Comment la marche de l'historien qui veut se faire lire du grand public serait-elle, comme il sied, alerte et dégagée, s'il lui fallait ne point avancer d'un pas sans tous les impedimenta de l'érudition, de la logique et de la psychologie? Certes, Mariana était capable de conduire de telles enquêtes. Quand il a voulu se faire une opinion touchant certains points des plus controversés, comme le jour de la mort du Christ, la venue de saint Jacques en Espagne, le système chronologique des Arabes, la valeur des poids et des mesures antiques, l'exactitude de la Vulgate, la loi salique, les diezmos et les tercias, il a su, nous le verrons, donner chaque fois à la discussion l'ampleur, sinon toujours la solution, qu'elle peut nous paraître comporter. Ira-t-on lui reprocher de n'avoir pas introduit de telles enquêtes dans un ouvrage d'à peu près un millier de pages en tout, qui comprenait, depuis l'époque la plus reculée que l'on pût atteindre, l'énorme matière d'une vingtaine de siècles?

Non seulement l'espace, mais le temps lui aurait manqué: « Fuera nunca acabar, » répète-t-il; et le temps pressait, car depuis longtemps les Espagnols se reprochaient et surtout supportaient mal de s'entendre reprocher l'impuissance de leurs historiens. Il n'y avait donc qu'une chose à faire: tirer des ouvrages existants, particulièrement de ceux d'Ocampo, Morales, Garibay et Zurita, les plus récents et les mieux informés, semblait-il bien, un de ces ouvrages de seconde main qui ne peuvent être que provisoires, ne faisant que condenser les résultats acquis à une époque donnée.

Quand même donc Mariana se fût contenté, comme le prétend

Mondéjari, de suivre presque toujours Garibay et « quelques autres écrivains modernes », se préoccupant beaucoup plus d'orner et de polir son style que d'examiner la vérité (accusation pour le moins exagérée, nous pourrons nous en convaincre), il n'y aurait donc pas lieu de le blâmer. Les prétentions d'un auteur doivent être comme le coefficient des critiques qu'on lui adresse. Mariana n'ayant pas promis autre chose que de mettre en bon style ce que les autres avaient amassé, pourquoi se plaindre qu'il n'ait pas voulu s'arrêter à examiner la « solidez o falencia » de ses sources?

Il est possible de montrer que même dans cet ouvrage de vulgarisation Mariana fait preuve de critique beaucoup plus qu'on ne le croit généralement.

Il faut dire d'abord que la présence, dans la quatrième édition de l'Histoire espagnole, celle de 1623, d'un certain nombre d'additions empruntées aux pseudo-chroniques de Flavius Lucius Dexter, de Marcus Maximus, et de Julián Pérez, est pour beaucoup dans la sévérité avec laquelle il a été traité. Or, il n'est pas probable que ces additions doivent être mises sur son compte. Il ne convient pas de s'en rapporter là-dessus aux plumes trop faciles et aux jugements trop pleins de désinvolture. Nous ne nous en remettrons pas même à Godoy Alcántara, dont les informations sont souvent exactes et les appréciations très justes, mais qui sur cette question ne doit pas être cru sur parole; il suffit, pour être sur ses gardes, de voir qu'il reproche à notre historien d'avoir fait des emprunts au faux Luitprand, alors que le seul Luitprand que Mariana cite dans son Index et utilise effectivement est le vrai Luitprand, l'auteur de l'Antapodosis et de l'Historia Ottonis?

D'autre part, quelques-uns sans doute de ceux qui ont parlé de la critique de Mariana en termes défavorables ont dû se laisser influencer par le souvenir des critiques dont il a été l'objet chez ses propres compatriotes, et en particulier par celui des Advertencias de Pedro Mantuano³, et des Advertencias du marquis de Mondéjar. On savait que deux livres de critiques avaient été écrits dès le XVII siècle, et peutêtre avait-on quelque difficulté à croire que ces critiques fussent injustes ou sans portée. Quant à les examiner, qui jamais en a pris la

^{1. « ...} No han faltado otros que... reconocen en ella menos diligencia en la firmeza de las noticias de que consta, de la que requeria obra tan ilustre, pareciendoles atendió su autor mas al ornato, i pulimiento del estilo, que al examen de la verdad; contentandose con seguir casi siempre a Estevan de Garivai, i algunos otros Escritores modernos, sin detenerse en la averiguacion de la solidez, o falencia que contienen algunos. » (Mondéjar, Julcio de la Historia del Padre Mariana, éd. Mayans, p. 3).

^{2. «} Trata con desprecio á Beroso, y se apoya en los cronicones de Dextro, Máximo, Luitprando y Julian Perez, si bien ordinariamente los cita como en descargo de responsabilidad. » (P. 225.)

^{3. «}Y la acusacion de Mantaano, que convierte á Mariana en un narrador de consejas más bien que en un historiador serio la han repetido tantos después de él, que la estamos escuchando todavía.» (Garzón, El P. Juan de Mariana, p. 497).

PRÉFACE X

peine depuis que Tamayo réfuta celles de Mantuano, et que Mayans édita, en 1746, celles de Mondéjar?

Le plan de mon travail m'est dicté par les considérations qui précèdent. Dans une première partie, sous la forme d'une biographie, je passe en revue l'œuvre de Mariana, en insistant sur ceux de ses écrits, édités ou non, qui touchent à l'histoire. Dans une seconde, j'expose la genèse de son Histoire d'Espagne: c'est la meilleure manière de se rendre compte de ce qu'il a voulu faire. Dans une troisième, je tâche de dire ce que vaut cette Histoire, comme œuvre de science d'abord, et ensuite comme œuvre littéraire.

Bien que je commence par raconter ici la vie de Mariana, je ne me propose ni d'édifier le lecteur par l'exemple de ses vertus, ni de dire ce que je puis penser de ses idées, que beaucoup jugent subversives. Je ne m'occupe ni du religieux ni du philosophe, mais seulement de l'historien, et c'est surtout sa vie scientifique qui fera l'objet de ma première partie.

En même temps que ce travail, j'en publie un autre, sur Les Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II. A celui-là fera suite un troisième, sur Les prédécesseurs de Mariana sous Philippe II. J'ai rédigé, en outre, un mémoire De operibus historicis Iohannis Aegidii Zamorensis. Ces différents essais sont destinés à se compléter mutuellement et auront un titre commun: Études sur l'historiographie espagnole. Ils ne vaudront pas à eux tous un livre court et condensé sur ce beau sujet. Mais mon ambition se borne à préparer la besogne à un plus habile, qui pourra présenter les choses d'une façon plus agréable et plus intéressante.

Je dois à M. Alfred Morel-Fatio l'idée de faire un livre sur Mariana, Je le prie d'agréer l'hommage de celui-ci. Sans ses conseils et ses encouragements, je n'aurais ni commencé ni fini. Je me fais un devoir de remercier en même temps MM. C. Jullian, professeur, et A. Dufourcq, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de Bordeaux, de l'intérêt qu'ils n'ont cessé de témoigner pour les études que j'ai osé entreprendre; M. l'abbé Bertrand, bibliothécaire du grand Séminaire de Bordeaux, qui a mis à ma disposition plusieurs ouvrages que je n'avais d'abord pu me procurer; M. Miguel Mir, membre et bibliothécaire de l'Academia española; M. Ramón Menéndez Pidal, membre de la même Académie, professeur à l'Université centrale de Madrid et M. le comte de las Navas, qui ont été pour moi d'une obligeance inépuisable et m'ont facilité l'accès de la Bibliothèque particulière de S. M. le Roi d'Espagne (Biblioteca real); M. Antonio Paz y Melia, chef du département des manuscrits, et M. Manuel Serrano, archiviste de la Biblioteca nacional de Madrid; le R. P. Fita, membre de l'Academia de la Historia; M. Antonio Rodríguez Villa, bibliothécaire, et M. Cristobal Pérez Pastor, sous-bibliothécaire de la même Académie, qui m'ont fourni des renseignements précieux et facilité les recherches; enfin,

- M. Juan Moraleda Esteban, fervent ami de l'histoire tolédane, et M. Luís Jiménez de la Llave, qui est comme le marianiste attitré de Talavera, patrie de Mariana. En ajoutant que la plus grande partie des manuscrits de Mariana est à Londres, où je suis allé les consulter par deux fois, je dis les commodités qui m'ont été offertes par l'admirable installation du British Museum et en particulier par le Catalogue du Reading Room. Que n'ai-je pu en profiter davantage! Et malheureusement aussi, dira-t-on peut-être, que n'en ai-je profité mieux!
- N. B. Désirant apporter toute l'exactitude possible à la reproduction des documents manuscrits que l'on trouvera dans les notes et aux appendices, j'ai eu recours à quelques signes qu'on ne trouvera pas, je l'espère du moins, trop compliqués. En voici le tableau :

(?) Le mot qui précède est de lecture douteuse.

l'omission en eût été trop gênante pour la lecture.

[... P ...] Mot ou passage illisible.

Les lettres ou mots inclus sont suppléés par conjecture.

Italiques. Lettres ou mots ajoutés après coup dans le corps du texte. (Italiques). Résolution d'une abréviation ou courte note explicative.

Mariana a l'habitude (mais non pas d'une façon absolue) de mettre un point avant comme après certaines initiales qui représentent une abréviation; de même pour les chiffres (cf. le fac-similé 1). Je me suis dispensé de reproduire celui qui précède : j'écris donc « V. M. », « de agosto 16, de 1577 años » là où il y a « .V. M. », « de agosto 16. de 1577 años ». Quant au reste, je reproduis scrupuleusement, sauf erreur de ma part, la ponctuation comme l'orthographe, même en ce qui concerne les abréviations ou l'emploi des majuscules et des minuscules, jusqu'aux lapsus enfin. J'ai seulement mis un point entre () là où

Dans l'indication des références, le chiffre romain indique le livre, et le chiffre arabe, le chapitre, lorsqu'ils ne sont pas précédés respectivement des lettres t. (tome) et p. (page)

ou du signe §.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET L'ŒUVRE DE MARIANA

EN DEHORS DE SON HISTOIRE D'ESPAGNE

CHAPITRE PREMIER

- Il se fait jésuite, étudie à Alcalá, enseigne la théologie à Rome, à Lorette, en Sicile, à Paris.
- II. Il revient à Tolède 1.

I

Juan de Mariana était fils de Juan Martínez de Mariana, doyen de la Collégiale de Talavera, et d'une femme de la même ville, nommée Bernaldina Rodríguez. Il avait dû naître vers la fin de 1535. Il fut admis chez les jésuites, à l'âge de dix-huit ans, le 1er janvier 1554, à Alcalá, où, depuis une dizaine d'années, ils avaient un collège que les persécutions archiépiscopales n'empêchaient pas de prospérer d'une façon relative. Il y avait quatorze ans que leur ordre était fondé.

Envoyé à Simancas pour y faire son noviciat sous la direction de saint François de Borja, il revint, probablement au bout de deux ans, à Alcalá, où il suivit les cours de l'Université. En 1561, Diego Laínez, second général de la Compagnie, l'appelait à Rome pour enseigner la théologie. Il fut ordonné prêtre au printemps de la même année après

^{1.} Pour plus de détails sur cette partie de la vie de Mariana, je renvoie aux articles qui paraîtront dans le Bulletin hispanique à partir du n° 4 (novembre) de 1904 : La famille de Juan de Mariana; Mariana jésuite.

avoir fait la profession des quatre vœux. Il aurait eu alors, nous dit-on, jusqu'à deux cents auditeurs. Au bout de quatre ans il fut envoyé à Lorette, où il cnseigna deux ans, puis en Sicile, où il demeura le même temps. Après quoi (1569) on le trouve à Paris, se faisant recevoir docteur en théologie, expliquant saint Thomas dans le collège des Jésuites, et s'adonnant à la prédication. Il assista au massacre de la Saint-Barthélemy. Il parle d'un séjour dans les Flandres, mais n'en précise ni l'époque ni la durée 1. En 1574, sa santé le força à revenir dans son pays. Il alla se fixer à Tolède, où la Compagnie avait une maison professe.

Il n'était âgé que de trente-huit ans, et déjà c'était pour lui l'heure de la retraite. Partout où il avait passé, on avait admiré sa mémoire, la rectitude de son jugement, la facilité avec laquelle il trouvait ses arguments, la clarté avec laquelle il les ordonnait, enfin la chaleur de sa parole et la fougue de son tempérament2. Il était né professeur et orateur. A Paris, il faisait un sermon entre deux cours. C'est ce que l'un de ses biographes, son confrère Andrade, dans les Varones ilustres de la Compañia, appelle « jouer des deux mains »3. Tel était déjà le programme de sa vie à Rome et en Sicile. Il avait appris l'italien, le dialecte sicilien et le français, de manière à prêcher la doctrine dans les trois pays où il fut envoyé, dit le même auteur, qui cite un trait bien capable de nous donner une idée de la puissance de son éloquence. Il y avait à Paris un couvent de femmes où régnait la discorde. On avait essayé de tous les moyens pour ramener la paix; on n'avait eu aucun résultat. L'un des partis était mené par une religieuse noble et riche, qui refusait de transiger. On leur envoya Mariana. Il ne leur fit qu'un discours. Mais il y mit tant de vigueur, et tant de feu (ainsi s'exprime Andrade, qui ne craint pas le concepto), qu'il communiqua ce feu à leurs cœurs et les toucha aux larmes 4. La nonne rebelle devint douce comme une brebis, et mena depuis une vie exemplaire.

Quant à son enseignement, nous pouvons juger de ce qu'il fut par les postes qu'on lui confia, et encore, sans doute, par les ouvrages qu'il écrivit dans la suite, mais aussi peut-être par l'anecdote que

^{1. «}Buen consejo fué el que tomó el rey don Felipe II, nuestro señor, en dividir lo de Flandes, si lo apartara mas y lo hiciera antes que yo vi aquellas tierras; las di por desesperadas» (c. 13 du Tratado de la moneda de vellon). Ce passage, qui n'est pas dans le texte latin, fait allusion à l'acte du 6 mai 1598, par Icquel Philippe II abdiquait la souveraineté des Pays-Bas au profit de sa fille et de l'archidue Albert. Le séjour de Mariana en Flandre (aucun de ses biographes n'en a jamais parlé) est donc sûrement antérieur à cette date, et probablement aussi à l'année 1574, après laquelle on ne voit pas qu'il ait quitté l'Espagne.

^{2.} Ribadencira, Illustrium scriptorum Religionis Societatis Iesu Catalogus (p. 123 de l'éd. de 1608), et Alegambe, Bibl. scriptorum Societatis Iesu (p. 208).

^{3. «...}jugava de ambas manos» (t. V, p. 91).

^{4. «...} con tal fuego de espiritu, que lo emprendió en sus corazones, y las movió a lagrimas...» (ib.).

rapporte un autre de ses biographes, son compatriote et contemporain le licencié Cosme Gómez de Texada, dans une Historia de Talavera 1. A Paris, un élève, étant arrivé en retard à son cours et trouvant la porte fermée, prit une échelle et l'installa à une fenêtre d'où il pouvait entendre. Mariana, qui savait, il faut le croire, joindre le plaisant au sévère, lui cria ces paroles de l'Évangile : « Qui non intrat per ostium, fur est et latro. » — « Utique, domine, ad furandam doctrinam tuam, » répondit le retardataire.

C'est cet homme, fait pour la prédication et l'enseignement, pour une vie active et productive, qui revenait, épuisé par vingt ans de labeur et de privations, anémié par des climats malsains ou rudes. Il avait supporté la pauvreté et l'hostilité, bataillé contre l'hérésie, mené une vie cosmopolite, connu en un mot les temps héroïques de la Compagnie. Sa patrie allait le reprendre; l'étude allait le séduire dans le désœuvrement que pouvait être pour lui l'existence sédentaire de la maison professe. Il redevenait Espagnol, et il embrassait une nouvelle vocation : la science historique et la philosophie politique.

П

Depuis 15612, Tolède n'était plus la corte; Philippe II et Philippe III ne devaient y revenir que pour de courts séjours. Néanmoins, Madrid, qui, au temps de Charles-Quint, avait au plus trente mille habitants³; qui, en 1557, était une ville moins grande que Saint-Quentin⁶, ne dut pas être avant longtemps comparable à Tolède. On put en faire tout d'un coup une corte, mais non une grande capitale. D'autre part, l'époque qui a rempli Tolède de tant de chefs-d'œuvre ne peut avoir été pour l'Imperial ciudad une époque de décadence.

C'est donc, en somme, dans la première ville, dans la capitale de l'Espagne, que celui qui devait être l'historien le plus renommé et l'un des hommes les plus remarquables de l'Espagne de Philippe II et de Philippe III, allait passer les cinquante années qui lui restaient à vivre, après avoir partagé les vingt précédentes entre Alcalá, Rome et Paris. Le séjour dans de pareils centres, les plus intellectuels d'alors, dut exciter et entretenir dans son esprit un appétit de science et de travail que ne peuvent guère connaître les reclus de la province.

En 1574, il y avait déjà seize ans que la Compagnie avait pris racine à Tolède. Un an après la mort de l'archevêque Guijeño, dit

^{1.} Sur cette Histoire de Talavera, cf. mon article : La famille de Juan de Mariana.

^{2.} Voir Toledo en el siglo XIV, par le comte de Cedillo, p. 24.

^{3.} Voir Mesonero, Manual de Madrid, p. 14.

^{4.} Cf. Fornerou, Histoire de Philippe II, t. I, p. 88, d'après les Documentos inéditos para la Historia de España, t. IX.

Siliceus (1557), qui les avait persécutés par tous les moyens imaginables, les Pères avaient fondé un collège (1558). En 1566, ils le transformaient en maison professe. Ce n'est qu'en 1583 que le cardinal Quiroga, inquisiteur général depuis 1573 et archevêque de Tolède depuis septembre 1577, leur donna les moyens de reprendre leur tâche d'éducateurs en fondant le collège de S. Eugenio, et les cours avaient commencé aussitôt. Sa mort, qui survint en 1594, devait malheureusement les surprendre avant qu'ils eussent définitivement choisi les locaux de ce collège. Quant à la maison professe, bien que les immeubles qui lui étaient destinés fussent achetés dès 1560. il n'est pas probable qu'elle y eût été transportée encore lorsqu'arriva Mariana. C'est, sans doute, dans l'immeuble où fut depuis le collège de S. Bernardino qu'il trouva ses confrères. Ils y étaient depuis 1562; ils avaient déménagé bien des fois avant cette date, et ils durent encore dans la suite se loger à l'aventure avant de se voir, enfin, dans l'édifice qui englobait la maison où naquit saint Ildephonse.

Il ne semble pas qu'à Tolède, Mariana ait été jamais chargé d'un enseignement quelconque. Des ministères de la Compagnie, il exerça les plus sacerdotaux: à son arrivée, dit Andrade, il prit confessionnal dans la cour, pour les pauvres gens, et il se dévoua longtemps à cette mission. Visiter les prisons, les hôpitaux, expliquer la doctrine aux petits enfants étaient ses passe-temps favoris. Il était plus fier, ajoute le même biographe, de son rôle de catéchiste que des chaires dont il avait été chargé. Vieillard, il conduisait les enfants aux leçons qu'on leur faisait sur les places publiques et auxquelles il assistait, à l'exemple d'Ignace, pour donner plus d'autorité à la fonction de celui qui parlait.

Ces humbles besognes, auxquelles il s'astreignait par conscience de ses devoirs de prêtre et de religieux, n'absorbaient point, est-il besoin de le dire, toutes les heures de sa régulière existence. Si, en effet, ses supérieurs le laissaient dans un rôle si modeste, d'autres savaient employer son savoir et son autorité.

^{1.} Andrade, p. 92. — « ... la doctrina christiana para los ignorantes muy proprio ministerio es de la Compañía », dit Mariana dans le *Disc. de las enferm.*, § 184.

CHAPITRE II

- I. Mariana censeur des travaux sur la Bible et collaborateur de l'Index.
- II. Mariana secrétaire de concile et examinateur.

Ţ

La première mission importante dont il fut honoré ouvre en quelque facon sa carrière de savant : en avoir été jugé capable et s'en acquitter comme il sit sut bien pour lui un double honneur. Elle ne sut pas non plus sans péril. Aussi, l'auteur de la notice biographique qui est en tète de la belle édition de l'Historia general de España parue à Valence de 1783 à 1796 1, D. Vicente Noguera Ramón, a-t-il insisté avec raison sur ces débuts 2. Il a raconté, et, après lui, D. Tomás González Carvajal, dans un Elogio histórico del Doctor Benito Arias Montano 3, a exposé plus en détail encore comment le grand imprimeur d'Anvers, Christophe Plantin, voulant réimprimer la Bible polyglotte d'Alcalá, dont les exemplaires étaient devenus extrêmement rares, avait demandé à Philippe II sa protection pour l'entreprise et un prêt de six mille écus. Le roi non seulement consentit au prêt, mais envoya à Plantin le célèbre Arias Montano, arraché à sa solitude de la Peña de Aracena, pour en préparer l'édition, et fixa lui-même le plan ainsi que les détails d'exécution 4. La Bible d'Anvers, Biblia regia ou Filipina, était terminée en 1572. Plantin et Montano n'avaient mis que quatre

2. P. x-xxxi. Il a, du reste, utilisé la Biblioteca española de Rodríguez de Castro

(t. I, p. 524-9).

4. La lettre dans laquelle Philippe II donne, à propos de l'édition projetée, ses instructions à Montano a été publiée par Noguera (p. LXXXVII) d'après le texte qu'a donné Melchor de Cabrera Núñez de Guzmán dans le Discurso legal historico y político de la nobleza del arte de la imprenta (Madrid, 1675). Celui-ci avait tiré son texte de la bibliothèque de Mondéjar. D. Tomás González Carvajal l'a publié à nouveau

(p. 140-4) d'après une copie conservée à Simancas.

^{1.} Sur cette édition, voir l'appendice IX.

^{3.} T. VII des Memorias de la R. Acad. de la Historia (p. 47-88 pour ce qui touche à la Bible d'Anvers). L'auteur a joint de nombreux documents. Un grand nombre d'autres ont été publiés dans le t. XLI des Doc. inéd. para la hist. de Esp., p. 127-418. Le P. Félix Pérez Aguado a publié dans la Giadad de Dios (vol. XLVII) un court article sur la Poligiota Regia. On peut voir aussi Llorente, Hist. crit. de l'Inquisition d'Espagne, t. III, p. 75-82, mais avec précaution.

4. La lettre dans laquelle Philippe II donne, à propos de l'édition projetée, ses

ans à produire ce chef-d'œuvre de typographie et d'érudition, qui comprend, en huit tomes : 1° l'Ancien Testament en hébreu, en grec, avec la traduction latine de saint Jérôme et la traduction latine tirée du grec, avec la paraphrase chaldaïque là où elle existe, enfin avec la traduction latine de cette paraphrase; 2° le Nouveau Testament en grec, en latin (traduction de saint Jérôme), avec le texte syriaque, sauf pour l'Apocalypse, la traduction latine et une transcription en caractères hébreux de ce même texte; 3° la traduction latine interlinéaire du texte grec du Nouveau Testament, et une du texte hébreu de l'Ancien Testament (version de Sante Pagnino); 4° huit traités dus à Montano; 5° un vocabulaire grec, un hébreu (celui de Pagnino), un chaldéen-syriaque, avec une grammaire hébraïque (celle de Pagnino), une syriaque et une chaldéenne.

En vrai savant qu'il était, Montano avait mis à profit les travaux des juifs et des protestants, sans se préoccuper outre mesure de l'orthodoxie de ses sources. Il pensait, sans doute, qu'on peut errer sur le dogme et interpréter convenablement un texte. Mais dans un temps où tout le monde en Espagne était inquisiteur par tempérament ou par fonction, où l'on se croyait tenu en conscience de révéler au Saint-Office jusqu'aux paroles malsonnantes, il devait arriver qu'une telle œuvre fût dénoncée comme entachée de judaïsme et d'hérésie. Un universitaire, professeur de Salamanque, le maestro León de Castro, auteur de commentaires sur le prophète Isaïe1, et pourvoyeur de l'Inquisition, à qui, de concert avec le dominicain Fr. Bartolomé de Medina, il avait déjà livré, en 1571, pour des propos interprétés comme défavorables à la Vulgate, trois de ses collègues, Martín Martínez Cantalapiedra, Gaspar de Grajal et leur illustre ami Luís de León 2, se sit l'accusateur du savant extra-universitaire, également ami du théologien-poète. C'était la continuation de son odieuse et absurde campagne contre les hébraïsants. Après des attaques souterraines, en 1576, il lançait sa dénonciation 3. Une copie en fut remise par ordre de Quiroga à Montano, pour qu'il pût répondre. L'Inquisition devait trancher le débat. Mais déjà la polémique n'était plus entre Montano et Castro sculs. Montano avait trouvé un défenseur dans la personne

^{1. «} Ingenium acre et capax, » dit de lui Nic. Antonio, qui décrit dans sa Bibliotheca hispana nova, au nom Leo de Castro, ces Commentaria in Esaiam Prophetam ex sacris Scriptoribus Graecis et Latinis confecta adversus aliquot commentaria et interpretationes ex Rabbinorum scriniis compilatas, parus à Salamanque en 1570. Le titre à lui seul montre que la thèse soutenue était contraire à celle de Montano.

^{2.} Voir les t. X et XI de la Colección de doc. inéd., qui contiennent les pièces du procès intenté à Luís de León par l'Inquisition de Valladolid, et l'article du P. Blanco García, F. Luis de León, Estudio biográfico y critico, particulièrement les § VI-XII.

^{3.} On peut se faire une idée de son fanatisme par la lettre qu'il envoya la même année à Hernando de la Vega, conseiller de l'Inquisition, et que Noguera a publiée (p. vc).

du célèbre Pedro Chacón, qui, de Rome, écrivit contre Castro une lettre où la sottise et la mauvaise foi de celui-ci sont percées à jour.

Montano accusait plus tard, à mots couverts, de lui avoir suscité ces difficultés « certaines gens qui se persuadent qu'elles seules ont la science, qu'elles seules vivent bien, que personne comme elles ne suit et ne cherche la compagnie de Jésus, et qui se vantent de faire de cela leur profession » ². Il continue en leur reprochant « d'avoir manifesté leur haine contre lui, bien qu'il ne leur en ait donné nul motif, lui, le plus humble et inutile disciple de Jésus: d'abuser des facultés et des noms de ceux qu'ils peuvent employer secrètement à leurs fins; de garder dans le maniement des affaires un mystère inconcevable, que pénètrent pourtant facilement ceux qui procèdent avec plus de franchise et de simplicité. Il connaît leurs intrigues, mais il ne veut pas découvrir de quelle famille ils sont, ni prononcer leur nom. » Quoi qu'il en soit de l'exactitude du signalement, il n'est pas douteux que l'éditeur de la Bible voulait parler des jésuites ³.

Parmi ceux qui furent chargés de trancher la querelle, il y cut un jésuite, et ce jésuite fut Mariana. S'il est vrai que ses confrères comptaient sur lui pour donner le coup de grâce à Montano, leur erreur fut grande, car la conclusion de sa Censure, malgré des critiques qui en sont comme la rançon, fut favorable à l'éditeur. Autant que les calculs ne sont pas trompeurs, il n'employa pas loin de deux ans à cet examen. En effet, si ce n'est que le 24 avril 1578 que le tribunal de l'Inquisition de Tolède avisa le conseil de la General Inquisición de l'arrivée des huit tomes de la Bible d'Anvers et de leur remise au P. Mariana, dès le 14 juin 1577 le même tribunal avait reçu les papiers relatifs à l'affaire et avait donné l'ordre d'en faire une copie destinée au même P. Mariana. Celui-ci avait déjà examiné le lexique 4: en

^{1. «} Acer et vehemens in judicando de atiorum scriptis, » dit, de Chacón, l'auteur de la Bibl. hisp. nova (au nom Petrus Chacon), et tel est bien le jugement que permetent de porter les extraits que Noguera a reproduits de cette lettre (p. xx-xx), probablement d'après la copie que contient le ms. Egerton 1871, n° 4. León de Castro, qui, selon Juan Ant. Pellicer (dans la Biblioteca española, de Rodríguez de Castro, t. I, p. 661), aurait été professeur de langues orientales à Salamanque, prenaît le mot arabe thelmid (disciple), dont Montano fait suivre sa signature en plusieurs endroits dans son édition, pour le mot hébreu rabbi (maître). On a déjà signalé cette extraordinaire méprise, qu'il commet dans la lettre citée plus haut, (p. 6, n. 3); mais ce qu'on n'a pas remarqué encore, peut-être, c'est que son erreur provenait évidemment de ce que le mot, écrit en arabe, comme l'écrit Montano, ressemble, en effet, vaguement, au mot rabbi écrit en italiques, avec un seul b.

^{2.} Nouveau Test., publié en 1583. Voir Noguera, p. XIII. Liorente donne ce passage en français.

^{3.} Sur ses sentiments à leur égard on pourrait voir le ms. Egerton 339 (cf. le Catalogue of the mss. in the span. lang. in the Brit. Museum de Gayangos, t. II, p. 12).

^{4.} Cf. Noguera, p. xiv, qui rapporte les termes mêmes de Mariana dans sa Censure: « Nam Dictionarium, quem librum in prima accusatione Hispana lingua concepta, vituperat, fateor me antequam hanc accusationem legissem totum attente perlegisse (nam me ad huius censure laborem comparabam)... »

fait, c'est avant même la dénonciation de 1576, qu'on l'avait charge de la censure, semble-t-il. A la date du 22 août 1579 enfin, l'exemplaire de la Bible se trouvait rendu et le mémoire remis. Ces renseignements nous sont fournis par Noguera, qui donne, en outre, une analyse de la Censure de Mariana, d'après la copie d'un manuscrit qui avait appartenu à la maison professe de Valladolid . Cette analyse remplacera le texte lui-même tant que ce texte n'aura pas été retrouvé et publié. González Carvajal, qui paraît bien ne le connaître que par ce que dit Noguera, reproche à notre auteur d'avoir manqué de franchise et d'impartialité?. Il est assez curieux de constater que Noguera, qui connaissait la teneur même de la Censure, n'a que des éloges pour le censeur. On pourrait croire qu'il a cédé au désir qu'éprouve tout biographe de ne trouver, dans son personnage, que des choses dignes d'approbation. Mais l'accusation de Carvajal paraîtra sans fondement si l'on examine une lettre que Mariana écrivit (évidemment à l'Inquisiteur général, Quiroga), annonçant l'envoi prochain de sa Censure, à la date du 16 août 1577, qu'il faut peut-être corriger en 1579. Non seulement il y donne un résumé de celle-ci, mais il découvre le fond de sa pensée sans réticences. Ce document, qui se trouve dans l'un des manuscrits de Londres3, est donc, à certains égards, plus instructif que la Censure elle-même.

On peut noter d'abord qu'il avoue honnêtement n'avoir pas examiné toute l'édition, et se plaint d'avoir manqué de livres. Il déclare avoir jugé en toute sincérité, et avoir plutôt pensé à défendre qu'à accuser. Il n'est pas de ceux qui cherchent partout quelque chose à reprendre, et il n'eût pas demandé mieux que de faire tenir sa Censure en une demi-feuille, c'est-à-dire de la donner sans réserves; mais en pareille matière il n'a pas à suivre sa propre inclination, qui à vrai dire l'eût porté plutôt à favoriser le docteur Arias; car pour le

^{1.} P. xx-xxix.

^{2.} P. 84-7.

^{3.} Voir l'appendice II, 1. Je supposerais volontiers que Mariana a écrit par disfraction 1577 pour 1579 (il y a sûrement 1577), ce qui n'est pas impossible, ce que même suggérorait le rapprochement avec la date du 22 août 1579, à laquelle, selon Noguera, le tribunal de Tolède annonçait que Mariana venait d'envoyer sa Censure. Autrement, il faut admettre qu'à la date du 16 août 1577 il avait rédigé une consure déjà : cela n'est pas impossible non plus, puisque en juin 1577 on s'occupait de lui remettre copie des documents du procès; et si l'exemplaire de la Bible qu'on lui destinait ne parvint qu'au mois d'avril suivant, il pouvait bien avoir cu un autre exemplaire à sa disposition; il devait même en avoir eu un, puisqu'il s'était préparé de longue main, il le déclare lui-même, à faire cette censure, en étudiant le Lexique de ladite Bible. Ce que le tribunal de Tolède annonçait, le 22 août 1579, avoir été envoyé par Mariana, serait donc ou bien simplement la même Censure, ou bien une refonte : dans ce dernier cas, il resterait à savoir lequel des deux textes a été vu et analysé par Noguera; de toute façon, la description qu'il donne (division et esprit de l'ensemble) correspond bien à la censure dont Mariana annouce à Quiroga l'achèvement et l'envoi. De sorte que cette difficulté chronologique, si elle nous gêne au point de vue de l'ordre des faits, ne nous empêche pas de savoir quelle fut l'attitude de Mariana.

maestro León (de Castro), il ne l'a vu de sa vie et son tour d'esprit ne lui plait guère, quoique son zèle soit bon sans doute. Voilà une déclaration explicite, et notre auteur, dont on ne peut suspecter la sincérité, ne dissimule pas le peu de sympathie qu'il éprouve pour le dénonciateur. Il devait connaître Montano, peut-on conclure de ses paroles, et le connaître autrement que de réputation. Il l'avait peutêtre connu et fréquenté à Alcalá; car Montano ne dut pas terminer ses études avant que lui-même y cût commencé les siennes 1. Il est vrai que l'éditeur de la Bible ne paraît pas s'être soucié de voir le jésuite, quand, au début de 1578, il passa par Tolède pour aller à Lisbonne2; mais, si tant est qu'il sût que la censure avait été confiée à Mariana, cette attitude marque tout autant de part et d'autre une réserve trop naturelle et dictée par les convenances, que de la froideur ou de l'animosité; et la vérité paraît bien être plutôt que le solitaire d'Aracena et le retraité de Tolède, qui venaient tous deux de passer de longues années à l'étranger, ne devaient pas avoir eu l'occasion d'entretenir des relations. Et quand même celui-là aurait enveloppé celui-ci dans les ressentiments qu'il nourrissait à l'égard de la Compagnie, qui prouve qu'il ne s'était pas formé des chimères, tout au moins relativement à son censeur? Son caractère était assez ombrageux : une lettre que lui adressait vers 1573 son ami le cistercien Fr. Luís de Estrada, et qu'a publiée Rodríguez de Castro dans sa Biblioteca3, le montre amplement. Ses soupçons ne peuvent constituer des preuves. La parole de Mariana mérite autant de crédit.

Ce que Mariana lui reproche, c'est d'avoir trop systématiquement négligé la Vulgate, et de paraître faire plus de cas des ouvrages des juifs que de ceux des docteurs de l'Église. Or quiconque voudra juger ici sans passion reconnaîtra que si, au point de vue scientifique, Montano n'avait pas tort, son attitude pouvait bien choquer une conscience catholique, et que les deux griefs formulés n'étaient pas imaginaires. On ne peut faire un crime à Mariana d'en avoir reconnu le bien fondé. Qu'il ait été sincère, nous en avons la preuve dans le traité qu'il a laissé sur la Vulgate et où il défend les mêmes idées; et qu'il ait su voir dans quelle mesure Montano avait raison, c'est ce que montre le tempérament qu'il apporte à ses propres préférences pour cette version, le libéralisme avec lequel il concède et réclame, et dans cette Censure et dans d'autres écrits, le droit de lire et d'utiliser la littérature rabbinique. Pour tout dire, il nous paraît que Montano avait agi avec une certaine désinvolture, et si nous ne le reprochons pas au savant, nous pouvons admettre que le catholique n'avait pas

^{1.} Cf. l'Elogio de Carjaval, p. 11 et 28.

^{2.} Voir la lettre publiée par Carvajal, p. 175, et à nouveau, comme inédite, mais complète cette fois, par M. Forneron (Histoire de Philippe II, t. III, p. 372).

^{3.} T. I. p. 648-60.

assez tenu compte de la question de discipline et peut-être de dogme qui se posait en même temps que la question de critique et de science. Non, le maestro Castro n'avait pas absolument tort, en un sens, de s'alarmer et d'agiter le spectre du judaïsme et du libre examen. On ne peut s'étonner qu'un jésuite ait quelque peu partagé sa manière de voir; et l'on n'a pas le droit de dire, pour cela, que son langage manque de franchise, ni que dans sa Censure on remarque « cierta oficiosidad y empeño, no muy conformes á la imparcialidad de testigo ».

Où cette accusation aurait pourtant quelque apparence d'exactitude, c'est quand Mariana en vient à parler de l'édition dans son ensemble, au point de vue non plus de la méthode, mais de l'exécution. Ici, la lettre à l'Inquisiteur général nous renseigne seule sur son sentiment, car dans la Censure, bien probablement, on ne trouve rien de tel. Le roi, déclare le jésuite, n'a pas gagné beaucoup de gloire à laisser mettre son nom en tête de cette édition, qui perdra de sa réputation avec le temps, et dont on verra l'imperfection dans cent ans. On a eu tort de confier à un homme seul une pareille tâche. On aurait dû s'adresser à un comité de savants, comme le cardinal Cisneros avait fait pour la Bible d'Alcalá. On devait ou se contenter de reproduire cette Bible, ou faire tout ce qu'il fallait pour donner une nouvelle Bible qui fût irréprochable. S'il ne s'agissait que d'une réimpression, le premier venu en était capable; et un libraire parisien avait offert de s'en charger pour mille ducats (au lieu des six mille qu'avait demandés celui d'Anvers), en fournissant des caractères et un papier meilleurs que ceux de Plantin .

Il semblerait cette fois que le jésuite se fait l'écho de certaines critiques, peut-être de celles que l'on formulait dans son entourage. Mais à qui s'en prend-il? Beaucoup moins à Montano, dont il ne conteste pas la science, qu'au roi lui-même, à sa parcimonie et à la façon peu royale dont il avait conçu cette entreprise?.

Mariana a parfaitement raison. Il fallait faire royalement les choses, et au moins aussi bien que le cardinal, demander le concours des érudits les plus en vue de l'Espagne, et non pas d'un seul, afin que cette Bible fût vraiment l'œuvre de la science catholique espagnole au temps de Philippe II. Or, parmi les nombreux collaborateurs que

1. Plantin avait pourtant fait de son mieux, d'après ce que dit Montano (Doc. inéd., t. XLI, p. 131).

^{2.} Voir ibid., p. 184, 315, 324, 413, etc., et dans l'Elogio de Carvajal (p. 50, 62-3) la gêne à laquelle était réduit Montano pendant qu'il travaillait pour le roi. Quant à Plantin, sans doute, il n'avait en principe demandé qu'un prêt de six mille écus; mais puisque le roi s'intéressait tant à cette édition et qu'il commandait, il aurait pu payer : cela cût été si naturel, que la Bible d'Anvers, qui porte son nom, a passé pour avoir été faite à ses frais, et que le P. Félix Pérez Aguado s'est cru obligé de démontrer le contraire. N'y aurait-il pas eu au fond un malentendu entre Plantin, qui ne pensait que réimprimer la Polyglotte d'Alcalá, et le roi, qui voulait faire plus grand?

Montano nomme dans le prologue de son premier tome, González Carvajal est bien obligé de reconnaître qu'il n'y en eut que trois d'effectifs: le Flamand André Maes, le Français Guy Le Fèvre de la Boderie, le cardinal italien Sirleto.

On voit que les regrets de Mariana n'étaient pas sans fondement. Et l'on peut noter que lorsqu'il fut question, quelque temps après, d'éditer Isidore de Séville, ces regrets semblent avoir dicté les mesures qui furent prises, puisque cette fois on fit appel à un grand nombre de savants espagnols. Quant au fâcheux pronostic qu'il porte sur la réputation future de cette Bible, l'événement, sans doute, l'a démenti : ne serait-ce pas la décadence même des études bibliques qui a consacré la réputation de la Bible d'Anvers ? Et ne pouvons-nous en croire notre auteur quand il nous dit qu'on aurait pu faire mieux ??

Remarquons encore, pour finir, que la situation de Montano n'était pas si tragique que veut bien le dire son panégyriste. Pendant que son censeur préparait le mémoire demandé par l'Inquisiteur, il était employé par le roi à former l'index de la bibliothèque de l'Escorial, et cela depuis le 1° mars 1577 jusqu'en janvier 1578; à cette époque, le roi l'envoyait, pour des affaires qui nous sont insuffisamment expliquées, à Lisbonne, où nous le voyons s'embarquer, le 1er mars, « cargado de conchas de caracoles 3.» La terreur de l'Inquisition ne l'empêchait pas de se faire une collection de coquillages. Le 25 avril, il était à la Peña de Aracena, où il passa plus d'une année, remettant en état son petit domaine, et ne trahissant son inquiétude que par deux mémoires envoyés l'un au roi, l'autre à Quiroga 4. Depuis le mois de septembre 1579 jusqu'au mois de mars 1580, nous le retrouvons à l'Escorial⁵, où son séjour, ainsi que l'absence qui l'avait coupé, avait coïncidé à peu près avec le temps où le tribunal de Tolède s'occupait de lui et de sa Bible. Peut-être le roi avait-il voulu. sclon les conjonctures, tenir près de lui, et, à un moment donné, éloigner son serviteur pour parer à toute éventualité. En tout cas, Montano ne connut pas, comme devait faire un jour son censeur, les rigueurs et les angoisses de la captivité.

ı. P. 57.

^{2.} Le succès à l'époque de la publication fut considérable, Montano en témoigne lui-même avec une satisfaction non dissimulée, et son pronostic est tout le contraire de celui de Mariana: « porque en estando juntados los privilegios dellas (biblias) y que se comiencen a vender, se irán en muy breve tiempo, que no son más que mill dellas y hay millares de demandas. » (Lettre d'Arias Montano à Ovando, d'Anvers, 22 avril 1572, publiée par Marcos Jiménez de la Espada, dans le Boletín de la R. Aead. de la Hist., t. XIX, 1891, p. 495). — « ... porque yo haré partura que antes de diez años valga cada ejemplar más que ochenta escudos. Ha quedado admirada toda la corte romana de ver esta obra, y ningún cardenal hay que pida menos de dos... » (Lettre du 20 janvier 1573, Anvers, ibid., p. 498.)

^{3.} Lettre de Cano, publice par Carvajal, p. 180.

^{4.} Doc. ined., t. XLI, p. 362-401.

^{5.} Noguera, p. xxx, Carvajal, p. 94, et Doc. inéd., t. XLl, p. 402-16.

La campagne entreprise par un imbécile obscurantisme. dont malheureusement Castro ne fut pas le seul représentant, avait déjà, à la fin de 1576, abouti à un premier échec, par l'absolution qu'avait imposée à l'odieux tribunal de Valladolid, en faveur de Luís de León, le Grand Inquisiteur Quiroga 1. Elle ne pouvait, Quiroga étant au même poste, et la question soulevée étant en somme la même, menacer très sérieusement Montano. En 1576 également, comme si des sommets de l'Église soufflait un vent de libéralisme, l'un des griefs pour lesquels on avait infligé à l'archevêque de Tolède, Fray Bartolomé Carranza de Miranda, une prévention de dix-sept ans, celui qui consistait à avoir possédé et lu des ouvrages d'hérétiques et des livres prohibés par le Saint-Office, se trouvait omis dans les considérants de la condamnation portée par Grégoire XIII contre le malheureux prélat 2. De tels précédents pouvaient rassurer. Enfin si Grajal mourut dans la prison en 1575, Cantalapiedra en sortit en 15773. Il était sans doute trop tard pour y faire entrer Montano.

Le plus exposé n'était peut-être pas l'éditeur de la Bible, mais son censeur. Par sa modération, Mariana pouvait tourner contre soi les deux partis. Aussi avait-il jugé bon de ne pas signer sa Censure. Plus tard, quand il énumérait à ses juges les services rendus par lui 4, il déclarait qu'elle avait obtenu « mucho aplauso », que le pape (Grégoire XIII) voulut la voir et qu'on la lui envoya. La meilleure preuve du bon accueil qui fut fait à ses raisons et à sa conclusion, c'est que Montano ne fut plus inquiété officiellement, et n'eut plus à se défendre que contre la rancune désormais impuissante de son adversaire 5 et contre l'animosité tenace d'un moine obscur 6. Mariana avait remporté une belle victoire, puisqu'il sauvait un savant ou du moins faisait admettre le droit, que celui-ci s'était arrogé dans ses travaux, de prendre la science partout où il la trouvait.

Une autre preuve que ni la Censure ni les idées de Mariana n'avaient déplu, c'est que, comme si sa compétence s'imposait décidément en pareille matière, ce fut encore à lui qu'on demanda d'examiner le Nouveau Testament en grec, imprimé par Henri Estienne, en 1569, et le Nouveau Testament publié chez Plantin, en 1574, par son confrère Jean Harlem. Les deux Censures sont datées respectivement des 28 août 1581 et 1° septembre 15827. Le brouillon de la seconde se trouve dans un des recueils de Londres 8. On fit également appel

^{1.} Cf. Blanco García, Fray Luís de León, § XII.

^{2.} Cf. Menéndez Pelayo, Historia de los heterodoxos españoles, t. II, p. 401 et 409.

^{3.} Cf. Blanco García, § V.

^{4.} Dans un mémoire publié par Noguera, p. xcix.

^{5.} Noguera, p. xxx.

^{6.} Voir Carvajal, p. 95 et 188.

^{7.} Voir Noguera, p. xxxII.

^{8.} Voir l'appendice II, 2.

à son concours pour la formation de l'Index et Catalogus Librorum prohibitorum que Quiroga lança en 1583 1. Il fut un de ceux qui y travaillèrent le plus, déclare-t-il dans le mémoire qu'il rédigea lors de son procès; et il eut pour l'aider jusqu'à quatre scribes à la fois. La récompense, ajoute-t-il non sans amertume, fut, comme pour ses autres services, nulle; aussi bien n'en demandait-il pas. Le même recueil de Londres contient les brouillons des deux mémoires écrits par lui à propos de cet Index 2. Enfin, on trouve dans un autre recueil du British Museum une Censure signée par lui et datée du 22 septembre 1585 sur les Commentarii in XII Prophetas minores que son confrère Francisco Ribera publia à Rome en 1590 3. C'est précisément l'opinion de ce dernier touchant les livres des rabbins que Mariana, d'après Noguera, attaque dans le premier des deux mémoires qui viennent d'être cités.

Sans vouloir ici examiner les idées de Mariana sur les délicates questions que soulevaient Censures et Index, il est bon, pour montrer quel esprit il apportait à l'étude de l'histoire, de faire ressortir trois points importants. Le premier, c'est la façon dont il considère l'autorité donnée à la Vulgate par l'approbation du Concile de Trente. Le texte de cette version, remarque-t-il, variant quelque peu suivant les manuscrits, il faut bien admettre que l'on a le droit de préférer une lecon à une autre, car le concile n'a pas spécifié autrement quel texte il fallait adopter. Même liberté évidemment à l'égard de certaines leçons de manuscrits grecs suivies par quelques saints et différentes de celles de la Vulgate. Que signifie l'approbation du Concile de Trente? Simplement ceci, que sur les matières de foi la préférence doit être donnée à la Vulgate: pour les points de moindre importance. chacun est libre de choisir, pourvu qu'il ait de bonnes raisons et agisse avec mesure. Et comme, en fait, beaucoup d'auteurs catholiques étrangers mettent en pratique cette manière de voir, il y aurait un grand inconvénient à la réprouver. Telles sont les observations présentées par Mariana dans sa censure du Nouveau Testament du P. Harlem. Il a soin d'ajouter que, pour lui, il s'attache à la Vulgate, même dans le détail. Peut-être veut-il, par cette déclaration, se mettre hors de cause. Il n'en proclame pas moins ici un principe fécond, qui concilie les exigences de la critique et celles de la foi, et il réclame, sinon pour lui, au moins pour les autres, une liberté, ce qui est d'un beau libéralisme.

Nº 178 de la Bibliografía madrileña de M. Cristóbal Pérez Pastor.

2. Voir l'appendice II, 3 et 4. Noguera (p. xxxiv-vi) donne une analyse du pre-

mier; il ne paraît pas avoir connu le second.

^{3.} Ms. Egerton 1875, nº 52. Je reproduis le titre et la date de l'ouvrage d'après la Bibl. hisp. n. (au nom Franciscus de Ribera), car pour ma part je ne connais que In librum duodecim Prophetarum Commentarii (Coloniae Agrippinae MDXCIII), dont la dédicace est datée de 1587.

Le second point avait été traité par notre auteur dans sa Censure de la Bible d'Anvers. Il s'agit du droit, qu'il réclame pour le savant, d'étudier la littérature rabbinique. La manière dont il présente la question dans l'un des deux mémoires relatifs à l'Index (il l'adressait à Quiroga) est intéressante et originale. Comment étudie-t-on l'hébreu? Uniquement dans le texte hébreu de l'Ancien Testament et dans les commentaires qui en ont été faits. Or ces commentaires sont l'œuvre exclusive des rabbins. Il n'y aurait pas moins d'inconvénient à en proscrire l'étude qu'il n'y en aurait à interdire celle des commentaires écrits en grec sur Homère ou en latin sur Horace et Virgile. On dira qu'il suffit de lire ce qui a été traduit en latin de ces commentaires des rabbins. Mais le profit ne saurait être le même. Quant à ceux (Mariana pense évidemment au maestro Castro) qui veulent qu'on proscrive ces livres, ce sont évidemment des gens qui ne peuvent s'en servir et qui méprisent ce qu'ils ne peuvent atteindre :; ils en diraient autant des livres grecs et latins s'ils l'osaient: le Saint-Office peut-il se ranger à leur avis? S'il y a dans cette littérature des opinions contraires à notre foi, n'y en a-t-il pas aussi bien dans les littératures grecque et latine? On reproche à ceux qui se servent de ces commentaires d'exposer d'une façon terre à terre l'Écriture Sainte. Sans doute, « van muy rateros; » mais ce n'est pas une mauvaise méthode que de chercher d'abord le sens littéral pour en tirer ensuite le sens mystique. Enfin, depuis que le Christ est venu au monde, l'Église a toujours admis qu'on se servît des ouvrages des juifs. Il ne convient pas, semble-t-il, que le Saint-Office rompe avec cette coutume universelle et bannisse de l'Espagne l'étude de la langue hébraïque. Il n'y aurait pas de raison pour ne pas agir de même à l'égard des livres grecs. Sous prétexte qu'il y a des erreurs dans les livres des saints, il faudrait les interdire ou les expurger, et c'est bien d'ailleurs ce que certaines gens ont prétendu faire, ajoute, non sans ironie, notre auteur. Notons, d'ailleurs, que, sur ce point vital de l'érudition biblique, il ne se contentait pas de réclamer pour les autres un droit, et qu'il en usait largement lui-même déjà. Nous verrons que, vers le même temps, il avait à établir le texte et à rédiger le commentaire de plusieurs ouvrages d'Isidore de Séville : Rabbi Isaac Harama, Rabbi Salomo, Rabbi Moyses Kimhi, Rabbi David Kimhi sont nommés dans ses notes aux Proemia in libros Veteris ac Noui Testamentia. Et lorsqu'il déclare à Quiroga, en lui annonçant l'envoi de sa censure, qu'il a cité quelques passages de rabbis « afin de montrer qu'il a fait son travail avec soin », on peut voir là, plutôt que l'aveu d'une affectation puérile, celui d'une hardiesse fort habile,

^{1.} C'est ce que, vers 1510, Reuchlin disait de Pfesserkorn, qui demandait une mesure semblable (cf. J. Janssen, l'Allemagne et la Réforme, t. II, p. 43).

^{2.} Voir plus loin, p. 22.

puisque, avant à juger la question de savoir si de telles citations sont légitimes, il commence lui-même par en faire. Il avait demandé l'autorisation de lire les ouvrages des juifs, et jamais elle ne lui avait été accordée, « siendo la persona que es, » déclare son confrère Pedro Ribadeneira dans un mémoire qui date probablement de 1587. Il dut pourtant l'obtenir dans la suite, comme le prouvent ses notes aux Proemia. Il lui avait fallu, sans doute, une permission spéciale lorsqu'il fut chargé de la Censure de la Bible d'Anvers. Hors d'Espagne, les jésuites étaient plus privilégiés : ils jouissaient du droit que l'Inquisition refusait à leurs confrères espagnols. C'était l'époque où l'espagnol Juan Maldonat, le grand exégète de la Compagnie, mort en 1583, écrivait ses Commentarii in quatuor Evangelistas, ses Commentarii in Prophetas IIII, et ses Commentarii in praecipuos libros Veteris Testamenti². S'il n'eût vécu à Paris et à Rome, il n'eût pu rédiger ceux de ces Commentaires qui traitent de l'Ancien Testament, et où il cite couramment les rabbins.

Est-ce à Mariana, est-ce à Luís de León que fera le plus d'honneur la constatation de leur accord sur les deux points qui viennent d'être indiqués? Le P. Blanco García, dans la belle étude qu'il a consacrée au grand augustin, a peut-être plus insisté sur les différences que sur les ressemblances des thèses soutenues par le censeur et par l'ami de Montano. A l'opinion du premier, qui conclut à l'inspiration de la version des Septante, il oppose celle du second, qui semble n'y pas croire. Parce que Mariana emploie deux chapitres de son Pro editione Vulgata à démontrer que les manuscrits hébreux ont été altérés par la mauvaise foi des juifs, il le compte, au moins en cela, parmi les partisans de León de Castro 3. Mais qu'on lise les déclarations faites par Luís de León, lors de son procès 4, et les chapitres 5 où son biographe lui-même analyse ses déclarations et examine ses idées sur le texte original et les versions de l'Écriture sainte ou ses mémoires sur la correction des textes bibliques, on sera convaincu que Mariana, tout en proclamant en principe l'excellence de la version due à saint Jérôme, excellence que ne conteste pas, et que semble plutôt prendre à cœur de défendre le théologien-poète 6, fait exactement les mêmes réserves que celui-ci, et reconnaît aussi bien que lui l'utilité

^{1.} Obras escogidas del P. Pedro Rivadeneira, t. LX de la Bibl. Rivadeneyra,

^{2.} Parus, les premiers en 1596-7, à Pont-à-Mousson, les seconds à Paris en 1610, les autres à Paris en 1643. Sur Maldonat, voir Prat, Maldonat et l'Université de Paris.

Fray Luís de León, § VI.
 T. X des Doc. inéd., p. 196, 214, 221-2, 224-5, 290, 392, etc.

^{5. &}amp; VI. IX et XV.

^{6.} Parlant de León de Castro, il dit: «... en ciertas juntas que habemos tenido sobre un libro suyo que á mi parecer enflaquecía mucho la autoridad de la edicion Vulgata, venimos unas vez á palabras muy ásperas...» (t. X des Doc. inéd., p. 100; cf. p. 202, 214, 297-8).

de la science juive pour l'exégèse catholique. Il faut donc de toute évidence compter Mariana parmi les représentants de cette école des hebraistas qui est la gloire de l'Espagne. C'est même peut-être lui qui a assuré leur triomphe.

Le troisième point n'est pas sans rapport avec le précédent. Dans le second des mémoires relatifs à l'Index, examinant neuf des quatorze règles qui avaient été établies 1, Mariana propose: 1° qu'on ne se contente pas de poser des règles générales pour déterminer les ouvrages interdits, et qu'on dresse un catalogue détaillé de ces ouvrages; 2° qu'on y joigne un catalogue des ouvrages interdits « donec corrigantur». Ces deux mesures étaient demandées dans un esprit plus libéral qu'on ne pourrait croire au premier abord. Préciser quels étaient les ouvrages défendus, c'était en limiter le nombre, et rassurer les consciences à l'égard du reste; et, avec une liste des ouvrages où il y avait seulement quelques phrases à corriger, on ne devait plus voir, comme cela arrivait, paraît-il, des livres déférés au Saint-Office pour une seule proposition, y rester pour toujours. Ce qui d'ailleurs montre bienquel esprit animait notre auteur dans cette délicate question, c'est qu'il n'admet pas l'interdiction d'un livre sans un mûr examen. Il ne devrait pas suffire de l'avis d'un ou deux théologiens: jadis, pour condamner les livres d'Arius et d'autres hérétiques, on réunissait des conciles. Enfin, dernière remarque, qui nous prouve que si Mariana acceptait (pouvait-il faire autrement?) le principe de ces interdictions, ce n'était point, certes, par obscurantisme. Voilà sans doute, accordet-il, une grosse affaire, que de lire tous les livres à expurger; eh bien! cela donnerait de l'occupation aux théologiens, avec le moyen de s'instruire et de fuir l'oisiveté, dans laquelle beaucoup passent leur existence. Ces derniers mots, qu'il a effacés ensuite, n'étaient sans doute que trop justifiés. Il avait trouvé le moyen de concilier cette fois la science et l'Index. Ses idées furent goûtées du Tribunal de l'Inquisition : et lui-même cut à les appliquer, ainsi qu'en témoigne un ouvrage sur les poètes grecs et latins biffé par lui en deux ou trois endroits: besogne barbare, assurément, mais plus conservatrice, assurément aussi, que le pilon, le bûcher, ou l'interdiction 2.

1. M. Pérez Pastor (loc. cit.) en donne le texte.

^{2.} La Bibl. de l'Academia de la Historia possède un exemplaire des Historiae poetarum tam graecorum quam latinorum Dialogi decem quibus scripta & uitae eorum sic exprimuntur, ut ea perdiscere cupientibus, minimum iam laboris esse queat. L. Greg. Gyraldo Ferrariensi autore... Basileae 1545. Au bas du frontispice, on lit cette formule manuscrite: « Corrigiose este libro & la Compania de Jesus por comission de los SS. inquisidores conforme al catalogo [......] en 21 de nouiembre de 1584», contresignée par «Jú de Mariana». P. 47, dans la phrase: «Non enim ante Petrarcham, quod equidem comperim, ad contundendam hominum arrogantiam Poetica facultate abutentiam, ut alia pleraque, Pontifices ac Cæsares id sibi usurpauere, quò scilicet sibi homines addictos magis facerent», et p. 294, «Diuus Plato...», les mots mis ici en italiques ont été biffés.

On ne lui demandait pas que des censures et des Index. Ouiroga avait convoqué ses suffragants à un concile provincial qui se réunit le 8 septembre 1582. La délicate rédaction des Actes de ce concile fut confiée au secrétaire, le chanoine Juan Bautista Pérez, dont la science est célèbre, et dont le nom reviendra souvent dans ces pages consacrées à Mariana. Mais on peut être fort érudit et ne faire qu'un médiocre secrétaire de concile. Tel fut sans doute le cas de Pérez, dont les brouillons ne furent pas approuvés, et c'est Mariana que l'on chargea de refaire le travail . Il lui fallut tellement se presser qu'il en contracta une maladie dont il pensa mourir, ainsi qu'il déclare dans le mémoire déià cité. Et pour comble de malheur sa rédaction ne fut pas agréée à Rome; ou du moins le Pape exigea des retouches. Il est à supposer que ce n'est point le latin du P. Mariana qui déplut aux scribes du Vatican : on ne leur en servait point sans doute de pareil tous les jours. Sa compétence, du reste, n'en était pas moins reconnue, car on trouve dans ses papiers plusieurs consultations relatives à la tenue des conciles². Au même synode, outre Pérez et Mariana, avait assisté Montano 3: c'est-à-dire qu'on v vit trois des ecclésiastiques les plus savants du règne de Philippe II. C'est l'honneur de Quiroga que d'avoir ainsi utilisé leurs services et d'avoir donné à deux d'entre eux au moins, Pérez et Mariana, sa puissante protection. Et l'on est bien aise de revoir ici, travaillant côte à côte, sous la présidence du Grand Inquisiteur, l'homme qu'on avait dénoncé à l'Inquisition, et son censeur. Les Constituciones sinodales élaborées alors furent publices en 15834. Enfin, Mariana cut un rôle considérable dans la rédaction du Manual para la administracion de los Santos Sacramentos entrepris sur l'initiative de Ouiroga et par ordre de Philippe II, et consié à García de Loaysa, alors chanoine de Tolède. Toujours dans le même mémoire, il déclare que le travail fut terminé et « limé » dans sa propre chambre à Tolède. Lui-même y mit fortement la main: il indique comme étant de lui les exhortations qui se font dans l'administration des sacrements. Ce manuel parut en 15845.

ı. Noguera, p. xxxı..

3. Cf. Carvajal, p. 95 et 199.

4. Nº 175 de la Bibliografía madrileña.

^{2.} Ms. Egerton 1875, n° 8, 11. Le texte du n° 8 se retrouve dans le ms. de la Bibl. nacional Dd 63, et a été publié dans le t. II des *Obras* de Mariana (Bibl. Rivadeneyra). Le ms. Dd 38 de la même Bibl. contient des papiers du même genre (cf. l'Indice de Gallardo).

^{5.} Noguera dit 1581 (p. XXXIII), mais je me réfère au n° 205 de la Bibliografia madrileña. Pisa, qui collabora à ce manuel, donne bien la date de 1581, mais c'est de l'approbation qu'il parle à cet endroit (Descripcion de... Toledo, V, 28, p. 268).

On l'employait également d'une autre manière. Quiroga lui avait confié le poste d'examinateur synodal pour les oposiciones, les concours donnant accès aux bénéfices. Ce système démocratique de collation, adopté depuis le concile de Trente, avait, on le conçoit, relevé le niveau intellectuel du clergé. L'Espagne lui doit quelques-uns de ses plus célèbres prélats. Il avait permis à un Guijeño, fils de paysans, d'obtenir un canonicat : pour ce mathématicien renommé, que son mérite devait faire choisir comme précepteur de Philippe II , ce fut le premier pas vers la dignité archiépiscopale. Cependant les villes gagnaient plus que les campagnes à de telles sélections. Dans son Histoire inédite de Talayera, le licencié Cosme Gómez de Texada nous explique comment ceux qui avaient ainsi obtenu une cure (curato) dans une bourgade, l'affermaient, si l'on peut dire, pour venir vivre à Talavera 2. Un autre inconvénient a été marqué par Mariana luimême : c'est que les bénéfices mis au concours attirent les jeunes gens, vident les Universités, et font dédaigner, pour le droit canon, le latin, les mathématiques, l'histoire, l'érudition; aussi, conseillait-il de ne donner, autant que possible, les beneficios curados (bénéfices avec charge d'àmes) qu'à ceux qui auraient passé l'âge de quarante ans 3. Pourtant, si l'on n'avait pu être admis à concourir qu'à un pareil âge, combien eussent travaillé étant jeunes ? L'observation de Marjana n'en a pas moins sa valeur. Le droit canon a son utilité peut-être, mais ce n'est sans doute pas, à moins qu'il ne s'annexe l'étude historique des institutions ecclésiastiques, un élément suffisant de culture intellectuelle.

On ne s'étonnera point que Mariana, examinateur, ait reçu des recommandations. Il savait le prix du papier, et ne les jetait pas au feu : il s'en servait pour rédiger ses brouillons; c'est ainsi qu'elles nous ont été conservées. On pourrait en faire un petit manuel à l'usage des candidats. Elles sont dans l'un des recueils de Londres 4.

^{1.} Voy. Pisa, Descripcion de... Toledo, V, 22, p. 260.

^{2. «} Hallanse siempre en este cabildo preuendados mui ejemplares de mucha virtud y letras, asi porque los beneficios curados son por oposicion en el concurso de Toledo, y aspiran muchos a ellos por la buena renta y lugar, como porque los beneficiados suelen auer obtenido en aldeas por la misma oposicion curatos, y dandolos a pension se vienen a Talauera. Otros ay que si bien an estudiado, y pudieran por sus letras obtener mayores preuendas, con su hacienda y un beneficio simple que a pension y casacion toman con bullas de Roma [viuen] en pacifico y agradable retiro sirbiendo sus Iglesias, y acompañados de los mas fietes amigos que son los libros se abraçan con la dulçe soledad, y pasan en servicios eclesiasticos y de erudicion su vida. » (Fol. 22 et suiv.)

^{3.} Ms. Egerton 1875, nº 49, f. 330.

^{4.} Ms. Egerton 1875, nos 41 et 45. Il y en a une signée « Reynoso » en faveur du « doctor Tello de Olivares », le même évidemment que le « doctor Olivares ... que esta en esta ciudad prelendiendo vn beneficio », que recommande de son côté une autre lettre dont la signature est coupée (Gayangos a lu « R. Quesada »). Elles sont toutes deux datées d'Alcalá, celle-là du 13 et celle-ci du 12 déc. 1583. Une autre, signée « Gabriel Ordoñez » (Ocaña, 31 déc. 1583), est en faveur de « Martin Gomez »

Il en est de parfaitement correctes, par exemple celle que signe D. Francisco Dávila à la date de 1579 · : elle ne demande, pour le licencié Zamora, que la justice; il est vrai que celui-ci, trouvant sans doute que ce n'était pas assez, se fait recommander d'un autre côté par D^a Ana Manrique ^a, car les dames ne refusaient pas leur secours. D'autres billets, en revanche, ne méritaient que le panier : en première ligne celui que mande de Madrid D. Francisco de Mora pour faire savoir au P. Mariana que le licencié Tellez, qui concourt pour un curado, est digne de bien mieux que cela, et qu'il faut tâcher de le lui faire avoir, sans quoi le signataire croira que l'on fait peu de cas de sa personne; le succès de sa recommandation lui donnera la mesure de son pouvoir auprès de celui à qui elle est faite ³. Il y avait des moments difficiles pour un examinateur en Espagne au xvi^e siècle.

Lors de son procès, en 1609, Mariana déclare qu'il est examinateur synodal depuis trente ans 4. C'est donc vers 1579 que ces fonctions lui

nue autre, signée « Sedeño », plaide pour « el lic « Melchor de Torres » (7 déc. 1583); une autre, signée « Arboleda », pour le « lice Pomero » (?) (Ocaña, 9 fév. s. a.). Enfin, il y en a une qui est datée « de alcala y de diciembre a diez», sans année, et signée « Bernardino de uclasco». Si l'auteur de cette lettre est D. Bernardino Fernández de Velasco, fils du connétable dont le nom reviendra souvent dans ce volume, il l'aurait donc écrite quand il faisait ses études à Alcalá (?), et à un âge où seul son rang pouvait l'autoriser à une telle démarche, car, d'une part, Antonio (B. h. nova, au mot Joannes Fernandez) dit qu'il élait encore impubère quand son père mourut, en 1613, et, d'autre part, Mariana cessa d'examiner avant 1609. On admettra facilement qu'il ait omis, en signant, son nom Fernández, qui ne figure pas sur le titre des Dos Discursos publiés par son père en 1605 (voir au § IV). On peut, d'ailleurs, attribuer cette lettre soit au Bernardino de Velasco, inspecteur de l'armée d'Aragon en 1591, que signale M. Forneron dans son Histoire de Philippe II (t. IV, p. 388), soit, avec bien plus de vraisemblance, au jésuite Bernardino de Velasco, entré dans la Compagnie à Alcalá en 1577, et mort recteur de Huete en 1608, lequel passait pour fils de Philippe II (cf. Alcazar, Chrono-historia de la Compañia de Iesus en la Provincia de Toledo, t. II, p. 526). Il y a donc peu de chances, en somme, pour que le signataire soit D. Bernardino Fernández de Velasco, septième connétable de Castille, à qui Mantuano devait dédier en 1613 ses Advertencias contre Mariana (cf. la 2º partie, c. III, § 11).

t. «ill. y Muy R** S** aunque V. P** no quiera mandarme no tengo de dejar de suplicalte todo lo que se me ofreciere en que rescibir merced, lo que agora suplico a V. p** es que en la opposicion \(\bar{q} \) hace a beneficios el licen** Camora, le aga merced en todo lo que la justicia diere lugar por\(\bar{q} \) sera para mi muy grande porque por muchos respetos le tengo obligacion, al p* preposito y al p* gaspar sanchez y al p* ribadeneira beso las manos n\(\bar{r} \) S** [..\(\bar{r} \)..\(\)] de Madrid [..\(\bar{r} \).\(\bar{r} \) diciembre 1579 — hesa las manos a V. p** — don fran** dauila ». Je ne suis pas s\(\bar{u} \), non plus que Gayangos, de bien lire la date 1579.

2. Une des damas del palacio, du beau collège desquelles, nous dit l'archer Henrique Cock, « cuasi ninguno se hartaba ó tenía modo de hartarse, tan embebidos tenían los caballeros y el pueblo los ojos en él» (Relacion del viaje hecho por Felipe II en 1585 ... escrita por Henrique Cock, publiée par MM. Morel-fatio el Rodríguez Villa, p. 56 et 145). Sa lettre est du ver janvier 1584. La signature est, du reste, coupée après Mande crois pouvoir suppléer comme Gayangos.

3. «... yo tengo es digno de mayor cosa \bar{q} un curado vm procure se le de y sepa \bar{q} en esto quiero conocer lo \bar{q} balo acerca de vm. pues pido cosa tan justa y no seria razon \bar{q} se se me niege y asi estoi confiadisimo \bar{q} se me hara la m. y \bar{q} no haziendo por mi cosa tan justa podre entender \bar{q} v. m. haze poco caso de sus servidores y estima en poco el perderlos... Madrid oy 12 de julio de 1586 años.» Je lis, comme Gayangos, 1586.

^{4.} Noguera, p. xcix.

furent attribuées; en effet, parmi les lettres de recommandation qu'elles lui valurent, celles du moins qui subsistent, aucune ne porte une date antérieure. On peut donc voir là encore une récompense de sa Censure de la Bible d'Anvers. « Quel intérêt j'y ai pris », ajoute-t-il, « et avec quelle rectitude je m'en suis acquitté, je n'en veux pour preuve que le témoignage du public et que le regret laissé par ma démission, qui fut due à des considérations légitimes. » Quelles considérations à Eut-il à subir, à propos d'un candidat fortement protégé, une pression ou des récriminations que sa dignité ne pouvait accepter? Ou bien se retira-t-il quand il vit qu'il ne pouvait plus suffire à toutes les occupations, volontaires ou non, dont il était surchargé? Il dit qu'il est encore examinateur : « he sido y soy; » il avait donc simplement cessé d'assister aux examens, sans donner formellement ni se voir imposer sa démission. Cela étant, il est plus simple de supposer que ce fut bien la crainte de ne pouvoir accomplir convenablement ses autres tâches qui l'éloigna de celle-là. Car on lui en avait confié, sinon de plus délicates, au moins de plus importantes que celle de savoir si de tel curado était plus digne, par son savoir en droit canon, le licencié Melchor de Torres ou le docteur Tello de Olivares.

CHAPITRE III

- I. L'édition d'Isidore de Séville.
- II. Mariana censeur de Garibay.
- III. L'Histoire d'Espagne et le De rege.
- IV. Le De ponderibus et mensuris.

ı

En même temps que ces tàches ingrates dont on l'accablait, Mariana, sur l'ordre même du roi, en avait entrepris une autre qui constitue son premier titre à la reconnaissance des érudits. La Censure de la Bible d'Anvers l'avait mis en vue; et qui prouve que le roi ne lui sut pas gré d'avoir si savamment démontré que, abstraction faite de certains points faibles et répréhensibles, l'œuvre dont il s'était fait le protecteur méritait l'approbation par sa valeur intrinsèque et par le service qu'elle rendait à l'Église? Depuis au moins 1580, le jésuite auquel sa santé avait imposé la retraite, outre les occupations qui viennent d'être énumérées et qui lui incombèrent à peu près simultanément, avait encore à préparer une partie de l'édition de saint Isidore qui porte le nom de Grial, et qui, parue à Madrid en 1599, a servi de base, deux siècles plus tard, à celle d'Arévalo. Si nous en croyons l'auteur d'une Historia del Colegio Imperial de Madrid de la Compañia de Jesus, José-María Eguren 2, Mariana aurait aidé García de Loaysa dans la préparation de l'édition que celui-ci donna à Turin, en 1593, du Chronicon et des Sententiarum libri III d'Isidore, et qui passa, avec des améliorations, dans celle de Grial. La chose est fort possible, étant donnée l'amitié qui unissait les deux compatriotes. Toutefois, Loaysa ne fait

^{1.} L'édition de Grial est décrite dans la Bibliografia madrileña, n° 628. Cf. les Isidoriana d'Arévalo, 36 (Patr. l., t. LXXXI, col. 214-16). Elle a été reproduite par Ulloa en 1778 (Cf. les Isid., 38), et c'est cette édition d'Ulloa que Migne a reproduite à son tour pour les Etymologiae (t. LXXXII), ajoutant après coup, en manière d'appendice, les notes d'Arévalo, dont il n'avait pas eu tout d'abord l'édition à sa portée. Pour le reste, c'est cette édition d'Arévalo (Rome, 1797) qu'il a reproduite (t. LXXXI-IV).

^{2. «}Muy notables fueron tambien los trabajos que hizo por encargo de Garcia de Loaysa Giron, cuando era ayo del príncipe de Asturias, para la edicion que publicó en Turin de algunos libros de nuestro gran prelado san Isidoro, trabajos que cumplió Mariana para la edicion magna de las obras de aquel egregio doctor que emprendió Felipe II y llevó á cabo Felipe III.» (T. I, p. 325.)

aucune allusion à Mariana, ni dans ses deux dédicaces ni dans ses notes. Quoi qu'il en soit, celui-ci eut une part directe à la publication complète de l'œuvre encyclopédique d'Isidore.

Une lettre du P. Antonio Cordeses, provincial de la province de Tolède, datée du 21 février 1580, montre qu'alors déjà Mariana avait recu l'ordre royal. Le roi avait fait écrire par son secrétaire Mateo Vázquez au P. Cordeses afin que celui-ci mît un scribe à la disposition du P. Mariana pour copier « ce que l'on lui a confié de la part du Roi dans les œuvres de saint Isidore». Or le scribe habituel de Mariana, nous l'apprenons par la lettre du provincial, était un certain P. Mena², et ce P. Mena se trouvait indisposé. Le provincial, qui ne savait pas la chose et ignorait pourquoi le roi voulait qu'on mît un scribe aux ordres du Père, avait écrit au prepósito de la maison de Tolède, qui l'avait renseigné sur les deux points. Aussi maintenant se félicite-t-il que le roi ait eu connaissance du P. Mariana et de « sus letras », et veuille l'employer dans des affaires d'une si haute importance. Le travail commandé lui paraît bien « grand et ennuyeux »; mais il sera « pour le service de Notre Seigneur » et en outre « chose agréable à notre P. Général ». Et le Père provincial, très fier de voir la Compagnie honorée dans l'un de ses membres, relève ses encouragements d'un saint blasphème : « Et ainsi, que V. R., per viscera Christi, se mette à ce travail; » puis il propose comme scribe le P. Diego Martínez, à moins d'empêchement; il va voir lui-même dans toute la province s'il en trouve un. A défaut de quelqu'un de la Compagnie, on prendra quelqu'un du dehors; on trouvera de l'argent pour cela. L'essentiel est de se mettre sans tarder à l'ouvrage.

On dirait, à voir la surprise manifestée dans cette lettre, que l'hilippe II venait de révéler Mariana à ses confrères. Il n'en était point ainsi évidemment, mais on ne s'attendait pas à ce que celui-ci fût l'objet d'une telle distinction. Et si ses supérieurs lui tenaient rigueur de son attitude dans l'affaire de la Bible, ils durent oublier alors leurs griefs.

Ainsi, dès 1580, on avait attribué à Mariana sa part de l'édition de saint Isidore³. Quand l'eut-il exécutée? C'est ce que rien ne nous indique. En tout cas, les *Proemia S. Isidori in libros Veteris ac Noui Testamenti*⁴, les deux livres *Contra Iudaeos*⁵ et les *Soliloquia* ou,

ı. Elle a été publiée par Noguera, p. xcı. L'original forme le n° ¼1 du manuscrit Egerton 1875.

^{2.} Serait-ce le même que ce P. Mena qui se sit protestant et dont parle M. Menéndez Pelayo dans l'Hist. de los heter., t. II, p. 513?

^{3.} Grial dit dans sa préface: «ante annos amplius viginti Majestatis Catholicae jussu commissa fuerat...» en parlant de toute l'édition. Dès 1572, le roi faisait recueillir les exemplaires qu'on pouvait trouver des œuvres d'Isidore (cf. Gayangos, Catalogue, t. III, p. 101, 104).

^{4.} Dans la Patr. I, t. LXXXIII, col. 155-80. Cf. les Isidoriana d'Arévalo, 62, § 4.

^{5.} Ibid., col. 449-538. Cf. les Isid., 66, § 5.

comme il les intitule, les Synonyma de lamentatione animae peccatricis, les seuls textes qu'il fournit pour cette publication, ne furent point les seuls dont il fut chargé ou se chargea.

En effet, dans une lettre adressée par le P. Andrés Burriel à Pedro de Castro², il est question d'un exemplaire des Libri Differentiarum, collationné par Mariana avec plusieurs manuscrits dont il avait marqué en marge les variantes. Cet exemplaire, ajoute Burriel, a une grande valeur, car dans l'édition de Grial on n'a pas utilisé ce travail. Or ce travail n'est point perdu. Il se trouve dans un des manuscrits de Londres³. Gayangos l'a catalogué sous le titre de: Liber differentiarum Beati Isidori. En réalité, il comprend le Liber primus de differentiis uerborum et le Liber secundus de differentiis rerum⁴.

Mariana avait fait certainement son possible pour donner des textes convenables. Pour les *Proemia* et les deux livres *Contra Iudaeos*, il avait collationné sept manuscrits, et dix pour les *Soliloquia*⁵; deux pour le *Liber primus de differentiis*, et quatre pour le *Liber secundus*⁶,

- 1. Ibid., col. 825-868. Gf. les Isid., 70, § 2, et la préface de Grial (Patr. l., t. LXXXII, col. 17-18.)
- 2. En date de Tolède 3o décembre 1754. Elle a été publiée dans l'espagnol original par Rodríguez de Castro dans sa *Biblioteca española*, p. 314, et en latin par Arévalo (*Isidoriana*, 40, particulièrement le § 65).
 - 3. Ms. Egerton 1875, nº 25.
- 4. Il ne s'agit pas de l'ouvrage d'Isidore auquel M. Macé a consacré récemment une étude (De emendando Differentiarum libro qui inscribitur De proprietate sermonum et Isidori Hispalensis esse fertur), et dont il a promis une édition. On trouve dans la collection des œuvres d'Isidore de Séville publiées par Arévalo trois Libri differentiarum. Les deux premiers y sont intitulés : Liber primus de differentiis nerborum (Patr. l., t. LXXXIII, col. 9) et Liber secundus de differentiis rerum (ibid., col. 69). Pour le troisième, l'éditeur l'a rejeté parmi les appendices « tanquam dubium » (ibid., col. 1310). avec le titre de Disserntiarum sine de proprietate sermonum liber. C'est de ce dernier livre que s'est occupé M. Macé. M. Marius Michel (Les Livres des «dissérences» d'Isidore de Séville, dans les Annales de la Faculté des Lettres de Bordequa, 1890) y voyait une ébauche ou une corruption du Liber de differentiis uerborum. Celui-ci est plus long, et les mots y sont classés dans un ordre alphabétique non rigoureux, d'où les noms commodes que lui donne Arévalo: liber alphabeticus ou plenior, outre celui de liber primus; le Liber de proprietate sermonum, plus court, n'est pas disposé alphabétiquement, d'où la désignation de liber confusus en plus de celle de liber breuier (cf. Isidoriana, 56). Leurs débuts respectifs sont, pour celui-là (abstraction faite de la préface) : « Inter aptum et utile ; » pour celui-ci ; « Inter polliceri et promittere... »

5. Voir les indications mises par Mariana en tête des notes relatives à chacun de ces textes (dans la *Patr. l.* aux endroits ci-dessus indiqués).

6. Dans le ms. de Mariana, les deux Libri de differentiis se suivent dans le même ordre que dans Arévalo. En marge sont marquées les variantes. Le liber primus occupe les folios 86-118, et ensuite vient une note holographe de Mariana, qui explique que pour corriger ce livre il a eu seulement deux mss. anciens mais corrompus, un de Séville en parchemin, l'autre qui est celui d'où Alvar Gómez tira ses «drias» c'est-à-dire son texte des Differentiae. Il faudrait, ajoute-1-il, d'autres manuscrits pour arriver à une correction convenable. Ce livre est assurément le premier, déclare-t-il encore, d'abord parce qu'il a une préface, ensuite parce que Alvar Gómez le place en premier tieu, enfin parce que dans le ms. de Séville il y a après l'autre des mots qui ne peuvent ètre placés entre les deux livres (je n'ai pu déchiffrer ces mots que reproduit Mariana: ce doit ètre un explicit, peut-ètre celui qu'indique Arévalo comme étant donné par quelques-uns: cf. Patr. l., l. LXXXIII, col. 97). Cette observation

outre l'édition incluse dans les Sancti Isidori... opera publiées par Margarin de La Bigne en 1580 1.

Pourquoi le texte établi par lui pour ces deux derniers opuscules ne fut-il pas incorporé à l'édition de Grial? Ce fut Pierre Pantin, chapelain du roi, qui s'occupa du liber commençant par les mots « Inter aptum et utile » et qui est le Liber primus de differentiis verborum, mais auquel il donne le titre de Liber differentiarum siue de proprietate sermonum². A ce livre fut ajouté celui qui débute par « Inter polliceri et promittere » et qui est le Liber de proprietate sermonum, mais avec le titre Idem differentiarum siue de proprietate sermonum liber ex Parisiensi editione (celle de La Bigne). Quant au Differentiarum liber secundus (Inter Deum et Dominum), que Grial appelle Librum qui est de theologicis differentiis, et qui vient ensuite, c'est un autre chapelain du roi, Roland Wicelius qui le prépara³.

Cependant, c'est bien Mariana qu'on avait chargé primitivement des Libri de differentiis. En effet, on le voit occupé en 1586 à les collationner, et même demandant au roi un secours pour terminer. C'est ce que nous apprend une lettre datée de Madrid, 20 juillet 1586, dont le signataire est Juan López de Velasco, secrétaire royal, auquel avait été confiée l'entreprise de toute l'édition 4. Velasco déclare que García de Loaysa, vu le secours accordé par le roi pour l'impression de son Historia, a jugé qu'il était préférable de ne rien demander pour le Liber de differentiis: ce serait demander une bagatelle. Il lui envoie

allait à l'encontre de l'ordre adopté par La Bigne, qui a mis en tête le livre qui commence par «Inter Deum et Dominum», c'est à dire le Liber de differentiis rerum, et qui, du reste, donne ensuite non le Liber de differentiis verborum (Inter aptum et utile), mais le Liber de proprietate sermonum (Inter polliceri et promittere). Le liber secundus occupe dans le ms. de Mariana les folios 118-124.

C'est à ce livre que se rapporte une note mise par Mariana sur un folio adjoint, et où il déclare que pour corriger « este libro » il s'est servi de cinq codices, dont un imprimé, et quatre manuscrits : un de Paris, deux de Séville (un en parchemin qu'il désigne Hm, et l'autre en papier, Hè), un d'Alvar Gómez, copié d'un autre très ancien (celui-là G, celui-ci A), que Mariana dit n'avoir pu collationner tout entier, et qu'il a donc eu un moment à sa disposition; enfin un de Málaga (M). Il est clair que le codez de Paris n'est autre que l'édition de La Bigne, puisque sur cinq codices, quatre étaient manuscrits: on a pu lui fournir les mss. de Séville, de Málaga et celui d'Alvar Gómez, mais non un ms. de Paris. Quant au ms. A, ce doit être le même dont s'est servi Mariana pour le liber primus après Alvar Gómez. Il ne le compte pas parmi les quatre, précisément parce que « no se confirio todo ». Ajoutons que pour ce livre I toutes les variantes sont marquées H et proviennent donc de l'Hispalensis. Le texte même représente peut-être celui « de donde el M. Alvar Gómez traslado sus drias », c'est à-dire A. Au folio 125 commence « Dispositus nonnullis differentiarum sententiis » pour terminer au f. 130 avec les mots « insigniter loquenti Gregorio ». Il n'y a pour ce morceau que deux variantes, tirées de P (éd. de La Bigne).

1. Voir sur cette édition l'ouvrage de M. Macé, p. 50-53, et les Isidoriana d'Aré-

2. Cf. la préface de Grial, et Arévalo, Isidoriana, 57, § 2 et 26.

4. Cf. la préf. de Grial.

^{3.} Cf. la préface de Grial, et Arévalo, Isidoriana, 56, § 2 et 29, et les notes à ce livre (Patr. l., t. LXXXIII, col. 69-98).

un manuscrit qu'on a enlevé d'un volume, et il espère voir bientôt terminé « esse tratado ». Il est vraisemblable que ce manuscrit était une copie du *De differentiis* trouvée dans quelque recueil, et « esse tratado », le travail même qu'on avait chargé Mariana de faire pour l'édition de ces *Libri*:.

De 1586 à 1599, soit même sculement 1595, date du privilège de l'édition de Grial, Mariana avait le temps de finir la collation que l'on considérait en 1586 comme près d'être terminée. Faut-il croire pourtant qu'il fut un de ceux qui, comme s'en plaint Grial dans sa préface, retardèrent la publication par leur peu d'empressement à quitter les travaux de leur choix pour la besogne qu'on leur avait donnée²? Il est à remarquer que les Libri differentiarum annotés par Pantin et Wicelius sont compris dans le premier tome, qui fut achevé d'imprimer en 1597, d'après le colophon, et que tout ce qu'a fourni Mariana se trouve dans le second. Il est donc loisible de supposer qu'à un moment donné, on ne comptait plus sur lui, qu'on aurait alors confié les Livres des Différences aux deux chapelains royaux et qu'on aurait fini cependant par obtenir de lui, pour le second tome, sa contribution. Il avait dû se passer quelque chose qui avait arrêté sa collaboration. Ne déclare-t-il pas, dans le document où il énumère les services par lui rendus, qu'il a eu une grande part dans la correction, c'est-à-dire évidemment l'établissement du texte, et quelqu'une dans l'impression; mais qu'il aurait pu y mettre la main bien davantage, s'it ne s'était retiré pour des considérations légitimes 3) Comme à propos de ses fonctions d'examinateur, il invoque à nouveau ces « justos respetos », qui pourraient bien être les mêmes dans les deux

^{1. «...} Pidiendo repuesta y resolucion al S° Garcia de Loaisa del recaudo que auia de embiar a V. P. para acabar el libro de differentiís me a escripto el socorro que su mag. a mandado hazer a V. P. para la impression de su hist y aunque esto es beneficio pue le deue parecer que no se pida a su maga esotra menudencia, y assi embio a V. m. con esta vn exemplar manuscripto que se q'to de vn libro en que estaua sup a V. P. me de auiso del recibo y si ay otra cosa que hazer aqui para que V. m. nos de esse tratado acabado con la breuedad que se espera. A nro Padre Preposito beso las manos muchas vezes y nro Señor la Ille Pers de V. P. Gey tenga con salud en Madrid XX de julio 1586. Juan Lopez de Velasco » (Ms. Egerton 1875, nº 43, fº 310).

^{2. «}Ita rem gessere, ut quidam nihil prius habuerint, quam ut se totos statim huic labori addicerent, alii ab suis se studiis et occupationibus ad hanc operam traduci permoleste ferrent.» Le Ms. Egerton 1875 (n° 43, f° 215) contient une lettre signée Petrus Pantinus. L'auteur presse Mariana, et le charge de presser Pérez; il est impatient de voir « rem tam honestam piamq tot iam olim a me votis concupitam tam lente immo tam potius nihil procedere ». Il ajoute: « Schottus noster mundo multum valere iusso totus coelo inhiat, vestrae se societati addicens. » On ne lit comme date que « A. D. XII Kal. junias. » Mais Schott est entré dans la Compagnie en 1586, « postridie Non. Apritis », dit Ribadencira dans son Illustrium scriptorum Religionis Societatis Iesa (éd. de 1608); et l'on trouve au dos de cette lettre le brouilion relatif au meurtre de Henri III, où il est dit anno superiori (voir plus loin p. 35). Elle a donc été écrite en 1586 probablement, en tout cas avant 1590.

^{3. «...} tuve gran parte... en la correccion, y alguna en la impresion; y pudiera tener mucha mas mano, si no me retirara por justos respetos, » (Noguera, p. xcix.)

cas. Mais, ici encore, nous en sommes réduits aux conjectures. En tout cas, ce n'est pas que son travail ait été mal apprécié. Dans la même déclaration, il signale parmi les papiers qu'on avait dû saisir lors de son arrestation une lettre écrite au nom du roi par le secrétaire Mateo Vázquez et attestant la satisfaction qu'avait donnée son concours 1. Il l'avait donc de lui-même cessé ou limité.

Considéra-t-il sa collation comme insuffisante vu le manque de manuscrits, dont il se plaint en particulier pour le Liber de differentiis rerum? Le scrupule serait honorable. Peut-être y eut-il quelque malentendu ou quelque froissement entre lui et Velasco ou Grial. Ou pensa-t-il que travailler à ses frais dans l'intérêt public, payer des scribes et donner son temps, c'est-à-dire celui de la Compagnie, c'était être plus généreux que le roi? S'il ne le pensa point, on put le penser autour de lui, malgré ce qu'avait dit le P. Cordeses. Et puisque nous en sommes aux conjectures, peut-être devons-nous rappeler que de 1586 à 1588 la Compagnie eut à subir en Espagne, à la fois du fait de l'Inquisition de Valladolid et d'un certain nombre de Pères de la province de Castille, à la tête desquels était Dionisio Vázquez, les tracas les plus sérieux . Nous n'avons pas à en faire l'historique, mais nous pouvons nous demander s'il n'y eut pas là une des causes qui arrêtèrent Mariana dans sa collaboration à un travail commandé par le roi.

Quoi qu'il en soit, il ne se désintéressa pas de l'édition. Il mit bien en effet, comme il dit, « alguna mano en la impresion. » Un des manuscrits de Londres contient en effet des Advertencias sobre lo que esta impresso de las Etymologias de Sant Isidoro³. Mariana y donne son avis, qu'évidemment on lui avait demandé en haut lieu, sur l'impression en cours d'exécution, alors, semble-t-il, que déjà quatre livres des Étymologies au moins étaient imprimés. Il ne s'agit point là de corrections d'épreuves, ni d'examen de spécimens. En faisant ses critiques, Mariana a soin d'ajouter qu'il est possible d'en tenir compte sans nuire à l'uniformité de l'impression.

Il commence par déclarer que l'impression, considérée dans l'ensemble, est bonne, en regard de ce qu'on fait d'habitude non seulement en Espagne, mais même à l'étranger. Il conclura pourtant en formulant des réserves : « Le premier livre a été soigné, les autres, moins. On peut toutefois continuer sans mettre de nouvelles difficultés ; ce qui serait ne jamais finir. » On avait donc probablement déjà mis des difficultés ; peut-être Mariana était-il consulté pour trancher comme à propos de la Bible d'Anvers, et son sentiment devait-il

^{1, «...} en que se ve quanto agradaron mis trabajos.»

^{2.} On peut voir à ce sujet deux lettres du P. Ribadeneira publiées par D. Vicente de la Fuente (t. LX de la Bibl. Rivadeneyra, p. 594-597).

^{3.} Voir l'appendice III, 1.

décider du sort de l'édition. Ce sentiment, qu'il voile en commençant, il l'exprime sans détour en finissant: « Pour une œuvre où l'on a dépensé tellement de temps et de travail, qui paraît sur l'ordre du roi et, dit-on, à ses frais, l'impression et l'ouvrage ne répondent pas tout à fait à ce qu'on espérait et espère encore. Et qu'on n'aille pas dire qu'on ne sait pas imprimer en Espagne; car à Madrid même, où s'impriment ces volumes, ont paru récemment les Concilia de García de Loaysa¹, et l'Iliberritano de D. Fernando de Mendoza²; et l'on n'aurait pas fait mieux à l'étranger. »

Voici maintenant le détail. Le papier est bon, mais pas assez blanc. Les caractères sont beaux, au moins ceux du texte, qui pourraient être plus grands; ils ne sont pas neufs, tant s'en faut, principalement ceux des notes, et encore moins les gros parangons en italiques des titres de chapitres; les majuscules, elles aussi, sont vieilles. Les caractères grecs, surtout ceux du texte, ne sont ni bons ni de même grandeur que le reste du texte. L'encre pourrait être meilleure: elle

 Collectio Conciliorum Hispaniae.... Matriti. Excudebat Petrus Madrigal (1593). Cf. Pérez Pastor, Bibl. madrileña, nº 405. Cf. aussi p. xxvi de l'Intr.: «Una de las mejores imprentas de Madrid ha sido la que Pedro Madrigal ó de Madrigal fundó en el año 1586.» Il mourut en 1594, comme conclut M. Pérez Pastor de ce que des ouvrages de cette année-là portent son nom (n° 428, 457), et d'autres, pour la première fois, celui de sa veuve (n° 430, 433, 443, 456). Pourtant les n° 489, 497, 498, édités en 1595, et 507, 508, 522, édités en 1596, portent la mention « en casa de Pedro Madrigal » ou « Apud Petrum Madrigal », à côté d'autres qui ont celle de la veuve. De même en 1597. En 1598, ce n'est plus que « en casa de Pedro Madrigal », on « ex officina Petri Madrigalis», on «apud Petrum Madrigal», on «in ædibus Petri Madrigal»; en 1599, c'est «en casa de Pedro Madrigal»; de même en 1600, sauf le nº 671 (« en casa de la viuda de Pedro Madrigal »), à côté de « Por Pedro Madrigal » (nº 690 et 722). Si donc, comme un document daté de 1595 le fait supposer à M. Pérez Pastor, le Pedro Madrigal mort en 1594 laissa un fils du même prénom, celui-ci n'est pas mort en 1598 ou 1599, et il vivait encore en 1600, contrairement à ce que conjecture encore le même érudit : à moins que « Por Pedro Madrigal » n'équivaille à «maison P. Madrigal». Il ne faut pas perdre de vue ce que dit D. Marcelino Gutierrez del Caño dans un Ensayo de un Catálogo de impresores españoles desde la introduccion de la imprenta hasta fines del siglo XVIII (Revista de Archivos, 1899, p. 662): «Es frecuente continuar llevando las obras, á la muerte de un impresor, su nombre ó el de sus herederos, con lo cual resulta á veces que, en un año determinado, se encuentran diversas producciones con el nombre de la viuda ó sucesores del que muchos años después aparece imprimiendo otras ediciones.» — C'est chez le successeur de ce ou ces Madrigal, Juan de la Cuesta, que parut le t. II de l'Historia de España et le Sumario en 1616 et 1617.

2. De confirmando concilio iliberritano, Matriti, apud Thomam Iuntam (1594). Cf. ib. nº 439. Sur Tomás Junti, neveu du florentin Julio Junti, et l'Imprenta real qu'ils fondèrent tous deux en 1594, voir l'Intr. de M. Pérez Pastor à sa Bibl. madr., p. XXIXXXXV. La mention de l'Imprenta real n'apparaît, du reste, qu'à partir de 1596. Jusque-là, c'est en espagnol, Junta (n° 434), Tomas Iunti (n° 445, 475), Tomas lunti (n° 471), Tomas de Iunta (n° 447, 450); et en latin, Thomas Iunta (n° 483) ou Thomas Iunti (n° 484). Constatation curieuse, l'édition de Grial est sortie « ex Tipographia Regia», comme indique le titre; « apud loannem Flandrum, » comme porte le colophon; et ce Ioannes Flandrus n'est autre que Juan Flamenco, le gérant de Junti: l'une des œuvres que Mariana cite comme un modèle pour la typographie fut donc exécutée par le mème imprimeur dont il apprécie médiocrement le soin et

le talent après l'examen de l'édition de Grial.

doit manquer de noir de fumée, ou l'huile doit être grossière et n'est pas de l'huile de lin. Ni les ouvriers ni les appareils ne doivent être bons, car en bien des places les caractères ne prennent point. Les marges rehaussent beaucoup un livre : or celles du haut sont ici trop petites et les marges intérieures pourraient être un peu plus grandes. Le titre gagnerait à être plus large et surmonté d'une fleur ou d'un feston. Celui du second livre a plus d'ampleur que celui du premier; c'est le contraire qui devrait se produire. Les livres III et IV commencent au milieu d'une page : cela ne donne pas de relief à l'édition et constitue une économie peu nécessaire. Il y a beaucoup d'abréviations, de tildes, chose à éviter dans une impression soignée. Il manque des espaces en divers endroits. La ponctuation est bonne, à part quelques lapsus et une certaine discordance: si l'on met une virgule entre le titre De disciplina et arte, et Cap. I, il faut faire de même ailleurs et ne pas mettre un point. On met l'accent grave sur les adverbes et conjonctions pour les distinguer des noms (adjectifs) de même forme; autrement, il n'y a pas lieu de l'employer. L'orthographe du grec n'est pas très bonne : il ne faut pas se dire que bien peu de gens s'en apercevront; il faut que tout soit bien soigné. Celle du latin est bonne, mais manque d'uniformité: pene est quelquefois écrit pænè, quelquefois penè; on trouve auctor avec ou sans c. La correction se fait d'ailleurs d'une façon sérieuse.

Nous verrons, à l'exception peut-être de deux seules, la première en latin et la première en espagnol, combien les éditions de l'Histoire d'Espagne parues du vivant de Mariana répondent peu aux exigences si légitimes qu'il manifeste ici en matière d'impression. A moins de supposer qu'il n'avait bon goût que lorsqu'il s'agissait des œuvres des autres, il faudra bien admettre qu'il n'en a point surveillé par luimème l'exécution typographique, et que, par conséquent, l'authenticité n'en est pas indiscutable.

П

Le fait qu'on avait demandé à notre auteur son avis sur cette impression prouve assez quel cas l'on faisait de sa compétence. En 1596 avaient paru les *Illustraciones genealogicas* de Garibay¹. On y trouve en tête une approbation du « Doctor Juan de Mariana », en date du 27 mars 1595. Mais celui-ci avait donné son approbation sous réserves; il l'avait fait précéder d'advertencias qui ne furent pas imprimées², et que contient l'un des recueils de Londres³. Elles

^{1.} Nº 3,557 du Catálogo de Salvá, et 510 de la Bibliografía madrileña.

^{2.} Contrairement à ce que dit Gayangos dans son Catalogue.3. Voir l'appendice III, 2.

valent qu'on s'y arrête, car elles suffiraient à prouver que la critique de Mariana était loin de se contenter, comme on le croit généralement, de l'à peu près et de l'affirmation sans preuves. On y retrouve, disons-le d'abord, le minutieux examinateur de l'édition de Grial. Non seulement il désapprouve la disposition des arbres généalogiques, où il voudrait plus de clarté et moins de redites, mais il relève des fautes d'orthographe; Suebia par un b, Henrique, avec une H. Il présente, d'ailleurs, des critiques plus graves. La principale a trait à la théorie de Garibay touchant la loi salique.

La question de la loi salique avait préoccupé Mariana de bonne heure, et, semble-t-il, dès les premières recherches que nécessita la préparation de son Histoire. En effet, à la suite d'une liste qu'il avait dressée des auteurs à consulter pour l'ensemble de son œuvre, nous trouvons des notes bibliographiques qui concernent spécialement ce point de droit: Elles sont faciles à dater, car Mariana y parle du cardinal de Bourbon comme de l'héritier choisi pour succéder à Henri III. Elles furent donc écrites peu après 1589: c'est dire quelle actualité avait le problème. Elles prouvent la bonne foi et, l'on peut ajouter, le désintéressement tout scientifique de Mariana dans l'étude d'une question où le patriotisme, sinon le désir de seconder la politique royale, aurait pu lui indiquer d'avance la solution. « Pour parler de ces choses d'une façon convenable et sans aller à tâtons». observe-t-il comme pour se mettre en garde contre toute précipitation, «il faut étudier bien en détail les histoires, car autrement on risquerait de tomber dans des erreurs et des inexactitudes grandes. »

Dans ses Illustraciones genealogicas, Garibay avait fait preuve de plus d'opportunisme. Comme le remarque Mariana dans ses Advertencias, le principal objet de cet ouvrage était de ruiner l'autorité de la loi salique. Garibay voulait ne voir dans cette loi qu'une invention de Philippe le Long, et s'appuyait sur ce fait que Raoul et Hugues Capet avaient hérité de la couronne par les femmes. Ces raisons sont sans force, déclare nettement son censeur; car, premièrement, cette loi se trouve expressément énoncée parmi les lois des Francs, qui passent pour très anciennes et se trouvent dans la collection de Capitulaires de l'abbé Anseïs; secondement, les deux rois nommés obtinrent la couronne non point pacifiquement, mais par les armes, ce qui ne donne ni n'enlève le droit; et nulle part, ajoute-t-il, je n'ai vu qu'ils allégassent leur parenté; ils ne pouvaient même pas l'alléguer, car il y avait des parents plus proches : au temps de Raoul, il y avait le fils de Charles le Simple, Louis, auquel dans la suite fut restituée la couronne; au temps d'Hugues Capet, il y avait Charles, duc de Lorraine. frère du même Louis. Aussi fut-il toujours admis que ces deux rois

Voir Pappendice III, 3,

avaient dépouillé de la succession les héritiers légitimes. Ainsi donc la coutume, qui a force de loi, est favorable à la thèse des Français, puisque jusqu'à présent aucune femme, ni aucun homme par la voie des femmes, n'est arrivé au trône pacifiquement. Et, prévoyant les accusations que pouvait lui attirer sa sincérité, le jésuite a soin de déclarer que s'il parle ainsi ce n'est pas pour favoriser la France, mais pour honorer la vérité, et qu'il s'agit là, du reste, uniquement de la couronne, et non des états qui lui ont été réunis avec le temps. L'auteur des Illustraciones aurait été mieux inspiré, observe-t-il encore, en bornant à ce dernier point les prétentions de sa thèse, et en montrant à quelle époque et par quelles voies ces réunions ont été opérées : au surplus, la conclusion qui précède n'enlève pas à la république et au pape le droit de dépouiller l'hérétique ou l'inhabile du droit de régner, ni de le remplacer.

Ce ne sera peut-être pas donner l'exacte mesure de la critique dont fera preuve notre auteur lorsqu'il aura lui-même à écrire l'histoire (car on peut en avoir beaucoup contre les autres et peu contre soimême), mais ce sera au moins donner une idée de sa science et de ses exigences en matière historique que de relever ici les autres reproches qu'il adresse à Garibay. Parmi les ouvrages dont celui-ci s'est servi, il en compte quelques-uns qui sont de peu d'autorité et de bonne foi. comme ceux de Martin de Troppau, Jacques Philippe de Bergomate et Jean Naucler. Il considère, avec Zurita, comme fabuleuse, « ainsi que le prouve le Chronicon Albeldense 20, la liste des rois de Navarre jusqu'à Sanche IV (el Mayor). Il ne voit pas où Garibay a pris que Childebert, fils de Brunehaut, se soit marié avec l'Espagnole Faldubrada: il ne trouve rien de tel dans Masson. Comment admettre que quatorze comtes de Habsbourg et même davantage se soient succédé de père en sils? Pourquoi l'auteur sait-il ici de Malsalda, première reine de Portugal, la fille du comte de Savoie et Maurienne, Amédée, quand dans son Histoire du Portugal il en fait évidemment la fille de Manrique de Lara? Pourquoi donne-t-il à Constance, fille d'Amédée de Savoie, le titre d'infante, que ne pouvait lui conférer son mariage avec l'infant D. Manuel ? Tancrède de Hauteville n'est pas petit-fils de Richard, duc de Normandie, et n'a pas eu le titre de comte de Pouille. car il n'est pas allé en Italie. Ce n'est pas Robert, mais Rollon qui est le premier duc de Normandie : il faut corriger cette ligne des ducs de

^{1.} On ne saurait s'élonner que Mariana n'ait pas connu la vraie origine de la loi « salique », loi locale et relative aux successions privées, qu'on appliqua à la succession royale quand plusieurs précédents eurent consacré l'usage de considérer les femmes comme inaples à cette succession. Il avait raison, en tout cas, de ne pas croire, comme faisait Garibay, que cette loi cût été inventée par Philippe le Long ou à son profit. Voir P. Lehugeur, Histoire de Philippe le Long, t, I, p. 86-92, et Monod, Revue critique, 1900, II, p. 515-20.

2. Voir plus loin, 3° partie, c. I, § IV.

Normandie à l'aide de Gauberte Fabricio de Vagad, qui est ici l'auteur le meilleur et le plus sûr 1. Pourquoi donner à l'infante Isabelle le titre de duchesse de Bretagne, auquel en tout cas elle n'a droit que depuis la mort de son oncle Henri III? On voit un Robert de France, frère de saint Louis, comte d'Artois et mari de Mathilde de Brabant; et l'on en voit ensuite un autre, qui est comte de Clermont et mari de Béatrice : est-ce le même, ou le second est-il fils du premier?

De cette dernière question, il ressort que Mariana n'était pas luimême tout à fait au courant de notre histoire, puisqu'il ignorait que le second Robert, neveu du premier, était le second fils de saint Louis, et, chose assez importante pour l'objet des *Illustraciones genealogicas*, la tige de la famille des Bourbons, l'ancêtre de Henri IV. Mais ici il se déclare implicitement lui-même mat renseigné: l'aveu au moins est méritoire; et si son ignorance en pareille matière, d'autant plus que ces *Advertencias* sont datées de 1595, est assez surprenante, il a raison de réclamer plus de clarté, comme sur les autres points il a raison de reprendre Garibay. Nous verrons plus loin qu'il avait non moins raison en réprimant les excès hagiographiques de son collègue.

Ш

Mais ces Advertencias nous avertissent que Mariana n'est plus sculement un théologien, et qu'il a acquis une nouvelle compétence. Sans doute, on trouve aussi en tête des mêmes Illustraciones, l'approbation d'Arias Montano, qui n'avait peut-être pas une autorité bien spéciale en la matière; l'appel fait à Mariana n'en consacre pas moins la notoriété désormais acquise par lui comme historien. En effet, en même temps qu'il participait à la préparation de la collection isidorienne, Mariana avait produit des livres qui devaient lui valoir, à lui et à son pays, plus de réputation: d'abord l'Histoire d'Espagne, dont les vingt premiers livres parurent en 1592, et les cinq suivants en 1595, puis le De rege et regis institutione, qui ne fut publié qu'en 1599. Ajoutons que dès 1584 il écrivait le De annis Arabum, paru seulement en 1609 parmi les Tractatus VII, avec lesquels nous l'examinerons.

L'étude de Mariana historien de l'Espagne est l'objet principal de ce volume. Or, la genèse de son Histoire d'Espagne, les critiques suscitées, les réponses faites, les changements apportés au texte, tout ce qui concerne cette partie, la plus en vue peut-être, de l'œuvre de notre auteur, forme un ensemble dont il vaut mieux réserver intégralement l'examen. Prenons seulement acte de l'apparition des vingt-cinq premiers livres du De rebus Hispaniae, marquons cette date si impor-

^{1.} Voir mon travail sur Les Histoires générales.

tante, et passons à l'ouvrage où le moraliste et le politique complètent l'annaliste et l'érudit, le *De rege*, frère de l'Histoire d'Espagne, né peu après elle, mais sous un astre moins favorable.

En travaillant à son Histoire, Mariana avait eu, explique-t-il dans le prologue du *De rege*, l'occasion de fixer son attention sur les grands exemples laissés par des personnages célèbres, et il avait cru qu'il importait de les réunir en un volume à part, qui serait comme une philosophie morale de l'histoire. Le *De rege*, qui est sorti de cette pensée, est donc intimement lié à l'Histoire d'Espagne, il en est le complément comme le contemporain.

L'idée de prendre comme centre et comme titre de ce livre le roi et l'éducation du roi lui vint, semble-t-il, du fait de Loaysa, précepteur du prince depuis la fin de 15851. Il explique, dans le même prologue, comment celui-ci l'avait prié, dans maintes lettres, de lui communiquer toutes les observations qui pourraient aider à l'accomplissement d'une tâche aussi difficile que l'éducation d'un roi. Le jésuite avait répondu à cet appel dans la mesure où il s'y jugeait astreint par tant de modestie et de déférence. Mais à part ces prémices offertes à l'amitié, il avait réservé le fruit de ses méditations et de ses lectures pour la présente œuvre.

Bien que l'objet de notre étude ne comporte pas l'examen de cet ouvrage, nous ne pouvons nous dispenser de dire en quelques mots quels points communs il présente avec celui qui avait paru en 1595, à Madrid, sous le titre de Tratado de la Religion y Virtudes que deue tener el Principe Christiano, para gouernar y conseruar sus Estados. Contra lo que Nicolas Machiavelo y los Políticos deste tiempo enseñan 2. L'auteur, le P. Pedro Ribadeneira, passe pour avoir été un ami de Mariana. Il avait vécu depuis l'enfance en Italie, et avait fait un court séjour à Paris et à Louvain. Il avait été l'objet d'une certaine prédilection de la part d'Ignace, de Laínez et de saint François de Boria; il a écrit leurs biographies. La même année et sous le même prétexte que Mariana, il avait été renvoyé en Espagne, où il joua encore un rôle assez important. Il s'était fixé à Madrid. Quoi qu'il en soit de ses relations avec Mariana, son caractère ne devait pas être de ceux qui plaisaient à celui-ci. Le Principe cristiano (c'est sous ce titre abrégé que son livre est connu) a ceci de particulier, par rapport au De rege, d'être surtout une réfutation des idées de Machiavel, ainsi que de la République de Bodin (parue en 1576), des Vindiciae contra tyrannos de Du Plessis-Mornay (1578) et des Discours volitiques et militaires de La Noue (1587)3. Ce qu'il a voulu montrer, c'est que la religion ne doit pas être subordonnée à la politique, mais la politique à la religion.

^{1.} Voir, sur cette date, Cock, Relacion del Viage hecho por Felipe II en 1585.

^{2.} On le trouve dans le t. LX de la Bibl. Rivadeneyra.

^{3.} Il nomme expressément ces auteurs dans sa préface au lecteur.

Tel n'est pas principalement le point de vue auquel se place son confrère. D'autre part, le traité de Mariana est consacré non seulement, comme celui de Ribadeneira, à l'exposé des principes de la monarchie chrétienne et des vertus requises des rois, mais à l'éducation du prince. C'était pour l'éducation du prince que Loaysa avait demandé des conseils à son ami; et celui-ci avait commencé, sans doute, par s'occuper de cette grave question. Mais il avait su poser et comprendre le problème avec ampleur. Il s'était demandé en quoi consiste le pouvoir royal, quelle en est l'origine, quelles en sont les limites; puis quelles qualités doit réunir l'homme qui en est revêtu. Entre ces deux exposés, l'un plus théorique, l'autre plus pratique (plus voisin aussi de celui que contiennent les deux livres du Principe cristiano), il a inséré celui qui concerne l'éducation, et à chacun des trois il a consacré un livre. Mais ce qui met la plus grande différence entre ces deux ouvrages contemporains, dus à deux jésuites espagnols, c'est évidemment le caractère philosophique, sociologique pourrait-on presque dire, que présente celui de notre auteur.

Avec un art vraiment raffiné, en tête de ce traité sévère, où il énonce, outre sa théorie de la pédagogie royale, les principes de sa philosophie politique, il a su mettre un préambule, qui, pour sentir l'imitation, si fort à la mode au xviº siècle, des Dialogues de Cicéron, n'en est pas moins un chef-d'œuvre de grâce, de naturel et de poésie. Or dans ce prologue, il ne fait que rappeler le cadre riant et paisible où furent ébauchées les pages auxquelles il doit une réputation si fâcheuse.

Aux environs de sa ville natale, nous expose-t-il, sur la route d'Avila, dans cette sierra de S. Vicente qui sert de contre-fort à la sierra de Gredos, se trouve une hauteur isolée, en pente raide, peuplée de hameaux et couverte de bois. Sur le sommet, dans la partie la plus tourmentée, existe une caverne d'un accès difficile. C'est là que saint Vincent et ses sœurs vinrent se réfugier quand, pour échapper à la colère de Dacien, ils quittèrent leur patrie Elbora. Non loin de là, les ruines d'un temple consacré à ce saint, et qui appartint, dit-on, aux Templiers. Il n'en reste que les murs et deux sépulcres antiques. Des arbres séculaires prêtent encore leur majesté à ce lieu plein de souvenirs, d'où la vue embrasse un immense horizon. Au-dessous, dans une plaine entourée de collines et garnie de chênes vieux et robustes, une chapelle grossièrement construite; et auprès, un jardin où, sous l'ombre des châtaigniers, des noyers, des pruniers, des mûriers, brillent les eaux d'une fontaine intarissable. Il y eut là, croit-on, un temple de Diane. Au plus fort de l'été, le jour comme la nuit, les heures se passent sans qu'on soit jamais incommodé dans ce séjour, rafraîchi par des vents purs et d'innombrables sources. Gai s'y montre le soleil, gai s'y montre le ciel, gaie s'y montre la terre, où poussent à l'envi le thym, la bourrache, l'oseille, la pivoine, l'hyèble et la fougère.

Les villages voisins fournissent une subsistance abondante, les raisins, les figues, les poires, les jambons, le poisson, la viande et les vins.

C'est dans ce lieu de repos et d'agrément, appelé El Piélago 1, dédaigné des citadins, que Mariana avait été invité par le doctor Juan Calderón, chanoine de Tolède, dont la santé avait besoin d'air et de calme, à venir en villégiature. Il n'y eut pas de moment plus charmant dans sa vie. Jamais ne brillèrent pour lui, dit-il, des jours plus clairs ni plus joyeux. L'installation, il est vrai, n'était pas des plus confortables. On n'avait qu'un logis peu propre, manquant par trop d'apparence, et, ce qui est pis, ouvert à tous les vents. Aussi le chanoine avait-il traité avec un propriétaire du village voisin pour avoir l'annéc suivante une maison modeste, mais bâtie, sous la surveillance des deux amis, d'après un plan fourni par eux. On était dans l'été de 1590. Avec le curé de Navamorcuende, lequel venait souvent, de ce bourg tout proche, les confesser, ils avaient gravi un soir, comme d'habitude, le sommet de la hauteur, d'où ils aimaient à reconnaître dans le lointain les monuments de Tolède. Ils venaient de réciter les psaumes, travail peu fatigant, que rafraîchissait une douce brise. Ils se trouvaient assis au pied d'un chêne dont le feuillage laissait à peine passer les rayons de la lune. La conversation tomba sur García Loaysa, dont on apercevait de là les domaines patrimoniaux; et le jésuite en vint à parler des difficultés de la mission confiée à son compatriote et ami. Fut-ce une fortuite association d'idées? ou l'auteur était-il impatient de dire son secret? L'occasion, en tout cas, l'amène à révéler comment il a composé récemment des commentaires sur le Roi et l'éducation royale. Il leur offre de les leur soumettre pour les corrections, quand il aura donné à son travail le fini convenable. Eux de le presser; ils veulent être mis au courant du contenu; il faut que l'auteur leur développe oralement son sujet : à quoi il se résigne assez volontiers. Et, « sous le chêne dont l'épais feuillage laisse à peine passer les rayons de la lune, » il explique son but et son plan. Il dit comment le premier livre traitera de l'origine du pouvoir royal, de l'utilité relative de cette forme de gouvernement, du droit héréditaire, de la différence qu'il y a entre le roi et le tyran; de la gloire qu'on peut acquérir, si regrettable que soit l'acte en lui-même, en tuant le prince qui viole les lois de l'État; des limites du pouvoir royal; de la question de savoir qui prévaut, du roi ou de la nation. Le second livre sera consacré à l'éducation du prince depuis ses premières années. Le troisième, à l'examen des devoirs royaux; ici la philosophie la plus profonde et les exemples des personnages les plus illustres ont fourni les préceptes. Comment la nation doit être gouvernée dans la paix et dans la guerre; s'il convient de l'agrandir, soit par les armes, soit par la diplomatie; à qui doivent être

^{1.} Voir le Sumario qui fait suite à l'Historia general de Mariana (année 1590).

confiées l'administration et la justice, la conduite de la guerre; avec quelles ressources celle-ci doit se faire; jusqu'à quel point les impôts peuvent être exigés; combien doit être grand le respect de la justice; jusqu'où doit aller la tolérance dans les fêtes publiques; quel souci il faut avoir de l'intégrité de la religion: voilà les questions réservées pour ce troisième livre.

Mais les domestiques s'impatientent et répètent que le dîner est prêt. On revient, Calderón, à cause de sa faiblesse, sur une mule, les autres à pied. On oublie l'ennui de la route en se racontant des anecdotes, on passe près de la chapelle, on s'agenouille devant la Vierge, et l'on va faire honneur à un souper qu'agrémentent d'érudites conversations; après quoi l'on s'assoit sous un châtaignier pour passer la plus grande partie de la nuit, en respirant l'air frais et en se livrant à d'innocentes plaisanteries.

Voilà dans quelle agréable et paisible retraite le jésuite historien élabora le livre le plus remarquable et le plus hardi que possède la

littérature politique de l'Espagne.

C'est là, sans doute, qu'il jeta sur le papier la première esquisse de ces phrases sanguinaires auxquelles il doit de passer pour le théoricien et le panégyriste du régicide. Un des manuscrits de Londres renferme le premier brouillon du fameux chapitre VI du livre I du De rege, dans lequel Mariana examine la question de savoir s'il est permis de tuer le tyran, et conclut par l'affirmative, en glorifiant l'acte de Jacques Clément. Or, parlant de Henri III et du siège de Paris, il dit « anno superiori prouecta æstate ipsisque adeo Kalendis Augusti Henricus eo n° tertius... » L'année 1590 est donc bien celle où fut rédigé ce passage, que l'auteur modifia sensiblement en le publiant.

D'autre part, au chapitre XI du livre III, il déclare avoir dû interrompre là son travail durant l'automne de 1590³. Une épidémie, qu'on attribua à l'abondance des pluies et à celle des crapauds qui en résulta, vint frapper la région, faisant de nombreuses victimes. Les compagnons du jésuite, les domestiques, le scribe furent atteints. Mariana ne le fut qu'une fois rentré à Tolède; et, longtemps après avoir été débarrassé de la fièvre, il resta sans force et l'esprit alourdi. Mais l'épreuve la plus cruelle fut, plusieurs mois après, la rechute inattendue de son ami Calderón, qui en une semaine lui était enlevé. La date de cette mort (2 avril 1591), que l'historien rappelle dans l'inscription qu'il fit graver sur le sépulcre³, prouve encore que l'été de 1590 fut celui où il communiqua à ses deux compagnons de villégiature l'ébauche de son ouvrage.

C'est pourtant seulement neuf années après, en 1599, qu'il le fit

^{1.} Ms. Egerton 1875, nº 43, fol. 316".

La traduction que contient la Bibliothèque Rivadeneyra porte ici par erreur 1599.
 De Rege, III, 12. Cf. le Sumario, 1590-1591.

paraître 1. En voyait-il lui même la hardiesse, et différa-t-il la publication jusqu'à des temps plus propices? Il n'en pouvait trouver de meilleurs que sous un archevêque comme Loaysa: celui-ci avait succédé au cardinal Albert le 16 août 1598. Cependant, il semblerait que, Philippe II vivant, Mariana redoutait l'aventure. Philippe II meurt le 13 septembre 1598. Le 16 novembre, le jésuite écrit à son éminent ami qu'avec la permission de sa Seigneurie Illustrissime il est résolu à imprimer le De institutione principis (c'est-à-dire le De rege, dont il n'avait par conséquent pas encore définitivement choisi le titre). Cette permission, Loaysa la lui donne implicitement dans sa réponse marginale, datée du 21 novembre?. La facultas imprimendi du P. Hojeda, visiteur de la province de Tolède, est datée du 2 décembre. La censure de Fr. Pedro de Oña, provincial de l'ordre de la Merci, est du 30 du même mois, et la Summa regii privilegii, du 15 janvier 1599. Les choses allèrent vite, on le voit. On dirait que Mariana sentait qu'il fallait se presser. Le 22 février suivant, Loaysa mourait.

Le livre qui, onze ans plus tard, devait déchaîner en France une telle tempête contre son auteur et la Compagnie de Jésus, parut donc, muni de l'autorisation tacite d'un archevêque de Tolède, du permis officiel d'un provincial, qui ne paraît pas avoir hésité longtemps à le donner; singulièrement autorisé surtout par le censeur, qui déclarait l'avoir examiné « diligenter et attente », et qui l'aurait lu « iterum et tertio » s'il en avait eu le loisir, tellement la première lecture l'avait ravi. Innocence et imprévoyance des âmes bien intentionnées! Il ne prévit point, l'excellent religieux de la Merci, le couteau de Ravaillac; il n'imagina pas une Université et un Parlement ameutés, et ces pages brûlées par la main du bourreau, lui qui aurait voulu les relire et les relire encore! Il est vrai, la préface est tellement charmante, pensera-t-on, et peut-être l'aimable censeur ne l'avait-il guère dépassée, persuadé que tout serait à l'avenant et qu'un tel préambule ne pouvait mener à des thèses criminelles. Non! le censeur avait lu, et si bien lu, que plusieurs années après, inspiré sans doute par le souvenir de certain chapitre intitulé De moneta3, il adressait à Philippe III un Tratado y memorial de los inconvenientes y daños que a causado en los Reinos la moneda de vellon4. Au surplus, quand on voit que personne en Espagne ne dénonça le livre une fois imprimé, on peut supposer que personne, avant l'impression, pas plus le cen-

^{1.} El non pas seulement en 1605, comme l'a cru M. Duméril (Un publiciste de l'ordre des jésuites calomnié, p. 116).

^{2.} La lettre de Mariana avec la réponse de Loaysa a été publiée par Noguera, p. xovin. L'original (mains de Mariana et de Loaysa) est compris dans le n° 19 du ms. Egerton 1875.

^{3.} Chap. 8 du l. III, supprimé dans la traduction qu'a donnée du De rege la Bibliothèque Rivadeneyra.

^{4.} Ms. du British Museum, 1320, 1. 10; cf. Gayangos, t. III, p. 742-3.

seur que le provincial, pas plus l'archevêque que le doctor Calderón et que le curé de Navamorcuende, n'avait pris garde à la témérité des doctrines enseignées. Et puis, en ce qui concerne la théorie du régicide, qui donc aurait pensé à assimiler un Philippe II ou un Philippe III au tyran défini dans le chapitre V du livre I, bien que la définition ne soit ni bien nette ni précise? Bon pour Henri III, allié des protestants contre ses sujets catholiques, le vrai type du tyran, par conséquent, aux yeux du jésuite et de ses compatriotes! Soutenir qu'un roi apostat méritait la mort, quoi de plus naturel, de plus logique, dans un pays où la première institution, l'aspiration universelle, était le maintien de la foi?

Au surplus, ce que Mariana dit du tyran et du tyrannicide a son commentaire, non dans ce qui se passait alors en Espagne, mais dans l'histoire de la France à cette époque. « C'estoit vn reietton de la Ligue », a dit joliment et avec grand sens le P. Coton . Ce sont les Vindiciae contra tyrannos, la Franco-Gallia d'Hotman (1573-1586), ce sont « les théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion » 2 qui donnent à la sienne une portée, un sens, une situation, peut-on dire. Pour un Espagnol d'alors, au contraire, disserter sur le tyrannicide, revenait à traiter un sujet d'école auquel avait habitué le commerce avec les anciens.

Peut-être aussi les compatriotes de Molina comprirent-ils que ce chapitre V et ceux qui suivent sont des chapitres de casuistique, et qu'on y veut non pas exciter au meurtre, mais examiner le cas du tyrannicide. Le meurtrier d'un tyran est-il coupable? Et dans quelles circonstances est-il excusable? Voilà la question. Le De rege ne fut pas traduit par son auteur comme le furent le De spectaculis et le De mutatione monetae. N'est-ce pas en partie parce que les traités de casuistique ne se mettent généralement pas en langue vulgaire?

Un point cependant avait attiré l'attention de l'archevêque Loaysa. Dans la lettre déjà citée, Mariana, en lui faisant part de l'intention qu'il avait de publier le De institutione principis, ajoute qu'il changera ce qui concerne « lo de quitar los pueblos a las Iglesias », passage sur lequel Loaysa avait formulé des observations, paraît-il. Et celui-ci répond en marge qu'il faudra voir si le roi restitue les pueblos aux églises; que si Mariana condamne dans son ouvrage (ce dont il ne se souvient pas) la spoliation dont elles ont été victimes, il ne faut point retrancher ce passage, mais au contraire inciter à la restitution 3.

^{1.} P. 31 de la Response apologetique à l'Anticoton (cf. plus loin, p. 115-6).

^{2.} Titre du travail de M. Georges Weill, qui a consacré son chapitre ÍV aux deux livres cités ci-dessus. Cf. sa bibliographie.

^{3.} C'est du moins de cette façon que j'interprète la réponse de Loaysa: « En lo de los pueblos vera V. P. si el Rey nos los buelve a las Iglesias: y quiza algo de esto me detiene aqui, y si se condena habellos quitado (que no se me acuerda) no se quite, sino animese el volvellos. »

La question sur laquelle l'archevêque demandait ainsi l'appui moral de l'écrivain est assez connue. En 1574, Philippe II avait obtenu du pape Grégoire XIII un bref l'autorisant à vendre à son profit, jusqu'à concurrence de quarante mille ducats de rente, les propriétés des églises et monastères du Léon et de la Castille; il avait ainsi enlevé à la mense archiépiscopale de Tolède un certain nombre de localités, malgré les courageuses protestations du gobernador ecclésiastique chargé d'administrer le diocèse en l'absence de Miranda, le licencié Sancho Busto de Villegas. Philippe II, dans son testament, ayant ordonné la restitution de ces biens à l'Église, Loaysa devait s'attendre à voir Philippe III exécuter cette volonté de son père; et c'est pourquoi sans doute il dit que « peut-être quelque chose de cela le retient ici », c'est-à-dire à Madrid, d'où il répond à Mariana. Celui-ci avait probablement soutenu les droits de l'église de Tolède dans un de ses chapitres, celui des pauvres par exemple, où il déclare qu'il n'a jamais cru convenable de retirer au clergé les richesses à lui léguées par les ancêtres 1. Il s'était certainement occupé, en tout cas, de ce retour forcé des biens de l'Église à la couronne: il avait pu en suivre les incidents depuis son retour à Tolède; il possédait une copie de la lettre de Villegas à Philippe II2, ainsi que de celle du bénédictin Fr. Juan de Robles 3 sur ce sujet. D'autre part, quelqu'un l'avait consulté sur l'opinion qui attribuait aux rois d'Espagne la propriété des dimes ecclésiastiques en vertu de concessions pontificales. Sa réponse, qui se trouve, comme les copies qui viennent d'être mentionnées, dans un des manuscrits de Londres, est contraire à cette prétention, et fondée sur des considérations purement historiques 4. Elle est postérieure à la publication de son Histoire, à laquelle il renvoie en maint endroit. Un certain « letrado » prétendait que les rois d'Espagne avaient obtenu anciennement par concession des Souverains

^{1.} III, 13. Les deux derniers chapitres du l. I du Príncipe cristiano de Ribadeneira ont évidemment été inspirés par les mêmes circonstances.

^{2.} Elle forme le n° 27 du ms. Egerton 1872. Elle a été publiée par Antonio Valladares de Sotomayor dans son Semanario erudito, t. VI (1787), et dans le Memorial histórico español, t. XI, comme l'indique le comte de Cedillo dans Toledo en el S. XVI, note 109. Il y a quelques détails dans ce dernier ouvrage, au même endroit et p. 42, sur Villegas et son attitude en face de Philippe II. Pisa, dans sa Descripcion de ... Toledo, ne parle pas de lui, non plus que de son prédécesseur Tello Girón.

^{3.} N° 28 du même ms. Je suppose que ce Robles est l'auteur d'une Regla del glorioso Padre S. Benito (Salamanque, 1571), auquel Nic. Antonio consacre une courle notice.

^{4.} Voir l'appendice III, 4. Dans les Bibliotecas antigua y nueva de escr. aragoneses de Latassa (éd. Uriel, t. I, p. 460) on voit mentionnées, parmi les écrits de Luis de Exea y Descartín (1632-1698), des « Advertencias sobre las Tercias ó Diezmos que á los SS. Reyes de Aragon se han concedido por los Papas, que apuntó el Padre Juan de Mariana. Todas son de su mano ». Le bibliographe a voulu dire, je pense, que ces Advertencias sont l'œuvre de Mariana et de sa propre main (†). Ce serait la copie envoyée par lui, et tombée au pouvoir d'Exea. Le texte que je reproduis en appendice serait la minute.

Pontifes la propriété de toutes les dimes (diezmos) ecclésiastiques, et que les églises en avaient la jouissance de par la grâce et la concession des rois, qui s'étaient contentés de percevoir le tiers de ces rentes (tercias). Il est difficile, répond Mariana, de vérifier si les concessions des papes sur ces dîmes furent faites à perpétuité ou à temps, et s'il s'agit des dîmes entières ou seulement des tercias. Il faudrait voir les bulles entières. En tout cas, il convient de distinguer le cas des rois d'Aragon et celui des rois de Castille. Pour les premiers, il semble bien, en effet, qu'ils obtinrent des papes Grégoire VII et Urbain II les dîmes et rentes des temples qu'ils bâtiraient ou qu'ils reprendraient aux Maures, les cathédrales exceptées. En ce qui concerne les rois de Castille, le cas est bien différent. Alphonse le Savant, en vue de la guerre contre les Maures et comme compensation pour la dignité impériale qu'on lui avait enlevée, reçut de Grégoire X la jouissance des dîmes; mais ce fut seulement une concession temporaire, car on sait que les rois de Castille redemandèrent souvent la même faveur: et, d'autre part, il ne s'agissait probablement là que des tercias, car il paraît impossible que les papes aient accordé la totalité des dîmes de ce pays. Ce sont les tercias encore probablement, que Clément V concède à Ferdinand IV, Jean XXII à Alphonse XI; ce sont les tercias sûrement, qu'Urbain V octroie à Pierre le Cruel, et Clément VII à Jean I^{ee}. Les papes avaient dû s'en emparer pour les besoins des croisades. La dernière concession dut être perpétuelle, car il n'en fut pas demandé d'autre, et les papes, au temps du schisme, ne savaient rien refuser. C'est sans doute alors que l'on commença à vendre et à distribuer ces tercias, observe Mariana. Soulevant en passant la question de droit, il cite une opinion qui refuse aux papes le droit d'aliéner les biens des églises sans le consentement des évêques, et aux évêques celui de les aliéner sans le consentement de leur clergé. Enfin, en manière de conclusion, il ajoute que les rois, ayant à leur charge la construction et la réparation des églises, ont abandonné à celles-ci le noveno, arrangement récent et dont, pense-t-il, on doit pouvoir retrouver des traces dans les archives 1.

Il est à penser qu'il avait défendu la même thèse dans le De rege, en ajoutant ou en produisant exclusivement des raisons théologiques. Il crut bon de supprimer le passage lors de l'impression. La seule remarque faite à Mariana sur son livre, et le seul développement



^{1.} Sur les diezmos, tercias et novenos, voir la Novissima Recopilacion de las Leyes de España, libro I, títulos VI et VII; et Cedillo, Contribuciones é impuestos en León y Castilla darante la edad media (p. 56-66, 150-7, 256-8, 263, 266, 297-301, 470-1, 625, 640), où l'on trouvera des références sur la question. P. 300, l'auteur conteste l'opinion émise par Mariana dans son Histoire (à la fin du livre XIII) au sujet de la première concession des tercias, opinion que nous voyons énoncée à nouveau dans ce document. La première concession aurait été faite en réalité à Ferdinand le Saint. Quant au reste, rien ne vient infirmer la thèse de Mariana.

disparu, apparemment pour des raisons d'opportunité, avaient donc trait aux droits temporels de l'Église. Il semble que ce fut la scule question épineuse qu'on y rencontra.

On a tellement parlé de cet ouvrage que nous ne serons pas étonnés d'avoir à relever quelques inadvertances dans ce qui en a été dit. Et tout d'abord, il ne sera pas besoin d'insister beaucoup pour montrer ce qu'a de peu fondé l'assertion de Crétineau-Joly, qui le présente comme «composé en latin sous les yeux de Philippe II et mis entre les mains de Philippe III par son père lui-même» : soit deux erreurs dans une phrase, car ces « pages républicaines », comme les appelle le même auteur, ne furent pas composées sous les yeux de Philippe II, qui ne les mit pas entre les mains de son fils. M. A. Duméril n'était donc peut-être pas très bien renseigné non plus, lorsque, dans son article Un publiciste de l'ordre des jésuites calomnié, il écrivait que « le sombre Philippe II... crut pouvoir confier au jésuite le soin d'instruire sur ses devoirs de prince celui qui devait être son successeur. Ce fut l'origine du De rege et institutione regis » 2. Il ne semble pas que Philippe II soit intervenu en l'occurrence. Enfin, si l'éducation donnée à Philippe III par le « Père » Loaysa, comme dit M. Forneron³, qui prend celui-ci, sans doute, pour un jésuite, a été « pédante et niaise », comme assure le même auteur 4, ce ne fut pas la faute de Mariana, dont l'idéal, en fait d'éducation royale, est loin de se borner à «un peu de saint Thomas» et à la soutenance de thèses de théologie, et de l'ouvrage duquel il n'est pas sûr que le jeune prince ait eu les prémices.

Il y a lieu également de corriger, avec la Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, une assertion de Hallam⁵, qui fait observer que le censeur si chaleureux du De rege était lui-même un jésuite. On peut remarquer en passant que «Fr. Petrus de Onna magister prouic.» 6, n'encourut point de disgrâce pour avoir approuvé l'ouvrage du P. Mariana: Philippe III le nomma en 1602 évêque du Venezuela, et en 1604 évêque de Gaëte⁷.

Peut-être afin de décharger l'Ordre du grief que constitue aux yeux de certains le livre du P. Mariana, la Bibliothèque déclare que « dans son approbation, le P. Hojeda, visiteur de la Compagnie, constate seulement que l'ouvrage a été approuvé par les reviseurs ». Mais cela n'amoindrit pas la responsabilité des supérieurs de l'auteur : si tant est qu'il faille chercher une responsabilité. Les reviseurs étaient eux-

2. P. oo.

3. Histoire de Philippe II, t. IV, p. 278.

^{1.} Histoire de la Compagnie de Jésus, t. III, p. 154.

^{4.} Dans son Appendice bibliographique, p. 354 du tome IV de l'Hist. de Philippe II. 5. Histoire de la littérature de l'Europe, tr. Borghers, t. II, p. 143.

^{6.} C'est ainsi qu'est signée la censure dans les éditions de 1599 et de 1605.
7. Voir la notice que Nic. Antonio lui consacre dans la Bibl. hisp. nova.

mêmes des jésuites aux ordres du visiteur. Et, du reste, qui signe est

responsable 2.

La même Bibliothèque dit encore que les réimpressions du De rege, ayant subi des retranchements, ont moins de valeur. Il est possible qu'elles aient moins de valeur; mais les changements se réduisent à peu de chose. Pour le fameux chapitre VI du livre I^{ee}, les éditions de 16053 et 1611, dues toutes deux aux mauvais soins de Balthasar Lippius, sont identiques page à page et ligne à ligne (pagedu titre à part); elles n'ont en moins qu'une partie de la phrase célèbre: «Sic Clemens periit, eternü Galliæ decus vt plerisque visum est, viginti quatuor...» Elles ont à cette place: «Sic Clemens ille periit, viginti quatuor...» Il n'y a pas d'autres variantes du début du chapitre jusqu'à «tyrannidem degenerauit», c'est-à-dire dans tout ce qui a trait au meurtre de Henri III. La chose vaut la peine d'être signalée, car elle montre que le temps n'apporta qu'un scrupule assez relatif à l'auteur⁴.

IV

« Je suis enfoui dans les impressions, et je n'en finis pas avec les imprimeurs, qui sont aussi ravaudeurs que fripons 5, » disait Mariana dans sa lettre du 16 novembre 1598 à Loaysa; et l'archevêque de répondre gravement en marge: « Les imprimeurs sont bien ce que vous dites 6. » Ce n'est pas à ce moment, sans doute, que l'historien examinait l'édition de saint Isidore, dont le tome I° est daté de 1597; mais il avait à surveiller ce qui le concernait dans le tome II, et s'occupait peut-être aussi de la publication de son De ponderibus et mensuris; il songeait en tout cas, il le déclare dans la même lettre, à faire paraître le De rege 7. On conçoit donc un peu sa mauvaise

2. Voir la note I de Bayle, à sa notice sur Mariana (Dict. hist. et critique).

5. «Yo ando revuelto en impressiones, y nunca acabo con oficiales que son tan remendones como tramposos.» (Cf. plus haut. p. 36.)

6. « Los Impresores son como V. P. dice. » (Ibid.)

^{1. «}Un membre de la Compagnie ne peut publier un ouvrage qu'après l'avoir soumis à trois examinateurs au moins, délégués par le Général.» (Crétineau, t. I, p. 65.) C'est, d'ailleurs, ce qui eut lieu pour les Sept Traités. Cf. plus loin, p. 103.

^{3.} Et non 1603, qui n'existe point.
4. L'édition de 1605 fut imprimée «typis Balthasaris Lippii, impensis heredum Andreæ Wechelin; celle de 1611 «typis Wechelianis, apud hæredes Ioannis Aubrii». On verra plus loin, à propos des Sept Traités, que Mariana correspondait avec Jean Aubri. Il avait pu demander lui-même la correction que nous signalons. J. Aubri et ses héritiers continuèrent, avec Claude Marni, les affaires de Wechel, mort en 1581, selon Bayle (cf. 2º partie, c. I, § II). «Typis Wechelianis» veut dire probablement que l'ouvrage, imprimé par Lippius, venait de chez Wechel. Sur les traductions espagnoles du De rege, voir la Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.

^{7. «...}y estoy resuelto con licencia de V. S. I. de imprimir lo de Institutione Principis...» (Ibid.)

humeur, et il ne faut pas prendre à la lettre les termes de cette appréciation confidentielle (toutefois, dans l'appréciation officielle que fournissent les Advertencias à l'édition de Saint Isidore, on en retrouve bien quelque chose). L'année suivante fut, en effet, marquée pour lui par trois publications: en même temps que paraissait à Madrid l'édition d'Isidore de Séville, et que le De rege sortait des presses de Pedro Rodríguez (l'imprimeur tolédan des Historiae de rebus Hispaniae libri XX), un autre imprimeur de Tolède, Tomás Guzmán, qui, en 1595, avait imprimé les cinq livres suivants de l'Historia, donnait le De ponderibus et mensuris, dédié à Loaysa. Cet ouvrage de science fut, en douze ans, trois fois imprimé. On le reproduisit, en effet, à la suite du De rege dans les éditions de Mayence. Il a été réimprimé depuis plusieurs fois encore.

Le De ponderibus et mensuris se rattache à l'œuvre exégétique de Mariana; en effet, bien qu'il en dise en quelques mots l'utilité pour la connaissance des écrivains grecs et latins, profanes ou ecclésiastiques, l'ancien professeur de théologie a surtout voulu expliquer ce qu'étaient les poids et mesures hébraïques; et s'il s'occupe aussi des poids et mesures des Grecs et des Romains, c'est principalement parce que les versions grecques et latines de la Bible rendent souvent par les termes qui désignent ceux-ci les termes qui désignent ceux-là. Faute d'être bien renseigné là-dessus, remarque-t-il, le théologien est exposé à des erreurs2. Comme il lui fallait naturellement des points de comparaison, il ne pouvait laisser de côté les poids et mesures modernes; mais, précisément à cause du caractère spécialement exégétique de ses recherches et de ses explications, il s'est borné aux types espagnols; et même, comme ces types diffèrent suivant les régions, il a dû s'en tenir à ceux qu'il trouvait employés à Tolède. Bien entendu, l'étude des monnaies faisait partie de son plan, puisqu'en principe elles ne sont autre chose que des poids; et il ne les sépare pas de ceux-ci dans son exposition. Cette exposition est très simple. Nous trouvons d'abord des éclaircissements sur les poids et mesures fondamentaux en usage à Rome, l'as et ses parties, l'once et la livre, le setier, enfin le pied. Ces éclaircissements, qui sont nécessaires pour l'intelligence du livre, ne forment qu'un préambule et n'anticipent point sur l'ordre adopté, qui comporte successivement l'étude des poids (et monnaies) hébraïques, grecs, romains et tolédans, celle des mesures de capacité, d'abord pour les matières sèches, pour les liquides ensuite, enfin celle des mesures de longueurs, en suivant, pour chacun de ces trois genres de mesures, relativement

^{1.} Dans les tomes II de l'édition de Paris, 1719, III des éditions de Venise, 1758, d'Avignon, 1768, et de Bassano, 1771, des Commentarii totius Sacrae Scripturae, du jésuite Jean-Étienne Menochius.

^{2. «...}quibus ignoratis, hallucinetur sæpe Theologus, necesse erit.» (c. 1.)

aux peuples ou régions, le même ordre que pour les poids. Pour finir, deux chapitres sur les monnaies espagnoles, en particulier le maravédis; un autre sur le prix fixé pour les denrées par une loi que notre auteur, par une erreur inexplicable, date de 1368 tout en l'attribuant à Jean I¹⁰ de Castille; un dernier, où, en monière de conclusion, il oppose à l'infinie variété et à la négligence actuelles en matière de poids et mesures, le soin qu'avaient les anciens de garder les étalons dans les temples.

Ce n'est assurément pas là ce qu'on peut appeler une œuvre originale. Lui-même a soin de nous prévenir qu'il s'en est souvent rapporté à d'autres . Pour les monnaies espagnoles, il déclare devoir à peu près tous ses renseignements aux Repetitiones de Nebrixa (c'est-à-dire la Repetitio sexta de mensuris, et la Repetitio septima de ponderibus, parues en 1510 et 1511 »), et au travail de Diego de Covarrubias sur les monnaies, c'est-à-dire la Veterum numismatum collatio cum his, quae modo expendantur publica, et regia auctoritate nercussa, publice en 1556 s. D'autres érudits espagnols avaient aussi étudié ces questions à des points de vue divers. En 1592, avoit paru à Madrid, un Tratado de las aguas distiladas, pesos y medidas, de que los bolicarios deben usar, dû au médecin de Philippe II, Francisco Valles de Covarrubias : Mariana, lui aussi, s'occupe des poids et mesures employés par les médecins et pharmaciens tolédans 6. En 1586 avaient paru à Rome les trois livres De nummis du célèbre Tolédan Pedro Chacón, qui mourut dans cette ville en 1581, laissant en manuscrit un De ponderibus et mensuris. Ce dernier traité, que Nicolas Antonio déclare se trouver à la Bibliothèque de Leijdes, existe en tout cas à la Biblioteca nacional de Madrid 7; d'après ce que nous dit Noguera⁸, ce serait Loaysa qui l'aurait recueilli : Mariana ne put donc manquer de le connaître, bien qu'en 1590 il écrive à un correspondant que, du De ponderibus et mensuris de Chacón, il n'a rien trouvé à Tolèdes. Noguera nous apprend encore, mais sans autres explications, que Mariana cut sous les yeux divers manuscrits

^{1. «}Et quoniam multi seepe nodi incidunt implexi, profiter que explorata sunt, positurum pro certis: in allis, si que verisimilia sunt, aut ex coniccturis, aut aliocum auctoritate, corum perículo dixero, satis habeam, fides tantum auctores appellet.» (Ibid.)

s. Nº s346-7 de Salvá.

^{3.} Bibl. A. n., Didacus de Covarrabias.

^{4.} Bibl. h. n., à ce nom-

^{5.} C. 9 et 17.

^{6.} Bibl. h. n., Petrus Chacon.

Voir l'Indice de Gallardo.

^{8.} P. Lyl.

g. Ms. Egorton 1875, n° to, f° 33o. Gette lettre, signée Jo. Marianus, est de la main de notre auteur et relative à Ghacón; « Chiaconii opus de mensuris et pouderibus ad nos neque integrum neque mutilum peruenit.» La lettre suivante, quoi qu'en dise Gayanges, n'a aucun rapport avec Charée, à ce qu'il m'a semblé.

de son confrère Cipriano Suárez, collaborateur de l'édition de saint Isidore. Enfin, il avait évidemment pu profiter du Thubalcain, sive de mensuris, que Montano avait donné dans le tome VIII de la Bible d'Anvers; on comprend même difficilement pourquoi il ne mentionne point ce travail qui, plus que tout autre, avait, avec le sien, cette analogie d'être destiné au commentaire de l'Écriture sainte. Parmi les auteurs espagnols, les seuls qu'il cite sont Covarrubias et Nebrixa, ce dernier assez souvent, même en dehors du chapitre des monnaies espagnoles. Les auteurs étrangers sont d'abord et surtout Guillaume Budé, dont le célèbre traité, De asse, avait paru en 1514; l'Italien Leonard Portius, qui, en 1530, donnait son De sestertio, pecuniis, ponderibus, mensuris, etc.; l'évêque d'Avranches, Robert Cenalis, dont le De vera mensurarum ponderumque ratione (1532) paraissait pour la troisième fois en 1547; puis le Saxon George Agricola, dont les Libri quinque de mensuris et ponderibus Romanorum et Graecorum furent publiés en 15331; André Alciat, dont le De ponderibus et mensuris liber (1530) avait été publié trois fois, avec ses autres œuvres, depuis 15602. Il cite encore Fannius, Volusius Maecianus (De assis distributione)3, Dioscoride, et Ermolao Barbaro, qui avait donné de ce dernier une version en 1516, puis une autre, avec corollaires, en 15204.

Ce n'est qu'après 1601 que Mariana fit trêve avec les imprimeurs. Cette année-là paraissait chez Pedro Rodríguez, sous le titre Historia general de España, la traduction de ses Historiae de rebus Hispaniae libri XXV, augmentés de cinq livres non publiés encore. Ce fut le dernier ouvrage de l'impression duquel il s'occupa personnellement.

Il avait alors produit en somme une partie essentielle de son œuvre. Ces vingt-cinq années qu'il comptait depuis son arrivée à Tolède avaient été remplies par un labeur incessant, et forment comme une première période dans sa vie d'écrivain, lui apportant la considération et aussi le sentiment de sa valeur. Avant l'ère des épreuves, il put jouir d'une huitaine d'années de calme et de travail libre, sans l'obsession des tàches de commande qui avaient jusque-là absorbé le meilleur de son temps 5. On ne le voit plus, en effet, honoré ni par le roi ni par l'archevêque de semblables faveurs. Philippe III ne songeait guère à l'éducation de ses sujets par la science; et le successeur de Loaysa, D. Bernaldo de Rojas y Sandoval, oncle du duc de Lerme, assez bien disposé pourtant à l'égard du jésuite historien (puisque, nous le verrons, il lui prêtait des livres), ne paraît pas avoir utilisé ses services.

 $[\]tau.$ Ils le furent de nouveau en 1550 avec d'autres traités du même auteur sur les poids et mesures.

^{2.} Niceron, Mém. pour servir à l'hist, des h. illust., t. XXXII, p. 321; Græsse, Trésor.
3. On trouve ces deux auteurs à la suite de Prisciani Caesariensis... libri dans une édition de Paris et Poitiers 1565, avec des notes d'Elie Vinet.

Cf. Fabricius, Bibl. graeca, t. IV, p. 695 et 699; Niceron, t. XIV, p. 21.
 «...inter varia onera à nostris ab externis imposita...» (Préf. des Scholia.)

CHAPITRE IV

I. Les plombs de Grenade.

II. Les reliques suspectes: le P. Francisco Portocarrero.

 La question de saint Jacques : le connétable de Castille Juan Fernández de Velasco.

« Nos adoramus quod scimus.»

I

Ce n'est pas ici le lieu de relater les détails des pseudo-découvertes qui signalèrent les années 1588 et 1595, inaugurant en Espagne une ère de folie. D. José Godoy Alcántara a écrit avec infiniment d'humour, dans deux chapitres de son Historia de los Falsos Cronicones i, comment à Grenade, en 1589, le 19 mars, parurent au jour, parmi les décombres d'une tour qu'on démolissait pour bâtir la cathédrale, des « reliques » et un parchemin; comment ce parchemin contenait, avec des indications et un commentaire en arabe, une prophétie de saint Jean, transmise par saint Denis, évêque d'Athènes, au rédacteur, et reproduite par celui-ci en langue castillane; comment ce rédacteur n'était autre qu'un « Cecilius episcopus granatensis », ainsi que le déclare, à la suite et en latin, son disciple, le prêtre Patricius; comment à partir du mois de février 1595 jusqu'à la fin de 1597, on découvrit successivement, au milieu de ruines qui subsistaient sur une hauteur appelée depuis le Sacro Monte, non loin de la même cité, des plaques de plomb sur lesquelles étaient gravées, en un latin et en un style qui rappellent les martyrologes, les noms de martyrs ayant souffert « año secundo neronis imperii »; comment s'y trouvait précisément la mention du saint Cecilius, en des termes qui confirmaient admirablement le texte trouvé en 1588: « dius cecilius : sancti jacobi discipulus : vir literis linguis et sanctit... preditus: prophetias divi joanis: apostoli comentavit: qui sunt posite cum alii reliquiis: in sublimi parte inhabitabilis turris turpiane; » comment, en outre, apparurent de nombreux ossements, qui ne pouvaient être que ceux des martyrs cités sur les plaques; et comment ensin toute une bibliothèque théologique composée de livres dont

^{1.} Chap. I et II. Voir aussi Menéndez Pelayo, Hist. de los heter., t. II, p. 641-5.

les feuilles étaient des rondelles de plomb, les titres en latin, le texte en arabe, compléta surabondamment l'étonnante trouvaille; car elle apportait, particulièrement sur saint Jacques et ses travaux apostoliques, une lumière nouvelle, et qu'on ne pouvait désirer plus certaine, les auteurs étant deux disciples du saint, les arabes Aben-Athar ou Ebnatar, devenu après sa conversion Thesiphon, et Ebneraldi, devenu Cecilius, évidemment celui de la Torre Turpiana 1.

Godoy, sans indiquer d'ailleurs bien nettement ses raisons, incline à penser que cet ensemble imposant de falsifications est l'œuvre de ceux-là mêmes à qui fut demandée l'interprétation du parchemin de la Torre Turpiana. On s'était d'abord adressé, détail amusant, à un ancien professeur d'arabe de l'Université de Salamanque, qui, mis au pied du mur, avait dû se récuser et confesser qu'il ne possédait de cette langue qu'une connaissance sommaire 2; c'est alors qu'on eut recours à deux interprètes de Sa Majesté, deux fils de Morisques, Miguel de Luna et Alonso del Castillo. Le premier est l'auteur d'une supercherie d'assez grande envergure : il publia, en effet, en 1592, La verdadera hystoria del Rey Don Rodrigo, qu'il donnait comme une traduction faite par lui d'un ouvrage du « sabio Alcayde Abulcacim Tarif Abentarique, de nacion arabe y natural de la Arabia Petrea n 3, ouvrage qu'il disait avoir trouvé à l'Escorial. Le second avait été chargé par Philippe II de réunir des livres arabes pour le même Escorial⁴. L'hypothèse de l'historien des Fausses Chroniques est assez vraisemblable en ce qui concerne les inscriptions et livres de plomb du Sacro Monte, qu'auraient composés, par esprit de syncrétisme, des gens qui désiraient faire oublier aux chréfiens et aux arabes les antinomies de leurs doctrines respectives; si ce n'est pas Luna et Castillo, c'est bien quelqu'un des leurs qui avait imaginé cet ingénieux stratagème. Mais ce qu'on avait trouvé dans les décombres de la Torre Turpiana trahissait chez le faussaire d'autres préoccupations, beaucoup moins compliquées: il s'agissait en somme, semble-t-il, de confirmer la tradition consignée par les martyrologes d'Adon et d'Usuard 5 touchant saint Caecilius, l'un des sept envoyés des apôtres,

^{1.} Ces découvertes ont été exposées et leur authenticité défendue par Adam Centurión, marquis d'Estepa, dans une Informacion para la historia del Sacromonte, llamado de Valparaiso... Granada, por Bartolomé de Lorenzana, 1632; Salvá (nº 3059) signale une copie manuscrite de l'original «que se presento en el consexo Real de Castilla por el Marques de Estepa Año de 1632», comme indique le titre. Il ne sait si l'imprimé concorde avec ce manuscrit, où il est aussi question de la Torre Turpiana, «con mas la caxa donde estaban otras reliquias que se hallaron en la Torre de Turpiana.» 2. Godoy, p. 97.

^{3.} Cf. les nº 2801-05 de Salvá.

^{4.} Sur Alonso del Castillo, voir l'Advertencia pretiminar qui précède son Sumario o recopilacion de todo lo romançado... desde antes de la guerra de Granada, dans le tome III du Memorial histórico español.

^{5. 15} mai. Cf. Gams, Die Kirchengeschichte von Spanien, t. I, p. 78 et 171-85.

celui à qui était attribuée l'évangélisation d'Iliberris (ou plutôt Granata, comme l'appelle déjà le parchemin revenu à la lumière). On peut donc à volonté voir dans cette première fantaisie soit, comme dit Godoy, un « globo correo », un ballon d'essai, soit une falsification isolée, sans autre plan ni arrière-pensée que celle qui vient d'être indiquée; à moins que ce ne soit tout simplement un entretenimiento comme on s'en offre encore aujourd'hui si volontiers en cette aimable Andalousie, comme on s'en offrait vers 1572 à Madrid, au dire de Juan Bautista Pérez, « por burlar y hacer pecar r. » Il n'est pas nécessaire, il est même psychologiquement peu vraisemblable que le premier faux ait été combiné pour essayer le terrain et préparer une suite. Qu'il ait donné l'idée d'exploiter à nouveau la crédulité publique, mine inépuisable, voilà qui est fort possible. Il y a toujours contagion en pareil cas. Plutôt que de supposer un plan, une entente, et tant de persévérance et de méthode qu'en imagine Godoy chez les deux personnages à qui il attribue toute la collection, ne vaut-il pas mieux, n'est-il pas au moins plus séduisant de songer à quelque complicité spontanée, irréfléchie, réflexe, dans un siècle où Antonio de Guevara supposait un ouvrage de Marc-Aurèle, Ocampo, des œuvres historiques; où la manie du faux, si elle n'était pas, comme on se le figurerait à tort, jugée moins sévèrement qu'aujourd'hui, était encouragée par une ignorance plus universelle?

Quelqu'un, semble-t-il, qui désirait la vérité, c'était l'archevêque de Grenade, D. Pedro Vaca de Castro y Quiñones; et le mérite était d'autant plus grand que le même archevêque désirait en même temps, de toute la force de sa piété, et de toute la vigueur d'un tempérament fort combattif2, voir proclamée par tous l'authenticité des reliques, plombs et parchemin qui faisaient à son Église une histoire et une littérature apostoliques. Il consulta de tous côtés, et l'on peut admettre que c'était moins en vue de trouver des avocats que pour se faire une conviction définitive. En attendant, il était fort convaincu. Il fut mis à rude épreuve. Pour l'honneur de la critique espagnole, tout le monde n'était pas dupe. Dès 1589, il y eut une protestation. Malheureusement, elle était anonyme et resta manuscrite3. Godoy l'attribue à l'intègre et savant Juan Bautista Pérez, qui jadis avait enseigné l'hébreu et l'arabe. Quand parurent les plombs du Sacro Monte, un mémoire fut adressé au Conseil, exposant les raisons qui les rendaient suspects, et signé par un avocat de Madrid, le licencié Gonzalo de Valcárcel; et c'est encore à Pérez, évêque de Segorbe depuis

1. Parecer sobre las planchas de plomo que se han hallado en Granada (t. III du Viage de Villanueva, p. 277).

3. V. Godoy, p. 7, n. 1.

^{2.} Voir l'article de M. A. Sánchez Moguel, dans le Boletin de la R. Acad. de la Hist. (t. XVI, 1890), sur El Arzobispo Vaca de Gastro y el abad Gordillo. Castro soutint, étant archevêque de Séville, quatre-vingt-dix-sept procès.

novembre 1591, que Godoy attribue la paternité de ce Discurso: Le terrible Pérez est en tout cas le premier qui les ait attaqués, et cela nous est dit par Nic. Antonio?; celui-ci devait être assez bien renseigné, puisque, chose bizarre, lui, l'auteur de la Censura de las Historias fabulosas, était à Rome vers 1678 l'agent des chanoines du Sacro Monte, et leur donnait des conseils pour obtenir la légitimation des pièces sorties du solar sur lequel l'archevêque Vaca de Castro avait élevé leur collégiale³. Le Discurso de Valcárcel, quel qu'en soit le véritable auteur, aurait dû éclairer l'archevêque, et avec lui tous les gens de bonne foi. On y voyait relevés les anachronismes les plus notables : le castillan parlé au temps de Néron; un livre écrit en arabe avec les caractères inventés par Salomon; la mention des mozarabes; le mot diaus employé comme synonyme de sanctus; Iliberris appelée Granata; l'évangile de saint Jean, au moins le début, cité en l'an 56, et, qui mieux est, traduit d'un bout à l'autre par saint Denys l'Aréopagite, en grec. Ces critiques en disent long sur les connaissances historiques des auteurs et des partisans des fameux plombs 4.

1. Cf. Godoy, p. 107, n. 1, où est reproduit un passage d'un *Informe* de Medina Conde, affirmant la même chose.

2. «... primus, quod sciam, de inventis Granatac apud Illipulitanum montem vestigiis Martyrum, librisque ac laminis plumbois censuit.» (Bibl. h. n., au mot Ioannes Baptista Perez.)

3. Cf. Godoy, p. 315.

4. Il y a une copie manuscrite de ce Discurso à la Bibl. nacional (V. l'Indice de Gallardo), et l'un des manuscrits de Londres provenant de Mariana en contient un sommaire. Godoy, qui parle de ce « memorial de dificultades » (p. 107), n'en paraît pourtant pas avoir connu la teneur; il n'en donne en tout cas ni le titre ni l'analyse. Je supplécrai à cette lacune en reproduisant le Sumario de Londres:

(Ms. Egerton 1874, nº 42, fº 402.)

« Sumario del discurso de Gonçalo de Valcarcel juriscs, acerca de las reliquias, Prophecias laminas etc. que se hallaron en Granada y junto a ella año 1588,

» La 1º difficultad que ay cs que en la 4 lamina de plomo \(\tilde{q}\) se hallo en 3o de Abril de 95 dize en el 2 año de Neron en las Calendas de febrero padeçio martirio S. Cecilio y que con el padecieron martirio S. Setentrio y patriçio sus dicipulos. y que estos le dixeron al \(\tilde{q}\) escriuio la lamina que S. cecilio auía comentado las Propheçias de S. Johan euangelista y que estaban puestas en la torre Turpiana y es assi \(\tilde{q}\) las Propheçias \(\tilde{q}\) se hallaron en el año de 88 en las ruynas de la Torre estan escritas en la misma lengua Castellana \(\tilde{q}\) oy hablamos, lo q' es claro argumento de ser fingido, porque en el 2 año de Neron no se hablaba la lengua castellana \(\tilde{q}\) oy se habla \(\tilde{q}\) es compuesta despues de muchos siglos de diuersas lenguas de las naçiones que han habitado estas proui" ni aun aora cien años no se hablaba tan cortado castellano como esta en la que se llama propheçia de la torre turpiana.

» La 2º Racon para entender que todo es fabuloso \bar{q} Patricio en la narracion dize que S. Gecil le encargo \bar{q} escondicse la dicha prophecia, porque no vinicse a manos de los Moros, y haze mencion de xpianos mozarabes \bar{q} es cosa que no ubo en Hespaña, ni se nombraron 700 años despues q^{40} se dio este nombre a los xpianos que uiuian entre los Moros perdiada (sic) Hespaña, dize mas el dicho Patri, que interpreto la Prophecia en Alxamia para \bar{q} se entendiese \bar{q} es nombre \bar{q} los moros o mo-

riscos dieron modernamente a n\(\text{ra}\) a longua Castellana.

» Y no satisface a esto finjir que S. Patr. con espū de Proph. supiese la lengua Castellana \bar{q} aora se vsa, y no se vsaba entonces. lo 1º por que no ay notiçia \bar{q} tubiese

En 1595, Pérez exposait (nous ne savons s'il faut dire: de nouveau ou à son tour) les raisons qui lui faisaient voir dans ces découvertes une farce indécente. Son « parecer », que Villanueva a fait connaître ¹, diffère, quant aux arguments, de celui qui avait paru sous le nom de Valcárcel. Les arguments ne pouvaient manquer. Ceux qu'il présentait ici étaient également sans réplique. La même année, Arias Montano, sollicité par l'archevêque de dire son avis et probablement même d'aller à Grenade, s'en excusait sur ses maux de tête et d'yeux, et l'excuse n'était pas feinte sans doute; et l'on comprend au surplus qu'il ne voulût pas se retrouver dans des tracas comme ceux dont la Bible d'Anvers avait été pour lui l'occasion. Sa réponse, qu'a aussi publiée Villanueva², en dit pourtant assez long sur ses sentiments, et

espiritu de proph. lo 2" por que no se halla exemplo ni que ninguno de los Proph.

supiese lengua q se inuento 1500 años depues (sic).

» Confirmase lo sobre dicho con el nombre de Diuo q en el pargamino de la proph. y en las laminas se da a los sanctos q es cosa q en la primitiua Iglesia no se uso porq se pretendio quitar la ocasion de q pensasen judios y gentiles que los xpianos tenian por dioses a los ss'" por que en esa signil daban los gentiles el nombre de Diuos a sus prinscipes, o personas a quien veneraban por Dioses. Y aun ellos no daban este apellido a ningun hombre mientras viuia y S. p. (San Patricio) en el 2 año de Neron avn viuia y viuio muchos años despues.

» Añadese otra difficultad \bar{q} en la dicha narraçion el author nombra a S. Cecilio obispo de Granada siendo assi verdad que en aquel tiempo ni auía Granada cibdad ni nombre de ella, ni se halla mençion de opo de Granada en mas de 1300 años despues en los Hystorias de españa. y lo que dixo el rey D. Alonso refiriendo la diuision de Bamba yliberis hoc est Granada fue adicion suya para claridad por que fue en

aquella mesma tierra yliberis cerca de Granada.

» Item en la dicha narraçion se nombra a S. Joh. euangelista, y es cierto q no auia escrito el euangelio en el 2º año de Neron, y en el dicho pargamº se pone al pie de la letra el fragmº del cap 1º de S. Juan como se canta en la Iglesia hasta plenum gratic et veritatis, que muestra ser la ficion muy moderna, en la narrº sobre dicha se vsa aquel lenguage que es bien moderno en el nombre de la honorifica Trinidad, y avn el mismo nombre de Trinidad no se vsaba entonçes avnque se confesaba en misterio por otras palabras.

» Tambien pareçe que la palabra moderna de la misma narre, la stacasa de Hyerusalem (un blanc) contradize tambien a la verdad lo que se diçe en el mismo pergamino el principio, q S. Dionisio Arcopag. traduxo en griego el euangelio de S. Joh. porque todos los historiadores ecclesiasticos concuerdan que S. Joh. le escribio en griego. Item si no se auia escrito en el 2º año de Neron como en aquel año

le auia traducido S. Dionisio?

» Tambien es argumento de ser fingido lo que contiene la cubierta del libro que se hallo en 25 de Abril de 95 essentia Dei porque dice que lo escribio S. Tesiphon, en su lengua Aribiga caracteribus Salamonis, lo 1º porque fue sin prouecho ninguno escribirlo con lengua y caracteres no vsados, y en aquel tiempo no se vsaba lengua arabiga, ni avu en Africa.

» Despues destos Apuntamio satisface a los argumio que se hallan por la opinion

de ser verdaderas reliquias prophecias ett. »

1. Viage, t. III, p. 259-78.

2. Ibid., p. 278-80. Le ms. Egerton 442 (cf. Gayangos, Catalogue, t. II, p. 148-50) contient les copies de lettres de Montano, Pérez, Antonio de Covarrubias, Loaysa, etc., à l'archevèque Vaca de Castro sur le même sujet. Ces copies sont dues au faussaire Medina Conde, défenseur attardé des reliques (cf. Godoy, p. 319-25). On ne peut donc les utiliser sans réserve. Quant à Ant. de Covarrubias, il était partisan des plombs : cf. le ms. Eg. 427, n°7 (t. I, p. 379 de Gayangos).

s'il y prêche beaucoup la prudence, c'est sans doute parce qu'il craignait qu'on en eût manqué quelque peu en cette affaire. Son disciple, Pedro de Valencia, devait d'ailleurs le suppléer quelques années plus tard et prendre une attitude autrement offensive 1. Aux noms des hommes de bon sens qui refusèrent ainsi de grossir le parti des dupes, nous devons, chose ignorée jusqu'ici, joindre celui de Mariana.

Si l'on tient compte des réserves qui lui étaient imposées par les convenances et le désir de ne pas compromettre la Compagnie, on jugera que Mariana ne pouvait guère dire tout haut sa pensée. Il l'a pourtant exprimée, d'une façon non équivoque, et en s'adressant à l'archevêque lui-même. Un des manuscrits de Londres contient, en effet, une lettre signée de son nom, et portant la suscription « Al Sº Arçobispo de Granada», avec la date « de Toledo y junio 26 de 1597 » 2. Sa « Seigneurie Illustrissime » lui ayant fait l'honneur inattendu de le consulter sur la question de « ces reliques et lames », il avoue qu'il est de ceux qui ont trouvé quelque difficulté à en accepter l'authenticité : « Pourtant les papiers que le docteur Herrera 3 lui a lus le matin même lui ont fait voir que rien n'a été négligé; et les preuves qu'on apporte seraient suffisantes assurément si les difficultés qui ont été objectées pouvaient être complètement aplanies; car bien qu'à presque toutes on ait satisfait, il reste celles qui touchent à l'emploi des langues arabe et castillane. Pour ce qui est des miracles, ils sont nombreux et notables; et les approbations des théologiens, très considérables. Et toutesois, il serait peutêtre plus sûr d'arrêter toute cette affaire, en quoi il n'y aurait nul inconvénient, au lieu que la conduite contraire pourrait causer des maux irréparables. La vérité est fille du temps: les délais lui donnent des forces, comme la précipitation en donne aux impostures.» Et rappelant avec un à-propos plein de finesse la parole du Christ à la Samaritaine: « Nos adoramus quod scimus, » ce qui impliquait « Vos adoratis quod nescitis », le jésuite conclut, avec toute la déférence obligée, en promettant de se conformer à la décision que prendra Sa Seigneurie Illustrissime.

Pouvait-on plus poliment dire à un archevêque que l'on ne pensait pas comme lui? Et cela sans compter les sous-entendus sur les «démarches qu'on a faites»; le vénérable Pedro Vaca de Castro n'en n'avait fait que trop pour compromettre la cause de tous les saints, oubliant le précepte que Mariana puisait dans l'Évangile: « Nous adorons ce que nous connaissons. »

Le silence a aussi son éloquence. S'il lui était difficile de proclamer

^{1.} Cf. Godoy, p. 115.

^{2.} Voir l'appendice III, 5.

^{3.} Serait-ce Antonio Herrera, le Goronista mayor de Indias, qui en 1601-15 publia l'Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas... (nº 3340 de Salvá)?

son sentiment sur les plombs de Grenade, ne pas dire un mot, dans son Histoire espagnole, en 1601, d'une découverte dont tout le monde parlait et qui passionnait les esprits, était pour Mariana un moyen très simple de se faire comprendre sans se compromettre. C'est bien celui qu'il a employé. Ni dans cette édition, où il mentionne pourtant et reproduit l'inscription dédicatoire de l'église « Sanctae Mariae in Catholico» découverte par Juan Bautista Pérez1, ni dans l'édition latine de 1605, ni dans aucune des suivantes, on ne trouve la moindre allusion aux reliques ni aux plombs trouvés en 1589 et 1595-1597. Caecilius et Thesiphon sont bien nommés parmi les évangélisateurs de l'Espagne, et le premier est signalé comme premier évêque d'Illiberris; mais ici l'auteur ne fait que rappeler la tradition, ou plutôt deux traditions, dont l'une faisait de ces personnages et de leurs compagnons les disciples de saint Jacques, et l'autre, les envoyés de saint Pierre et de saint Paul 2. Et il en reproduit même une troisième, celle que fait connaître Pélage d'Oviedo, et qui ne fait figurer ni Caecilius ni Thesiphon parmi les disciples de saint Jacques3. Quant à ce que rapportent le parchemin de la Torre Turpiana et les livres d'Ebnatar et d'Ebnelradi, tout cela est évidemment non avenu. Du reste, le fond de sa pensée, Mariana l'a écrit d'une manière explicite, ainsi que nous aurons l'occasion de le dire.

On peut voir maintenant si Godoy a été juste en écrivant: «Mariana no era en punto á depuracion de verdades difícil 4,» et s'il est vrai, comme dit aussi le même écrivain, qu'avec Antonio Agustín et Ambrosio de Morales, on avait enterré ce qui pouvait être appelé, eu égard au temps, la critique historique.

П

V

L'auteur de l'Historia de los Falsos Cronicones ne s'est pas trompé en expliquant par l'exaltation de la foi religieuse⁵ la faveur avec laquelle le public espagnol accueillit la découverte des plombs de Grenade. Il signale cette tendance au mysticisme, qui se manifeste dans la littérature par les œuvres de Louis de Grenade, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse; dans la société, par la multiplication des couvents; dans le peuple, plus spécialement par le goût du merveilleux, soit miracle, soit prophétie. Mais la manifestation la plus extraordinaire de cette recrudescence du sentiment catholique fut bien celle

ā

^{1.} V, 14.

^{2.} La seconde était celle des martyrologes; sur la première, cf. l'article de M** Duchesne qui est signalé p. 80 n. 3.

^{3.} IV, 2.

^{4.} P. 17.

^{5,} P. 1-3.

qui avait trait au culte des saints, et qui se traduisait par une véritable passion pour les reliques. L'exemple venait ici de haut. Chez Philippe II, cette passion avait quelque chose de la manie du collectionneur. Il avait fait entreprendre à Morales un voyage d'inspection principalement destiné à préparer une translation partielle de toutes les reliques importantes et authentiques existant en cette Espagne du nord-ouest, refuge, pendant les sombres siècles de la domination arabe, de la chrétienté et de ses trésors. Il s'agissait, en effet, de réunir à l'Escorial comme une exposition perpétuelle de ces vénérables restes. On demanderait aux églises une partie de chaque relique, et on leur donnerait en échange une aumône leur permettant d'honorer plus décemment les portions saintes qui leur resteraient. La cédule que le roi avait fait remettre à son coronista pour lui assurer partout un bon accueil n'indique rien de ces intentions; mais les notes qui suivent la relation de ce voyage, sous le titre de Suma de Reliquias, nous renseignent à souhait. On désirait tout particulièrement retrouver le crâne de saint Laurent, qu'on savait exister quelque part en Galice2, et qu'en effet Morales retrouva, en partie du moins, à Santiago, dans le monastère de Santa Clara 3. A vrai dire, Philippe II, dans sa piété, ne s'intéressait pas au seul monastère de l'Escorial. Apprenant, par exemple, que les corps des saints Juste et Pastor se trouvaient à Huesca, il se mit dans l'esprit de les faire restituer à Alcalá, lieu où avaient souffert ces martyrs, et où ils avaient été jadis ensevelis. Après d'assez inquiétantes velléités de résistance, les gens de Huesca se laissèrent dépouiller, l'année 15674. Déjà, auparavant, le roi avait donné aux Tolédans une joie inappréciable en négociant avec les moines de l'abbaye de Saint-Denis la cession du corps de saint Eugène, premier évêque de Tolède. En 1594, Quiroga avait obtenu un bref de Clément VIII pour que l'évêque et l'Église de Zamora rendissent à l'Église de Tolède le corps de saint Ildephonse; mais il mourut avant l'exécution de ce projet. On avait été plus heureux quelques années plus tôt. En 1587, le jésuite Miguel Hernández ramenait de Flandre à Tolède le corps de sainte Léocadie. L'historien Garibay avait même joué dans cette « invention » un rôle qu'il aurait voulu voir moins oublié. Il avait cherché à se dédommager en tâchant de faire ramener dans sa patrie le corps de saint Vincent Ferrier, qui était à Vannes, et celui de saint Firmin, que l'on conservait à Amiens⁵.

Si telle était la passion pieuse d'un homme éclairé comme Garibay,

^{1.} Principalement p. 260-71 du Viage, dans le tome X de l'édition Cano.

^{3.} Ibid., p. 10.

^{3.} P. 135. Je consacre à Morales un chapitre dans Les prédécesseurs de Mariana.

^{4.} Voir La vida, el martirio, la invencion... de San Justo y Pastor, par Morales, dans le tome I de ses Opusculos castellanos, particulièrement p. 69-102.

^{5.} Cf. mon étude sur Les Prédécesseurs de Mariana, et les Memorias de Garibay, dans le Memorial histórico español, t. VII, passim à partir de la p. 309.

pour les reliques des saints, on peut se représenter ce que devait être le sentiment de la multitude. Ce sentiment était fait de patriotisme et d'amour pour le catholicisme. On voulait honorer les saints nationaux, qui étaient pour la patrie, pour la cité moderne, ce que les dieux tutélaires étaient pour la cité antique. Mais surtout on voulait honorer tous les saints, quels qu'ils fussent et d'où qu'ils vinssent, par esprit de réaction contre le protestantisme, avec les progrès duquel on voit, en effet, coïncider en Espagne cette recrudescence du culte (pour ne pas dire la vogue) des reliques. Nous allons voir à quel point Mariana était éloigné de partager un tel enthousiasme.

Déjà en 1595, dans ses Advertencias aux Illustraciones genealogicas de Garibay, il avait eu l'occasion de montrer ses idées en pareille matière. L'historien guipuzcoan donnait le titre de saint au roi d'Écosse Malcolm et à Charlemagne. Or, observe Mariana, ni Surius ini Molanus 2, qui pourtant ne laissent rien perdre (il dit même plus énergiquement « qui balayent tout », lo barren todo), n'accordent pareil titre au premier. Quant au second, ni Surius ni le nouveau martyrologe romain ne tiennent compte d'une prétendue canonisation due à un faux pape, Pascal III; et si quelques martyrologes en tiennent compte, en Espagne l'usage est contraire, et nul n'a le droit d'innover en de semblables choses 3.

Des faits autrement graves que les assertions quelque peu inconsidérées de Garibay amenèrent peu après le jésuite à s'élever contre la manie sanctifiante de ses concitoyens. Un des manuscrits de Londres contient les minutes, avec corrections autographes, d'une lettre en latin adressée par lui au Pape, d'un mémoire également en latin, d'une lettre en espagnol signée de lui et adressée au roi, et d'un mémoire en espagnol qui n'est que la traduction du mémoire en latin. Les deux lettres sont respectivement datées « Toleto Idibus Decem. 1597 » et « de Toledo y Dize 20 de 1597 ». Le tout concerne les reliques qu'on importait alors de Rome en Espagne et aux Indes.

Dans la première lettre, Mariana s'excuse, lui, cendre et poussière, d'élever la voix jusqu'au Souverain Pontife: la charité du Christ et l'amour de la religion catholique le pressent. Il ne se dissimule pas sa témérité: rien de plus trompeur ni de plus tenace que la fausse piété de vieille femme; quand on voit le mensonge alléguer la religion, personne n'ose ouvrir la bouche. Mais le mal devient menaçant; il faut agir sans tarder. Dans ces dernières années, un nombre incroyable de reliques a été amené de Rome en Espagne; on les a exposées dans les temples à la vénération des fidèles. Ce qu'en pensent les gens compé-

Dans son De Vitis sanctorum, qui avait été imprimé plusieurs fois depuis 1551.
 Molanus (Jean Ver Meulen) avait publié en 1568, à Louvain, le Marlyrologe d'Usuard.

^{3.} V. l'appendice III, 2.

tents, et les raisons qu'on a d'être dans le doute, voilà ce que veut faire connaître à Sa Sainteté le signataire.

La seconde lettre, semblable quant au fond, précise certains détails. Ce n'est pas seulement en Espagne, mais aussi aux Indes que ces reliques ont été expédiées en si grand nombre; et, chose qui doit inquiéter le roi, on dit qu'il y en a jusque dans le sanctuaire de l'Escorial. Elles viennent des catacombes de Saint Sébastien. Mariana prie le roi de parcourir le mémoire joint à sa lettre ou de le faire examiner par une assemblée d'hommes savants et graves. Il lui déclare en outre qu'il en a envoyé un exemplaire au pape, et qu'avant d'en venir à une telle démarche, tout a été tenté pour l'éviter. Notons enfin cette phrase qu'il répète dans son mémoire et qui est comme le diagnostic du mal qu'il s'agit de combattre: « Il règne aujourd'hui en Espagne un désir extraordinaire de trouver et même de forger à la légère de nouveaux noms de reliques de saints, » c'est-à-dire de nouveaux noms de saints à propos de prétendues reliques. Et sans doute le jésuite pense-t-il ici aux nouveaux saints de Grenade, et à d'autres encore dont il sera parlé; mais il accuse un travers, une folie générale, dont s'épouvantent sa foi et son bon sens.

Pour connaître Mariana, pour apprécier sa critique, le juger enfin comme historien, il faut avoir lu le mémoire annoncé par ces deux lettres. Rien ne lui fait plus d'honneur que son attitude en cette circonstance. Alors que de prétendus érudits, les uns entraînés par une piété niaise, les autres parfaitement conscients de leurs impostures, ne songeaient qu'à flatter les penchants superstitieux de la foule, il a pris la peine d'examiner avec sang-froid, comme s'il s'agissait d'un problème historique quelconque, et en l'étudiant par le côté historique, une question que d'autres ne voulaient envisager que du côté religieux.

« Nos adoramus quod scimus, » tel est le principe qu'il rappelle ici au pape et au roi, comme il faisait quelques mois auparavant à l'archevêque de Grenade. On ne demande pas, ajoute-t-il, une évidence mathématique, mais une certitude et une prudence aussi grandes que le permettent les choses humaines, et proportionnées à l'importance du sujet. Et, sans détours, il expose ses inquiétudes à l'égard des reliques tirées des catacombes de Saint Sébastien ou cimetière de Saint Calixte: Sa Sainteté n'a pas été suffisamment mise au courant, et l'on n'a pas pris toutes les précautions nécessaires pour assurer l'authenticité de ces mêmes reliques.

En effet, dans ce cimetière, comme dans les autres cimetières

^{1.} C'est comme le commentaire de cette phrase de son De aduentu Iacobi (c. 1): « Addam, nonnumquam in templis reliquias dubias, profana corpora pro sanctorum, qui cum Christo in cœlo regnant, exuuiis sacris fuisse proposita.» Voir à l'appendice III, 6, les deux lettres, le mémoire au roi, et la réponse de Loaysa.

romains, il n'y a pas seulement, comme le croit le vulgaire, des ossements de martyrs; il y a aussi des restes d'autres chrétiens qui y furent enterrés très anciennement. Chez les Romains comme chez les Grecs, on enterrait en dehors de la ville, et les chrétiens se conformèrent à cet usage: à Rome, ils avaient leurs cimetières, ceux de Calixte, . de Priscille, de Calepode, etc. On n'y enterrait pas les seuls martyrs, mais bien tous les sidèles. D'autre part, le Liber Pontificalis qui porte le nom de Damase et d'Anastase nous apprend que, même après Constantin, alors qu'on ne martyrisait plus et que l'Église n'avait pas encore l'habitude d'honorer comme des saints les simples confesseurs, beaucoup de papes furent enterrés dans ces souterrains. D'Ammien Marcellin, Onuphrius Panvinius 1 a tiré la preuve qu'Hélène et Constantine, femmes de Julien l'Apostat et de son frère Gallus, le furent dans le cimetière de Sainte Agnès. Saint Jérôme, parlant des catacombes, désigne par les mots « corpora sepultorum » et non par ceux de « corpora martyrum » ou « sanctorum » les cadavres qui y sont ensevelis. Il faut donc conclure avec Baronius, avec l'auteur des observations parues sur le martyre des saints Abundius et Abundantius, avec Onuphrius, que les cimetières servaient de lieux de sépultures aussi bien que d'églises aux chrétiens 2.

Autre preuve: on montre dans ces catacombes des sépultures de petits enfants dont les noms sont inconnus; on les appelle les Innocents, si bien même qu'on en arrive à les prendre pour ceux que fit massacrer Hérode. Or, les Romains ne condamnaient pas à mort les enfants de cet âge. On dira que ce sont des enfants de chrétiens; sans doute: mais on n'enterrait donc pas que des martyrs dans ces cimetières; et, d'autre part, l'Église ne vénère point les ossements des petits enfants par la seule raison que ce sont des fils de chrétiens ou même de martyrs.

Ainsi, on enterrait là non sculement les martyrs, mais tous les autres chrétiens. Il est vrai que, comme dans nos églises d'aujour-d'hui, les sépultures des premiers sont plus belles, plus riches que celles des autres, et Prudence le constatait dans le Peristephanon. Et alors, dira-t-on, pourquoi nous imaginer que les reliques que l'on tire de ces catacombes sont tirées des sépultures communes et non de celles des martyrs? Il est possible de répondre par trois arguments. D'abord, comment croire que, si ces ossements eussent été des reliques certaines de martyrs et aussi vénérables qu'on le dit, les papes eussent fermé ces catacombes et privé la chrétienté d'un tel

1. Son De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos et eorum coemeteriis avait paru à Louvain en 1572.

^{2.} Les références des passages de saint Jérôme, de Baronius et d'Onuphrius sont indiquées par Mariana. Quant à la passion des saints Abundius et Abundantius, elle parut à Rome en 1584, et c'est sans doute d'une note de l'éditeur, Fulvius Cardulus, que notre auteur tire la phrase qu'il cite dans sa lettre.

trésor, alors que les inscriptions marquaient quels saints se trouvaient là? Ensuite comment le Pape et le peuple romain ont-ils pu laisser enlever tant de reliques précieuses? Car on dit qu'un seul prêtre n'a pas emporté publiquement moins de quatorze têtes de pontifes. Au surplus, il est notoire qu'il y a eu de l'argent versé sous le nom d'aumône, ce qui donne à penser que la personne qui a remis ces reliques n'avait pas la dignité requise pour une affaire aussi grave. Enfin, quand furent fermées les catacombes, il est avéré que l'on en retira tous les restes des saints, particulièrement ceux qui était munis d'inscriptions ou qui se trouvaient dans des sépultures connues; on les répartit entre les églises de Rome; et Baronius et Onuphrius Panvinius parlent des mesures que prirent à cet égard les papes Paul et Pascal.

Mais, dira-t-on encore, lorsque furent fermées les catacombes, il dut bien y rester quelques reliques de saints. Soit, mais comment a-t-on reconnu celles-ci, quand on a rouvert les catacombes? N'a-t-on pas simplement suivi l'opinion du peuple, pour qui tous les ossements qui s'y trouvaient étaient des reliques de saints? On dit qu'il y avait des chapelles avec des décors de stuc; mais il y en a aussi dans nos églises pour les sépultures des gens riches. Il y avait des lampes de terre cuite, des images peintes; qu'est-ce que cela prouve ? Là où il y a des chapelles et des autels, on voit des ornements semblables. Il y a des flèches peintes, et en certain endroit les mots « Passus est sub Nerone » : si ces inscriptions étaient sur les sépultures mêmes, ce serait un indice sûr; mais si elles ne se lisent que sur les murs des chapelles, elles ont pu être mises là à propos d'images ou de reliques qui s'y trouvaient anciennement; elles ne permettent pas de considérer comme sépultures de martyrs celles qui se trouvent alentour. On note sur quelques-unes de ces sépultures la figure de la croix : mais c'est là simplement la marque d'une sépulture chrétienne. Si l'on y voyait la palme, on pourrait penser qu'il s'agit bien d'ossements de martyrs; mais ceux qui ont apporté ces reliques ne parlent pas d'un tel symbole. Y avait-il au moins des inscriptions indiquant le nom des défunts? Oui, des noms comme Anastasia, Anteros, Milanius, Benedicta, Gordianus, dont on fait autant de saints: comme si dans nos églises on ne trouvait pas sur les tombes des noms comme Pierre, Jean, Antoine!

Ainsi, quelle preuve a-t-on que ce soient là des martyrs? Et en particulier, comment sait-on que les enfants qu'on a découverts sont des martyrs ou des saints canonisés?

La vérité, c'est qu'il règne aujourd'hui un incroyable désir de trouver des reliques; la saine raison en est troublée; on s'avance sans raison sérieuse. Et il y a là de quoi ôter le crédit aux reliques anciennes et certaines, de quoi faire supposer qu'elles ont été jadis acceptées comme authentiques avec la même facilité.

On dira qu'il est exagéré de vouloir priver des hommages qui leur sont dus les reliques saintes qui avaient pu rester dans les catacombes, confondues avec d'autres ossements; qu'il vaut mieux prendre de tout, et qu'il y aura bien dans le nombre quelque vraie relique. — Non, car il y a moins d'inconvénients à ne pas honorer quelques reliques anonymes qu'à exposer à la vénération populaire les ossements d'hommes profanes et peut-être même méchants. Ce n'est pas une affaire à mettre à l'aventure.

Il est vrai que les papes ont l'habitude de donner des permissions pour tirer des reliques, en particulier des Tre Fontane et des catacombes de Saint Sébastien. Ne parlons pas des Tre Fontane, où l'on montre en effet une grande quantité d'ossements de saint Zenon et ses compagnons. Mais de même que les Souverains Pontifes n'entendent pas approuver tous les autres ossements qui se trouvent dans cette église, de même leurs permissions, en ce qui concerne les catacombes, visent les ossements qui seront approuvés par les papes ou qu'on reconnaîtra pour des reliques authentiques à des signes certains. Il est clair, en tout cas, que ces permissions, si elles remontent à une date déjà ancienne, ne pouvaient concerner les catacombes alors fermées à la chaux et au mortier, ouvertes accidentellement depuis peu. Or, c'est depuis leur ouverture qu'est venue en Espagne cette inondation

(auenida) de reliques.

Il est donc désirable que Sa Sainteté fasse faire une enquête. Si l'on découvre que les reliques ne sont pas certaines, on les retirera, dût le peuple en murmurer, et l'on peut, du reste, s'arranger de manière à ne pas le heurter. Si, chose bien désirable, l'authenticité s'en trouve vérifiée, il y aurait à empêcher qu'il n'en vienne plus autant, de peur que leur multitude ne fasse moins apprécier et les anciennes et les nouvelles. Il serait peut-être bon de refréner cette passion désordonnée et exagérée pour les reliques par une loi sévère contre ceux qui mettent en circulation des reliques non authentiques; on interdirait leur approbation, soit à Rome même, soit par les évêques ordinaires, sans la requête d'un procureur, exactement comme lorsqu'il s'agit d'une canonisation; car, dans les deux cas, il faut une égale sécurité, et les approbations qu'on a vues jusqu'à présent ne sont pas considérées comme authentiques, De plus, il faudrait faire visiter et examiner toutes les reliques qui depuis quelques années ont été exposées, et les sanctuaires élevés récemment en Espagne; il faudrait empêcher que l'on ne baptisât aucunes reliques, fussent-elles véritables: on doit donner les choses pour ce qu'elles sont.

Et pour finir, il convient de se rappeler ce que dit Lactance: la piété et la dévotion sont une bonne chose si elles sont accompagnées de prudence et de savoir.

Convaincu comme il l'était du danger auquel était exposée la foi,

Mariana, qui venait ainsi de s'adresser au pape et au roi, ne voulut négliger aucun recours. Le même manuscrit de Londres contient encore, à la suite de ce mémoire, le brouillon d'une lettre écrite par lui à son ami García de Loaysa; puis la réponse de celui-ci, en date de Madrid et du 22 janvier 1598, c'est-à-dire sept mois avant son élévation à l'archiépiscopat. Mariana répète en substance ses lettres au pape et au roi. Loaysa, avec son laconisme et sa modération ordinaires, réfute quelques-unes des assertions du mémoire. Il n'admet pas que le commun des fidèles ait été enseveli dans les mêmes endroits que les martyrs et que les saints : le pape Marcel ne fit-il pas des sépultures réservées aux martyrs? Le passage de saint Jérôme montre clairement que les chrétiens avaient enterré là les martyrs, et ceux-ci étaient si nombreux, que, fatigués de les tuer, leurs bourreaux les brûlaient en guise de torches pendant la nuit; aussi le sol de Rome est-il imprégné de leur sang, comme on l'a dit de celui de Saragosse, où il y a aussi des souterrains remplis de cadavres de martyrs. D'autre part, ceux qui apportent les reliques en question les ont fait approuver par Sa Sainteté ou par quelque cardinal; et Loaysa n'oserait les condamner sans voir les approbations. Enfin, le roi lui a dit que l'Escorial possède une seule relique du cimetière de Saint Calixte, laquelle est suffisamment approuvée. Il avait donc parlé à Philippe II de ce qui préoccupait si vivement son ami, et l'on voit que le résultat obtenu par celui-ci de ce côté fut médiocre. On dut regarder comme un esprit inquiet et turbulent ce jésuite qui, juste un siècle avant Mabillon, introduisait la critique dans la question de l'origine et de l'authenticité des reliques :

Il reste à savoir d'une façon plus précise à quelles histoires de reliques Mariana avait voulu faire allusion. Au moins sur l'une d'entre elles, la principale sans doute et la plus intéressante pour nous, puisque nous en retrouverons le protagoniste dans l'affaire des Fausses Chroniques, nous sommes renseignés à souhait par la continuation manuscrite qu'un jésuite mort à Tolède en 1720, le P. Bartolomé Alcázar, a laissée de sa Chrono-historia de la Compañia de Jesus en la provincia de Toledo, imprimée en 1710. Ce jésuite avait entre les mains, outre les papiers conservés dans les Archives de la province de Tolède, une histoire inédite de la Asistencia de España due à Pedro de Ribadeneira, dont il déclare avoir transcrit des pages entières 2. Nous pouvons donc nous en rapporter à lui en ce qui concerne sinon l'appréciation des faits, du moins les faits eux-mêmes. Mais auparavant empruntons à un autre historien de la Compagnie une courte biographie.

^{1.} G'est en 1698 que Mabillon publia son Eusebii Romani ad Theophilum Gallum epistola de cultu sanctorum ignotorum.

^{2.} C'est ce qu'il explique dans la partie imprimée, t. I, p. v du prologue. Il était entré dans la Compagnie en 1664. La partie ms. est à la Bibl. de S. Isidro (Madrid.)

« D. Francisco Portocarrero, fils du comte de Medellín (Estremadure), et né à Medellín, fut reçu dans la Compagnie le 22 avril 1564, à l'âge de vingt et un ans. Il fit quelque temps office de prédicateur, non sans plaisir et profit pour ses auditeurs. Il fut recteur du Collège d'Ocaña, auquel, par une marque toute particulière d'affection, il apporla de Rome une grande quantité de reliques qu'on a placées dans une chapelle de l'église de ce collège, chapelle très visitée des gens du pays à cause de la grande dévotion qu'ils ont pour ces reliques. Ce Père a été employé à des missions avec grand profit des gens. » A ces quelques lignes, que l'on trouve dans le manuscrit d'une Historia del Colegio Complutense de la Compañia de Jesus 1, due au P. Cristóbal de Castro, lequel mourut en 1615, le P. Ezquerra, qui entra dans la Compagnie en 1609 et mourut en 1631, a ajouté, dans une continuation également inédite2, quelques indications sur les dernières années du même P. Portocarrero: « Après ce voyage (à Rome), il vécut dans la maison professe de Tolède, donnant grand exemple de vertu... Le Seigneur l'enleva à l'âge de quatre-vingt-trois ans, plein de vertus, dans la même maison professe, le 22 mars de cette année de 1626. »

Toutes ces vertus n'avaient pas empêché d'assez fortes tribulations, et le P. Alcázar parle d'une affaire de confessionnal qui, en 1613, avait mis l'ancien recteur d'Ocaña en assez mauvaise posture. L'attachement inconsidéré d'une pénitente lui avait valu une punition exemplaire, si exemplaire, que sa famille avait demandé et obtenu pour lui du Pape un bref qui l'exemptait de la juridiction du général des jésuites et l'autorisait à entrer chez les dominicains ou dans un autre ordre à son choix. Il refusa d'ailleurs de profiter de cette permission, ajoute Alcázar, et ne fit part de cet événement qu'à deux de ses confrères, les PP. Juan Federico Xedler et Juan de Mariana, « muy intimos suvos3.»

Nous verrons ce qu'il faut penser de cette intimité, en ce qui touche Mariana. En 1597, elle ne devait pas être sans réserves, car, ainsi que nous allons voir, c'est précisément aux reliques rapportées de Rome par Portocarrero que Mariana faisait allusion, tout spécialement, sinon exclusivement, dans les lettres et mémoires dont nous venons de nous occuper. En 1589, raconte Alcázar⁴, le P. Francisco Portocarrero se

^{2.} F° 276. Ces deux manuscrits se trouvent au Collège de Chamartín.

^{3.} T. IV de la continuation manuscrite, année 1613, c. I, § 3.

^{4.} A l'année 1589, c. 1, § 3 (l. I de la cont. manuscrite):

[«]Hallabase entonces en Roma el P. Francisco Portocarrero, llamado de el mismo P. General, que tuvo gusto de conocerle, y tratarle, y de comunicar con èl algunos graves negocios. Avia el año antes partido de Madrid, llevando por compañero al H. Martin de Anguta, natural de Quintanilla del Monte, en el Arzobispado de Burgos, el qual entrò en la Religion à 28 de Junio de 83. Fue muy encargado de los Superiores, que cuydasse de la salud y alivio del P. Portocarrero: y el obedecio con toda punctualidad y charidad... Fuc recibido de N. P. Claudio con agasajo muy especial;

trouvait à Rome, accompagné d'un hermano, ou coadjuteur temporel, Martín de Anguta. Très bien accueilli par le général Claudio Acquaviva, par le cardinal de Mendoza, son parent, par Sixte-Quint enfin, et muni d'un indult que celui-ci avait accordé l'année précédente au P. Francisco Rodríguez, secrétaire de l'Asistencia de España, et que ce confrère lui avait cédé, il avait obtenu du religieux augustin Fr. Nicolas d'Assise, prieur de l'église de Saint Sébastien, l'autorisation de tirer du cimetière de Saint Calixte, « où sont enterrés les corps de cent quarante mille martyrs, et ceux de quarante-six souverains pontifes », quatre-vingt-quatorze reliques, outre « les têtes et les ossements de beaucoup de martyrs ». C'est ce dont témoigne l'acte notarié qui fut alors dressé et que reproduit en espagnol le P. Alcázar. Revenu en

y despues de una larga conferencia, que tuvo con el sobre differentes puntos, mostrò quedar enteramente satisfecho. Luego que supo su llegada el Cardenal de Mendoza su deudo, le visitò, y juntos fueron á besar el pie al Pontifice, en quien experimentò extraordinaria benignidad, mostrando gusto de que le viesse repetidas vezes. Viole algunas, y en ellas consiguiò muy feliz expediente de los encargos que llevaba de España.

» Avia concedido en el año antecedente su Santidad un amplissimo indulto al P. Francisco Rodriguez secretario de la Assistencia de España (de quien hacemos tan debida, como honorifica mencion en el año de 1627 de su fallecimiento) para que del Monasterio de las tres Fontanas, y de S. Sebastian en las Catacumbas pudiesse sacar y traher à España mucho numero de Santas Reliquias: y ahora traspassó y cedió todo este su derecho en el P. Portocarrero. El qual usando del favor pontificio, despues de aver visitado devotamente los sepulcros de los Santos Apostoles S. Pedro y S. Pablo, y las sagradas estaciones de dentro y fuera de los muros, entrò en los santos Cementerios, y obtuvo de ellos copiosa cantidad de Reliquias, que traxo consigo en dos Arcas con la aprobacion de su Santidad, en testimonio authentico de su justificacion. Concediole assi mismo el Papa muchos jubileos, para que los aplicasse à las Iglesias y Cofradias, que fuesse su voluntad, y en donde colocasse las Reliquias. Traxo juntamente varias imagenes de un celebre pintor, llamado Scipion Gaetano, las quales (como tambien las Reliquias) colocò despues con decencia grande en España, segun se dirà à sus tiempos.»

Suit la « Copia traducida en español del testimonio de las Santas reliquias que llevò consigo de Roma el P. Francisco Portocarrero ... en el año del Nacimiento del Señor de 1589... el muy R. P. Francisco Rodriguez, Presbitero Regular de la Compañía de Jesus, de la Diocesi de Osma, en virtud de la facultad à èl concedida por Nuestro Santissimo Señor Sixto Papa Quinto consta de la supplica infraescrita, señalada de mano de dicho N. S. Papa, ... y es del tenor siguiente; conviene à saber: Beatissimo Padre Francisco Rodriguez ...deseando por su devocion conseguir y sacar algunas Reliquias de Santos y Santas de los Monasterios è Iglesias de S. Anastasio (por otro nombre de las tres Fontanas) y de S. Sebastian, en las Catacumbas, extramuros de Roma; supplica humilmente à V. Santidad que... se digne de concederle facultad particular, para que, sin incurrir en censura o pena alguna, pueda licita y libremente sacar de los dichos monasterios, Iglesias, y lugares, de consentimiento de los que en ellos presiden, qualesquiera Reliquias de Santos y santas : y sacadas Hevarlas consigo, y colocarlas ò hacerlas colocar, en los lugares eclesiasticos, que le pareciere, honorifice y decentemente... Hagase. Dado en Roma en S. Pedro, en los Idus de Enero, en el año quarto. Fr. Augustin Administrador. Vsando pues de la sobredicha facultad, dexò (dixo?) el susodicho P. Francisco Rodriguez, que subrogaba y subrogò, y en su lugar ponia y puso al R. P. Francisco Portocarrero, Presbitero regular de la Compañía de Jesus, de la Diocesi de Plasencia, en la provincia Composte-lana... Y el susodicho R. P. Francisco Portocarrero... en virtud de dicha facultad... la exhibiò al R. P. Fr. Nicolas de Assis, de la Orden de los Ermitaños de S. Agustin, Prior de la Iglesia de S. Sebastian ; y el dicho P. Prior Fr. Nicolas, condescendiendo Espagne avec Anguta, Portocarrero se trouvait à Ocaña en 1591, quand de son précieux bagage, composé de deux coffres, il s'aperçut que s'exhalait une exquise senteur; et une motion intérieure l'induisit à faire don du contenu au collège de cette ville; il fit pourtant exception pour une partie qu'il réserva pour sa ville natale, et pour le corps de S. Percelio, martyr, que les habitants d'une ville voisine, Yepes, réclamèrent et placèrent dans leur église paroissiale, considérant ce saint « avec une pieuse crédulité et peut-être non sans fondement » comme un compatriote.

Et maintenant, que les reliques rapportées dans ces conditions soient bien de celles auxquelles fait allusion Mariana, nous en avons trois preuves. D'abord, celles qu'il vise ont été tirées du cimetière de Saint

con los deseos piadosos del R. P. Francisco Portocarrero, y queriendo complacerlos, aviendose revestido de Roquete y Estola, con ciriales y luces, en compañia del R. P. Francisco Portocarrero, y de mi el Notario publico y testigo infraescritos, entrò en el cementerio de S. Calixto, en dicha Iglesia de S. Schastian, à las catacumbas, sita extra muros de la ciudad de Roma en la Via Apia.» (Suit la description de l'église, des tombeaux de saint Schastien, de sainte Lucine). «Tambien està cerca, y dentro, el cementerio de S. Calixto Papa y Martyr, debaxo de tierra, en el qual estan sepultados ciento y quarenta mil cuerpos de Santos Martyres, juntamente con quarenta y seis summos Pontifices. Despues de las verjas de dicha Iglesia, està el lugar, llamado las Catacumbas, puesto al fin, en el qual es tradicion, que descansaron los siete Durmientes: en cuyo medio ay un pozo, en que estuvieron escondidas por docientos y cinquenta y dos años las cabezas de los Santos S. Pedro y S. Pablo... El susodicho pues P. Prior Fr. Nicolas, de los propios sepulcros, en que estaban los nombres proprios de cada uno de los Santos, sacò los Huesos y Reliquias de los Santos Martyres, cuyos nombres son los infraescrilos.»

Suit une liste de quatre-vingt-quatorze reliques, sans compter les «cabezas y huesos de muchos Martyres ». Suit l'attestation du notaire: «Fecha en dicho Cementerio de San Galixto... siendo presentes por testigos de todo, llamados y rogados, los Hermanos Juan Junceda, y Martin Angula, de la Compañía de Jesus, y Don Pedro

Moraga. »

Dans cette liste, on trouve :

«Vna canilla y un dedo de S. Antero Papa y M.

De la Cabeza de Santa Anastasia Virgen y M. Canilla, y un dedo de Santa Benedicta, muger religiosa, V. y M.

Brazo y huesos de S. Melanio M. cuyo titulo en el sepulcro tenia esta inscripcion Melanii Memoria. »

«S. Benedicta M.» figure de plus sur la liste des reliques que Portocarrero laissa à

Ocaña dans les conditions que l'on va voir.

A l'année 1591 (c. II, § 2), tome II de sa continuation manuscrite, Alcázar raconte, en effet, comment Portocarrero laissa au collège d'Ocaña une partie de ses reliques: « Guardabalos dentro de su aposento en un baul cubierto con encerado: y a breve tiempo començo a sentir una suavissima fragancia que le confortaba extrañamente sin saber de donde procedia. Registro la quadra con diligencia, y los estantes libro por libro, sin encontrar la causa de aquel otor, muy diferente y superior a los conocidos: lasta que un dia, descosiendo el encerado sobredicho, reconocio que salia la fragancia de las Santas Reliquias: al mismo tiempo experimentò una mocion interior que le inducia a donarselas al Collegio; y lo executo con la mayor parte, reservando la otra parte para la Villa de Medellin su patria. » Il continue en disant comment «la cercana villa de Yepes, teniendo noticia de aver trahido de Roma... el Padre Portocarrero entre las demas Reliquias, el cuerpo de S. Percelio Martyr, a quien con pia credulidad, y quiza con graves fundamentos, tenia por paysano suyo: pretendio y consiguio con el favor del Rey y con beneplacito del P. Portocarrero, que se trasladase à su Iglesia Parroquial.»

Calixte, ou catacombes de Saint Sébastien, et l'on vient de voir que tel est le cas de celles qu'avait, en deux coffres, rapportées son confrère. Ensuite, des cinq noms qu'il cite au hasard et à titre d'exemples, comme étant ceux qu'on avait trouvés sur les sépultures des prétendus martyrs, quatre figurent sur la liste que reproduit Alcázar: Anastasia, vierge et martyre; Anteros, pape et martyr; Melanius, martyr; Bencdicta, vierge et martyre. Il ne manque que Gordianus. Enfin, dans sa lettre à Loaysa, il dit que voilà huit ans que cette question le tourmente: or sa lettre est de la fin de 1597 ou du début de 1598, et les faits que nous venons de relater se passèrent en 1589.

Bien que nous devions réserver, pour le moment où nous nous occuperons de la dernière édition de l'Histoire d'Espagne parue du vivant de Mariana, ce que nous avons à dire des fausses chroniques de Dexter, Maxime de Saragosse, Julián Pérez, etc., le nom de Jerónimo Román de la Higuera, qui passe pour en être l'auteur exclusif, ne peut être séparé, on verra pourquoi, de celui de Francisco Portocarrero. Il nous faut donc dire tout de suite à quoi s'occupait, vers le même temps, ce jésuite qui, né à Tolède en 1547, entré dans la Compagnie en 1563, avait été, en qualité de préfet des études de latinité, l'un des dix-huit Pères qui inaugurèrent le collège de Tolède en 15831. En 1590, il enseignait le latin à Ocaña, et il s'y trouvait encore en 1593, en même temps que le P. Portocarrero. En 1597, ajoute Alcázar, à qui nous devons ces renseignements puisés à bonne source, il vivait dans le collège de Tolède2. Alcázar n'oublie qu'une chose, sur laquelle non pas peut-être les Catálogos públicos tenus par chaque province de la Compagnie, mais d'autres documents plus publics encore auraient pu le renseigner : c'est que vers 1595 Higuera devait déjà se trouver à Tolède, puisqu'il y était convaincu d'imposture. C'est encore à Godoy 3 que nous renverrons pour cette histoire de faux, sur laquelle les témoignages contemporains sont d'une parfaite netteté. Dans les ruines d'une vieille construction un couvercle en cuivre est trouvé, sur lequel on voit deux lettres, C S, au-dessous d'une couronne royale. Quelque temps après, le corregidor de Tolède, Alonso de Cárcamo envoie à Philippe II une notice sur cette découverte, avec la copie d'une lettre que contient un manuscrit gothique de la bibliothèque de la cathédrale, et qui, adressée par le roi Silo à Cixila, archevêque de Tolède, annonce l'envoi d'un calice, d'une patène, et d'un lavabo dont le couvercle porte précisément les initiales du donateur et du destinataire, le tout offert pour l'église de San Tirso, martyr tolédan 4. Grande

^{1.} Voir mon article sur Mariana jésuite.

^{2.} Voir la 2º partie, c. 1V, § III.

^{3.} P. 38-43. Cf. Patr. t., t. XXXI, col. 399-405. 4. Un exemplaire imprimé de ce mémoire se trouve parmi les papiers de Mariana, dans le ms. Egerton 1874 (n° 25). Cf. La Imprenta en Toledo, de M. Pérez Pastor, n° 413.

émotion dans Tolède. Le roi consulte prudemment l'historien Garibay, qui acquiesce sans méfiance. Tolède a désormais un nouveau saint, dont la Vie, « colegida de diuersos autores » est composée sans retard par le maestro Alonso de Villegas, et à qui la qualité de nouveau venu, certes, ne fera point tort dans l'esprit populaire. Mais quelques sceptiques veulent voir la lettre dans l'original; parmi eux, l'on compte le doctor Salazar de Mendoza, Pedro de Carvajal, doyen de la Cathédrale, le maestro Cristóbal de Palomares; et l'évêque de Segorbe, lui aussi, s'avise de trouver des difficultés. Ce qu'ils découvrent, ce qu'ils établissent par l'aveu du faussaire, c'est que tout cela n'est qu'une supercherie du jésuite Jerónimo Román de la Higuera; et c'est Garibay lui-même, qui, dans un mémoire adressé au roi pour se justifier de sa crédulité, nous fait connaître avec le plus de détail les incidents de cette indécente farce 1.

Quant à l'intervention de Pérez et de Pedro Carvajal, elle nous intéresse particulièrement, car tous deux étaient amis de Mariana; pour le premier, nous en avons la preuve dans le fait qu'il mit ses papiers à la disposition du jésuite 2; pour le second, nous avons une assurance formelle, celle de Mariana lui-même, qui dédia au même Carvajal, devenu évêque de Coria en 1604, son édition du De altera vila³, comme témoignage de leur affection mutuelle et de sa considération 4.

Il convient maintenant de rappeler une date, celle de la publication, par le jésuite flamand Héribert Rosweyde, des Fasti Sanctorum quorum vitae in belgicis bibliothecis manuscriptae asseruantur. C'est, en effet, en 1607 que parut ce premier programme de l'œuvre commencée en 1635 par les jésuites Jean Bolland et Godefroid Henschen. S'il y eut, en effet, alors, dans la Compagnie, des hommes qui compromettaient d'une façon ou si inconsciente, ou si coupable, la cause du catholicisme, il y en eut aussi qui, animés du même esprit qu'un Baronius, se persuadèrent que chercher la vérité historique, c'était travailler au triomphe de leur foi.

Ш

L'hagiographie ne paraît pas avoir eu pour Mariana l'attrait qu'elle avait pour la plupart des érudits de son temps, Morales par exemple. A part une censure qu'il rédigea sur une Historia catholica de los

Je renvoie au chapitre que je consacre à Garibay dans mon étude sur Les prédécesseurs de Mariana.

^{2.} Voir la 3° partie, c. I, § IV.

^{3.} Voir plus loin, p. 77.

^{4. «} Mutui inter nos amoris, nostræque in te observantiæ monumentum posteritali.»

Santos de España, restée inédite, de l'augustin Fray Hierónimo Román (censure écrite sans doute avant 1597, puisque l'auteur de ce livre mourut cette année-là 1), seule l'importante question de la venue et de la prédication de saint Jacques en Espagne paraît, entre tous les problèmes pieux alors agités, l'avoir préoccupé d'une façon spéciale.

On pourrait former un volume avec le catalogue des ouvrages qui furent écrits au temps de Mariana pour prouver la prédication de saint Jacques en Espagne. La question était à l'ordre du jour depuis que García de Loaysa, précepteur du futur Philippe III, avait publié dans sa Collectio conciliorum Hispaniae, en 15932, l'analyse d'une sorte de procès-verbal découvert par lui et contenant une réfutation des arguments favorables à la venue de l'apôtre et à l'apostolicité de l'église de Compostelle. L'auteur de cette réfutation n'étant autre que Rodrigue de Tolède, qui l'aurait produite au quatrième concile général de Latran en 1215, on comprend l'émotion causée dans toute l'Espagne³. Ce document n'apportait, en réalité, aucun fait nouveau, mais l'opinion d'un archevêque de Tolède aussi célèbre par sa science que l'était Rodrigue, ne pouvait que gagner en autorité à avoir été divulguée par un érudit comme Loaysa, dont les esprits perspicaces prévoyaient déjà depuis longtemps les hautes destinées4, et qui, en effet, cinq ans plus tard devait devenir archevêque de Tolède. Les érudits sérieux et désintéressés ne pouvaient manquer de prendre texte de cette publication pour examiner de près toute la question.

^{1.} Cette censure se trouve dans le ms. Egerton 1872, nº 12. C'est sans doute une copie de cette censure que possédait le comte de Villaumbrosa (cf. la Bibl. hisp. n., au mot F. Hieronymus Roman). M. Menéndez Pidal, dans son Catálogo de la Real Biblioteca, p. 153-5, signale un certain nombre de mss. comme étant de la main de «Fr. Jerónimo Román de la Higuera», entre autres une traduction partielle de la Chronique de Luc de Tuy et une lettre signée, donne-t-il à entendre, de ce personnage, qu'il dit être mort en 1611. Pensant qu'il avait dù faire une confusion entre l'augustin Fray Jerónimo Román (sans de la Higuera), qui fut général de son ordre, et le jésuite faussaire Jerónimo Román de la Higuera, je lui ai demandé de me tirer d'incertitude. Avec une simplicité qui l'honore, il a bien voulu me répondre: «Yo me inventé el de la Higuera y el muerto 1611.» J'ai dû signaler ici cet erratum à cause de l'importance que présente pour nous ce qui concerne La Higuera ; on voudra bien croire que ce n'est pas pour le ridicule plaisir de trouver en faute l'admirable érudition d'un auteur qui a rendu tant de services. Il reste donc que les mss. dont parle M. Menéndez Pidal sont de la main d'un Fr. Hierónimo Román; et il est bien probable qu'il s'agit de notre augustin, sur lequel on peut voir les nº 174, 235-6, de La imprenta en Medina del Campo de D. Cristóbal Pérez Pastor. Quant à Higuera, c'est bien en 1611 qu'il est mort, comme on verra : sur cette date, jusqu'ici ignorée, M. Menéndez Pidal s'était renseigné à bonne source.

^{2.} Nº 405 de la Bibliografia madrileña. C'est dans les notes au Decretum Gundemeri (p. 287-92) que Loaysa raconte, « ex libro manuscripto, qui asseruatur in bibliotheca Ecclesiæ Toletanæ, » la discussion à laquelle aurait pris part Rodrigue de Tolède.

^{- 3.} Cf. Godoy, p. 12. Mondéjar (Predicacion de Santiago en España, nº 3067 de Salvá) et Flórez (Esp. Sagr., t. III, p. 46-58) considéraient déjà ce document comme apocryphe, et le P. Fita a complété surabondamment la démonstration dans l'art. cité p. 80, n. 3.

^{4.} Voir plus loin, 2° partie, c. I, § I, la lettre du jésuite Dionisio Vázquez en date du 22 juillet 1586.

C'est ce que sit Baronius, dans le tome IX de ses Annales ecclesiastici, dès 16001, alors que dans son Martyrologe, publié en 1589, il s'en était tenu à l'opinion courante 2.

Quelle influence eut, d'autre part, cette même publication sur la découverte des plombs de Grenade et des fausses chroniques de Higuera, c'est ce qu'on verra encore indiqué dans le livre de Godoy. Tout le monde heureusement ne recourut pas à de tels moyens pour prouver une thèse chère aux Espagnols. Saint Jacques trouva aussi des défenseurs honnêtes.

Parmi ces derniers, il n'y en eut peut-être pas de plus servent ni surtout de plus illustre par sa naissance et par son rang que D. Juan Fernández de Velasco, descendant du « buen conde de Haro », connétable de Castille, président du Conseil d'Italie, et membre des Conseils de Guerre et d'État. En 1603, aux Cortes de Valladolid, il avait supplié le roi d'empêcher des gens « demasiado curiosos » de porter atteinte à la tradition nationale qui considérait l'Apôtre comme le « Padre y caudillo » de l'Église d'Espagne3. Il apportait aux Cortes deux discours où il prouvait la venue de saint Jacques; et le roi, sur la demande des procuradores, en avait ordonné l'impression. Possesseur d'une richebibliothèque, aidé d'un bibliothécaire intelligent et certainement très érudit, que nous retrouverons plus tard et qui avait nom Pedro Mantuano, Fernández de Velasco avait songé, en effet, à recourir à la persuasion par le livre, en attendant que le roi eût interdit ou fait interdire de penser librement sur la question. En 1605, il publiait à Valladolid ses Dos discursos en que se desiende la venida y predicacion del Apostol Santiago en España 4. Il le faisait imprimer

î, Année 816, § xLvIII-LIII (p. 788-91 de l'éd. de 1601).

2. P. 225, où il donne un exposé de la question.

 Godoy a reproduit un fragment de cette supplique, p. 170, note. Elle se trouve imprimée en tête des deux Discursos dont il va être parlé. Elle est datée: « En Valla-

dolid a 13. de Enero de M.D.C.III. »

^{4.} Nic. Antonio en donne le titre (Bibl. hisp. n., Iohannes Fernandez); il dit qu'ils furent réimprimés une ou deux fois à Milan, et qu'Erycius Puteanus les publia en latin, à Louvain, en 1608. Le British Museum possède un exemplaire de l'éd. de 1605. « dos | discyrsos | en que se derien | de la venida y predicación | del Apostol Santiago en España | SACADOS DE LA LIBRERIA | de Juan de Velasco, Condestable de Castilla, | Presidente de Italia, del Consejo de Gue | rra, y Estado del Rey N. S. y su | Camarero Mayor. | Impressos por orden del Reyno, en | Junta de Cortes. | Año (Vignette IHS) 1605. | Con Privilegio. | En Valladolid, Por Luys Sanchez, | Impressor del Reyno. » Petit in-4°, 3 folios préliminaires outre le titre, et 109 pages comprenant les deux Discursos (p. 1-25 et 26-109); suivent 12 pages contenant une sorte d'appendice ajouté par l'auteur pour expliquer que le nouveau Bréviaire, en présentant la tradition de la prédication de saint Jacques en Espagne comme simplement espagnole, ne lui enlève pas sa valeur, car «como lo enseñan los gloriosos santos Agustino, y Geronymo, no solo han de ser respetadas y guardadas las tradiciones de todas las Iglesias de vn Reyno, sino las tradiciones de qualquier particular Iglesia, quando no contiene cosa que sea contraria a la Fê, ò buenas costumbres.» Velasco déclare que le «Breviario nuevo, impresso en Roma el año passado de 1602 » lui était parvenu quand ses deux Discursos étaient «acabados y para salir a luz». Du resle,

ensuite à Milan, et une traduction latine, due au Flamand Erycius Puteanus (Henri Dupuy, ou Van de Putte), successeur de Juste Lipse à l'Université de Louvain, paraissait dans cette dernière ville en 1608.

Au moment où son livre allait paraître pour la première fois, il avait vu le nouveau Bréviaire, publié en 1602 sur l'ordre de Clément VIII, et dans lequel la prédication de saint Jacques en Espagne était présentée comme une tradition simplement espagnole. L'auteur de cette correction apportée au Bréviaire de Pie V n'était autre que le cardinal Baronius; et le cardinal Robert Bellarmin, neveu du pape Marcel II, membre de la Compagnie de Jésus, un ami de Mariana, aurait même voulu « que cette assertion fût effacée du Bréviaire, comme ne reposant sur aucun témoignage digne de foi » 2.

Ce n'est pas seulement par Bellarmin que nous revenons ici à Mariana. L'un des manuscrits de Londres contient, en effet, une lettre datée du 8 novembre 16053, écrite et signée de sa main, et où il est parlé de « cierto librico o discursos que el S° Condestable de Castilla imprimio en favor de la venida de Santiago a España ». Nous verrons, quand nous ferons l'historique de l'Histoire d'Espagne, que cette lettre était adressée à un de ses amis, le curé de Bayona, et quels désagréments elle attira à son auteur. Ce qui nous importe pour le moment, c'est de voir ce que Mariana dit du «librico », quatre ans avant la publication de son De aduentu Iacobi... in Hispaniam. La lettre est en fort mauvais état, mais ce qu'on y peut lire nous renseigne suffisamment. Mariana déclare, d'abord, qu'il avait eu connaissance de cette publication; il désirait depuis longtemps voir l'ouvrage; le cardinal (D. Bernardo de Rojas y Sandoval) lui avait donné l'exemplaire qu'il avait reçu. La thèse de la venue de saint Jacques, ajoutet-il sans ambages, ne gagne pas grand'chose à l'impression « deste librico» (car il tient à ce mot peu révérencieux). Il reproche d'une

Mantuano écrit, p. 111 des Advertencias dont il sera question plus loin: «La principal causa de la publicacion de los discursos, fue lo que escriuio el Cardenal Baronio en el noueno tomo de sus Anales.» Ce n'est donc pas pour protester contre l'innovation du Bréviaire que Velasco avait écrit ses Discursos. Toutefois il savait qu'on en menacati les Espagnols: «porque pretenden que se borren del Breviario Romano, en la vida de Santiago, aquellas palabras: Peragrata Hispania, ibique prædicato Euangelio» (p. 26). Et il terminait son second Discurso par «el consejo de Platon: Non mouenda ne moueas» (p. 108). Voici le titre de l'édition de Louvain dont parle Antonio: «HISPANIARUM | VINDICIE | TUTELARES | IN IL LIBROS DIVISE: | Venisse in hæc Regna IACOBUM APOSTOLUM, | Fideique lumen intulisse, | adversus Cardinalis BARONII, aliorúmque Opinionem. | E Bibliotheca 10. fen. velasci Comitis Stabuli | Castellæ &c. Hispanieè depromptæ, | Ab errycio pyteano latinitate donate. | (Vignette) | Loveni | In officinà typographicà Gerandi Rivi, | ∞ I DCVIII.» In-4°, 6 fol. non paginés outre le titre, et 66 p. (British Museum).

1. « Mox Hispaniam adiisse, et ibi aliquos ad fidem conuertisse, Ecclesiarum illius prouincia traditio est. »

2. Histoire du Bréviaire romain, par P. Batiffol, p. 257.

3. Voir l'appendice III, 7, et le fac-similé I, à la fin du volume.

part à l'auteur de fausses références; de l'autre, l'usage de textes notoirement apocryphes ou tout au moins contestés. Les fausses références consistent à avoir dit : 1° que la Vie où il est parlé de la venue de saint Jacques est en tête des Étymologies de saint Isidore dans l'édition de Grial 1, alors que dans la Vie qu'on y trouve, qui est l'œuvre de Braulion, il n'y a pas un mot de saint Jacques 2; 2° que Bède, dans son martyrologe, fait mention des disciples de saint Jacques et de leur prédication3, alors que cet hagiographe parle seulement de leur consécration à Rome par l'Apôtre, qui les envoya prêcher en Espagne: méprise d'autant plus grave, que ce passage de Bède est précisément en faveur de ceux qui prétendent que ce n'est pas saint Jacques, mais seulement ses disciples qui convertirent les Espagnols. Les textes suspects étaient la Chronique de Turpin 4, que Mariana appelle un «libro de caballerias», indigne d'être nommé par une personne grave⁵; le «libro de Calixto segundo» ⁶, que Morales ⁷ considère comme apocryphe, et dont il eût donc fallu prouver l'authenticité; et, enfin, « los libros Arauigos que se hallaron en Granada los años passados » 8, contre lesquels on a élevé des doutes si graves que le Pape a ordonné qu'on les lui apportât, et en faveur desquels il n'y a

1. « Anda esta carta en la edicion que vltimamente se hizo en Madrid » (p. 19 des $Dos\ Discursos$).

- 2. Mariana veut parler, évidemment, de la Praenotatio librorum D. Isidori, qui précède, en effet, avec quatre autres courts documents, le texte des Étymologies dans l'édition de Grial (dans la Patr. l., t. LXXXII, col. 65-68). Le connétable voulait parler soit de la Vita saneti Isidori attribuée à Luc de Tuy, et mise en tête de l'édition de Grial (Patr. l., ibid., col. 20-56), soit plutôt de l'Abbreuiatio Braulii Caesaraugustani episcopi de uita saneti Isidoris qui formé le chapitre XI de cette même Vita (Patr. l., ibid., col. 53-56): il est, en effet, question de part et d'autre (col. 20 et col. 56) de saint Jacques, dont Isidore est présenté comme le successeur. Sur ce dernier texte cf. Flórez, Esp. Sagr., t. III, p. 112, § 134, et les Isidoriana d'Arévalo, 4. Velasco avait confondu les deux textes mis sous le nom de Braulion, sans se douter peut-être que celui auquel il se référait avait pu être interpolé par l'auteur de la Vita. Mariana rectifiait avec raison, car cette confusion entraìnait l'attribution à Braulion de cette phrase: «Nam sicut Gregorius doctor Roma successit Petro, B. Isidorus in Hispaniarum partibus doctrina Jacobo successit apostolo...» (col. 56), alors qu'elle est due à un écrivain du xm' siècle (Luc de Tuy selon lui).
 - 3. P. 13 des Dos Discursos.
 - 4. P. 19.
 - 5. Tel était déjà le jugement de Papire Masson (cf. G. Paris, De Pseudo-Turpino, p. 2).
 - 6. P. 19 des Dos Discursos.

7. Coronica, IX, 7, \$ 65, t. IV, p. 382-3, de l'éd. Cano: « Tengo por cierto que le Papa Calixto segundo no escribio aquel libro, sino que su autor le publicó en nombre de aquel Sumo Pontifice por darle mayor autoridad... »

8. P. 21 des Dos Discursos, le connétable en parle comme de documents irréfutables: « Y si demas de tantos y tan graues autores como los referidos, se huuieran hallado aora en algun secretissimo y guardadissimo archiuo otros libros de autores mucho mas antiguos, y del mismo tiempo del Apostol, que como testigos de vista afirmassen su venida a España, no ay que dudar sino que en ningun buen entendimiento pudiera caber el ponerla en duda contra tan grande y tan irrefragable testimonio. Pues essa merced ha hecho Dios a estos Reynos en estos mismos dias, descubriendo las reliquias, y laminas del Monte Santo de Granada...» On voit si ces découvertes étaient venues à leur heure.

pas de témoignages suffisamment sérieux. On jugera par cette dernière critique quelle était au juste l'opinion de Mariana: elle marquait à la fois de la réserve, comme il convenait à un catholique, et de la méfiance, comme il convenait à un homme de bon sens. Telles étaient les erreurs du premier Discurso. Dans le second, l'historien relevait, sinon une crreur (car la question était discutable, et Flórez l'a tranchée dans le même sens que le connétable), du moins une induction mal fondée qui consistait à considérer le document publié par Loaysa comme un faux, sous prétexte qu'il n'était pas en « forma solenne » : comme si, observe Mariana, tous les textes anciens étaient authentiqués par témoins et notaire! Cette fois, d'ailleurs, il était moins bien inspiré. Mais nous reviendrons sur ce point quand nous essaierons de montrer ce que vaut la critique de notre auteur dans l'Histoire d'Espagne².

Mariana ne s'en prenait pas seulement aux connétables. Les doyens de faculté n'échappaient pas à ses critiques. Une note contenue dans le même recueil³ vise certainement la Descripcion de la Imperial Ciudad de Toledo, y historia de sus antigüedades, y grandeza¼, que publia en 1605 à Tolède le doctor Francisco de Pisa, dedn des Facultés de théologie et d'Artes liberales, professeur retraité d'Écriture sainte, et docteur en droit canon de l'Université de Tolède: Mariana reproche à l'auteur, entre autres choses, d'avoir cité, comme se trouvant en deux ouvrages différents, deux passages de saint Isidore en faveur de la venue de saint Jacques⁵, alors qu'ils se trouvent tous

^{1.} Voir aussi sa lettre à son confrère Ferrer, en date du 24 juin 1596, à l'appendice V, 2.

^{2.} Dans la 3° partie, ch. I, § III.

^{3.} Voir l'appendice III, 8,

^{4.} Nº 3126 du Catálogo de Salvá. Il existe une ébauche de la seconde partie de cet ouvrage: « En este libro se contienen los apuntamientos para la segunda parte de la Historia de Toledo, que prometio escribir el D' Franscisco de Pisa, Decano en las facultades de su Theologia y Artes Liberales, y cathedratico de Escriptura en la Insigne Vniversidad de Toledo fechos y ordenados por el mismo en el año de 1612. No pudo dar la ultima mano para perfeccionar la obra, á causa de las graves ocupaciones en que le puso su notoria literatura, abanzada cdad, y quebranto de salud, y asi quedo diminuta, como se verá en este manuscrito. Pasó de esta presente vida para la eterna en 3 de Diciembre de 1616, à los 83 años de su edad. » Ms. moderne de 300 pages, plus les préliminaires et index, appartenant à D. Juan Moraleda Esteban. A la fin, une note de la même main déclare que l'original « para en poder de Da Joseph Sanz del Pozo y san Zebrian presu° y Capellan de su Maga en su real Capilla de los S. Reyes nueuos de Toledo y con el concuerda &c ». Cet ouvrage représente évidemment les « apuntamientos para la segunda parte, la cual no llegó à publicarse », dont parle Salvá (nº 3127). M. Moraleda m'a dit avoir vu l'original ou tout au moins une copie ancienne: c'est sans doute l'exemplaire manuscrit dont parle M. Pérez Pastor (Impr. en Toledo, nº 456) et qui est à la Bibl. provincial de Tolède.

^{5.} Folio 72 v., Pisa donne, en effet, cos deux références: « vno es en el Epitome que escriuio de la diuision y repartimientos de las provincias entre los Apostoles, cap 81. y otro intitulado de la vida y muerte de los santos padres del viejo y nueuo testamento cap. 71. » Mariana a raison: cf. les ch. 71 et 81 du Liber de ortu et obitu patrum, t. LXXXIII de la Patr. 1., col. 151 et 154. La méprise de Pisa est assez bizarre.

deux dans un même livre, le *De ortu et obitu patrum*. Il lui adresse aussi la même critique qu'à Velasco au sujet du passage attribué à Braulion¹, qui n'est qu'une interpolation (postilla) de Luc de Tuy.

Ces remarques ont pour nous une valeur. Elles montrent que, dans une controverse, Mariana savait distinguer les mauvaises raisons, et refusait de s'en servir. Cet homme passionné cherchait avec sang-froid la vérité; il ne voulait la trouver et la prouver que par elle-même. En un mot, au principe que Fernández de Velasco allait chercher dans saint Jean Chrysostome: « Traditio est, nihil quaeras amplius ² », il opposait le rationalisme que recommande l'Évangile: « Nos adoramus quod scimus ».

^{1.} Pisa le cite un peu plus loin, même folio. Mariana renvoie pour la Vie authentique de saint Isidore par Braulion, c'est-à-dire la Praenotatio librorum sancti Isidori a Braulione edita, au début de l'édition de Grial, où elle se trouve, en effet, comme on a vu plus haut (t. LXXXII de la Patr. l., col. 65-68), et au De uiris illustribus édité dans la même collection par Juan Bautista Pérez; mais Arévalo, auquel ici se conforme Migne (t. LXXXIII, col. 1100), ne reproduit pas dans le De uiris cette Praenotatio, qui en formait le chapitre 47 et dernier, l'ayant déjà mise dans ses Isidoriana, 3 (dans la Patr. l., t. LXXXI, col. 15-7). Elle est donc en somme reproduite deux fois dans Grial et deux fois dans Migne.

^{2.} P. 29 des Dos Discursos.

CHAPITRE V

I. Il abrège la Bibliothèque de Photius.

II. Il écrit une Histoire ecclésiastique d'Espagne, édite Luc de Tuy et traduit les Homélies de saint Gyrille.

III. Il publie les Sept Traités.

Ι

Dès 1608, l'Illustrium Scriptorum Religionis Societatis Iesu Catalogus, publié pour la première fois par Pedro Ribadeneira cette année-là, signalait parmi les travaux dus à Mariana un abrégé, en latin, de la Bibliothèque de Photius. Il est temps de le mentionner, comme nous allons voir, si nous voulons le mettre autant que possible

à sa place chronologique dans la biographie de l'auteur.
L'abrégé manuscrit de la Biblioth de l'auteur.

L'abrégé manuscrit de la Bibliothèque de Photius par Mariana existe en double exemplaire. Il forme, en effet, l'un des sept tomes provenant de la maison professe de Tolède et conservés au British Museum 1. On le trouve également à la Biblioteca nacional 2. En tête, il y a une préface où Mariana déclare que l'exemplaire qui lui a servi provient de la bibliothèque de D. Francisco de Mendoza, « cardinal de Burgos, » et lui a été prêté par un ami, qu'il ne nomme pas. Dans son Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial, Charles Graux a retracé l'histoire des manuscrits réunis par ce cardinal, et dit comment, après la mort de celui-ci (1566), on en constate l'existence à Tolède, sans que toutefois l'on puisse expliquer par quelle voie ils y étaient venus 3. En 1571, Alvar Gómez de Castro, qui y professait la littérature grecque et la rhétorique 4, déclarait les avoir tous vus; il était en pourparlers au

2. Bb 185, 3. P. 43-79,

^{1.} Ms. Egerton 1870. Sur le titre, cette montion: « de la libreria de la casa professa de la comp^{*} de Jesus de Toledo. » C'est donc bien ce volume et non celui de la Biblioteca nacional, qui fait partie de la collection dont il est question à a Bh. 25

^{4.} Nic. Antonio dit: « evocatus Toletum a Bernardino Sandovalio, qui recens in ea urbe novam erexerat scholam.». Mais Alvar Gómez dit lui même, dans sa préface au De rebus gestis a Francisco Ximenio: « ... a Bernardino Alcaracio, scholastico Toletano... Toletum sum vocatus.» Or ce Bernardino Alcaraz fut un grand bienfaiteur de l'Université-collège de Santa Catalina. C'est donc là évidemment qu'il appela Alvar Gómez. Ce détail n'est pas sans intérêt, d'autant que le successeur de Gómez fut André Schott.

sujet de leur acquisition, au nom de l'église de Tolède, concurremment avec le roi, qui les voulait pour l'Escorial. Le cardinal de Burgos était mort en laissant des dettes, et ses créanciers mirent jusqu'à cinq fois l'embargo sur ses livres. Rencontre curieuse, la mention de ces embargos, dont un est daté de 1583, un autre de 1585, figure sur une note signée de Mariana et adressée à un « Muy illustre señor », qui, sans doute, lui avait demandé de se renseigner là-dessus, et qui pourrait bien être García de Loaysa, puisque c'est lui qui devint acquéreur de la bibliothèque saisie 1. L'ancien précepteur de Philippe III ayant laissé tous ses livres à son neveu Pedro Carvajal, ami de Mariana, il en résulte que les occasions ne manquèrent point au jésuite pour se faire prêter le Photius de Mendoza, et que l'ami qui le mit à sa disposition peut aussi bien être Carvajal ou Loaysa, que, comme le suppose Graux, Alvar Gómez. Toutefois, comme il est probable que s'il s'agit de l'un des deux premiers, Mariana les ent désignés autrement que par le mot d'ami, du moins après l'élévation du premier au siège de Tolède et celle du second au siège de Coria, on peut croire ou qu'il a voulu parler, soit de celui-là avant le mois d'août 1508, soit de celui-ci avant 1604, ou que c'est bien le maestro Alvaro qu'il désignait ainsi. De toute façon, ce serait donc avant 1604 qu'il aurait exécuté l'abrégé qui nous occupe. Et s'il s'agissait d'Alvar Gómez, ce scrait avant 1580, année où mourut cet érudit2; s'il s'agit de Loaysa, ce pourrait être vers le temps où celui-ci préparait son édition du Chronicon de saint Isidore, c'est-à-dire dès avant 1593, car dans la première note on voit cité un passage de Photius 3, dont le précieux livre était donc déjà au pouvoir du commentateur.

Le Photius de Mendoza, qui est aujourd'hui à la Biblioteca nacional, avait été copié en 1552 sur un manuscrit de Rome 4. Mariana s'est proposé, ainsi qu'il l'explique, d'extraire de ce bibliographe les renseignements les plus intéressants qu'il donne sur quelque trois cents auteurs, en particulier ce qui concerne les ouvrages perdus. Dans cette condensation, il a réduit le volume à peu près au quart. Il comprenait bien qu'il y avait mieux à faire, et que c'était de publier l'ouvrage intégralement. Aussi ne présentait-il son abrégé que comme un pis aller 5. Ce n'est qu'en 1601 que David Hoeschelius publia à Augsbourg le texte grec. André Schott en donna, en 1606, une version

2. On a vu plus haut (p. 23, n. 6) que Mariana avait eu à sa disposition, pour l'établissement du texte des Differentiae, un ms. d'Alvar Gómez.

4. Graux, p. 44 et 74.

^{1.} Graux, p. 52-4. Cette note de Mariana est conservée sous vitrine à la Biblioteca nacional, qui ne possède pas d'autre exemplaire de la signature de l'auteur.

^{3.} Dans la Patr. l., t. LXXXII, col. 1017. Ce détail permet de préciser un peu, ce que n'a pu faire Graux, l'époque de l'acquisition de la bibliothèque du cardinal par Loaysa.

^{5. « ...} dum meliori conatu opus integrum in lucem emitt[i]atur. »

latine, qui fut réimprimée trois fois de 1611 à 1613. Ces dates nous amènent décidément à supposer que Mariana s'occupa de rédiger cette epitome avant 1601. Cette année est celle où parut son Histoire d'Espagne en castillan. On voit qu'il ne s'enfermait pas, même alors, dans le domaine de la littérature et de l'histoire nationales.

II

En 1605, Mariana était occupé simultanément à la rédaction d'une Histoire ecclésiatique et à la préparation du texte du Chronicon Mundi de Luc de Tuy. C'est par une lettre de Gil González Dávila que nous sommes renseignés. En effet, à la date du 29 juillet 1605, cet historien, écrivant à l'auteur de l'Historia de España à propos du texte de Luc dont s'occupe celui-ci, en vient à parler de ce qu'il fait lui-même: il va commencer l'impression des Vies des évêques de Salamanque avec l'Histoire de cette ville sous l'administration de chacun d'eux, le tout d'après les documents des archives2; il demande à Mariana de vouloir bien voir les feuilles qu'il lui enverra au fur et à mesure de leur sortie des presses; il ajoute que dans ce voyage, sans doute celui qu'il a fait pour recueillir ses documents, on a trouvé beaucoup de pièces curieuses et inconnues sur l'Église d'Espagne, lesquelles ne demandent qu'à venir entre les mains du P. Mariana, car il paraît que celui-ci est occupé à composer une Historia eclesiástica de España. Dans sa réponse, le jésuite, qui, selon son habitude, évite autant que possible de parler de lui et de ce qu'il fait, ne dit pas un mot de cette Histoire ecclésiastique.

Elle a pourtant existé. Le P. Burriel, parmi les manuscrits du collège des jésuites à Tolède, en découvrit un, sans nom d'auteur, mais contenant des feuilles écrites de la main de Mariana, avec des corrections et additions sur le texte mis au net par un scribe. C'était, écrit-il, un manuel rédigé dans le beau latin de cet auteur et comprenant l'Histoire ecclésiastique depuis le commencement du monde presque jusqu'à son époque, un travail dans le genre du Rationarium

^{1.} Noguera (p. Lxxx) fait observer que Schott, dans le prologue de son édition, ne mentionne pas l'*Epitome* rédigée par son ami, et il en conclut que ce travail n'était pas encore fini alors, car Schott en aurait parlé. Mais la phrase que nous citons dans la note précédente prouverait encore plus nettement que, ni l'édition de Schott, ni même celle d'Hoeschelius n'avaient encore paru quand Mariana écrivait sa préface.

^{2.} Get ouvrage parut en 1606 (n° 2969 de Salvá). Le nom de Gil González Dávila est aussi celui d'un jésuite qui fut recteur d'Alcalá de 1564 à 1567, et fut nommé asistente pour l'Espagne, le Pérou et le Mexique en 1573. L'historien naquit vers 1578 à Avila et mourut en 1658.

temporum de Pétau¹. On devine la joie du marianiste convaincu qu'était Burriel. Malheureusement, le manuscrit découvert par lui n'a pas rejoint les autres manuscrits de Mariana au British Museum; il n'est pas non plus à la Biblioteca real, ni à la Biblioteca nacional. Il est évident, d'ailleurs, que l'ouvrage dont parle Dávila, et qu'il désigne sous le titre d'Histoire ecclésiastique d'Espagne, n'est autre que celui qu'a vu Burriel. Dávila n'était pas renseigné d'une façon précise, cela se comprend, sur le titre et l'objet du livre auquel on lui avait dit que le jésuite travaillait.

Par la même lettre de l'historien de Salamanque nous savons aussi, comme il a déjà été dit, qu'en 1605 Mariana préparait la publication du Chronicon Mundi de Luc. Nous apprenons encore, et la réponse de Mariana, en date du 8 août suivant, nous confirme que celui-ci avait prié son correspondant de conférer plusieurs passages de ce texte avec les manuscrits qui existaient à Salamanque². Ces passages, Dávila les lui envoie « copiés tels qu'ils étaient dans les originaux ». La copie devait se trouver dans le feuillet qu'il joignait à sa lettre, et qu'il déclare contenir « la collation des endroits qu'on a vus dans le Tudense » 3.

Ainsi, au mois d'août 1605, ce texte était prêt pour la publication. Il ne fut publié qu'en 1608. Noguera, d'une lettre de l'un des Schott (il ne dit pas lequel), dont il avait une copie, et qui était datée d'Anvers, 27 février 1608, conclut que c'est vers 1608 que Mariana envoya le Chronicon à André Schott⁴. Il aurait dû dire 1607 au plus tard, car dans la préface que François Schott a mise en tête du tome IV de l'Hispania illustrata, et où sont énumérés les ouvrages inclus dans ce volume, on voit mentionnée la Chronique de Luc⁵, et

2. Il y en a encore (à la Bibliothèque de l'Université) au moins un, que signale Ewald, dans sa Reise nach Spanien (Neues Archiv, t. VI, p. 373); il ne comprend que le livre I.

^{1. «} He hallado estos dias entre los mss. de este mi colegio (en que hay algunos singulares) un tomo del Padre Mariana, no conocido y sin nombre, que yo saqué por tener muchas hojas de su puño, y muchas enmiendas y adiciones en lo que es de amanuense, y es compendio en su bello latin de la historia eclesiástica desde el principio del mundo hasta casi su tiempo. La obra es á la manera del Rationarium Temporum del gran Petavio. No dudo que hay ya obras mejores en esta línea, y la de Petavio lo será sin duda; pero sin embargo yo solo siento no hallar como copiarlo para juntarlo con las otras obras suyas inéditas que recogí años ha, y saldrán algun dia queriendo Dios. Es mucho lo que me he alegrado: acompáñame.» (Lettre du P. Andrés Burriel à son frère D. Pedro, «Toledo y octubre 24 de 1752», dans la Coleccion de documentos inéditos para la historia de España, t. XIII, p. 236.) Le Rationarium temporum de Denis Pétau parut à Paris en 1633-4.

^{3.} Voir à l'appendice V, 4-6, la correspondance de Mariana avec Dávila.

^{4.} P. Lviii.

^{5. «} Agmen ducet Lucæ Tudensis Episcopi Chronicon, typis antea numquam euulgatum... Antuerpiæ Kal. Martiis CIO. IDCVII.» C'est bien le texte envoyé par Mariana que les Schott publièrent, puisque, dans la lettre qui précède l'édition du De altera vita (voir plus loin), André, parlant de ce dernier ouvrage et de la Chronique, dit «... vtrumque opus, me hortante maxime, Marianæ nostro acceptum est referendum».

a) Celui de Tolède.

cette préface est datée du 1° mars 1607. En fait, Mariana avait envoyé son manuscrit aux Schott moins de trois mois après sa lettre à Dávila, car dans la lettre qu'il adresse le 8 novembre 1605 au curé de Bayona, il dit : « ya los libros de don Lucas se encaminaron a Flandes, » et il leur souhaite un bon voyage malgré la difficulté des communications.

Le rôle du Flamand André Schott, surtout comme éditeur de Sénèque le Rhéteur et de Sénèque le Philosophe, de Pomponius Mela, d'Orose, de Cornelius Nepos, d'Aurelius Victor, du monument d'Ancyre, de l'Itinéraire d'Antonin et de l'Itinerarium Burdigalense (ou Hierosolymilanum), etc., est assez connu pour que nous n'ayons pas à le faire ressortir¹. Nous devons rappeler seulement que, né à Anvers en 1552, il avait étudié à Louvain et à Paris, quand son père l'envoya à Madrid. Il obtint à Tolède la chaire de grec laissée vacante par la mort d'Alvar Gómez (1580)2. Il jouit de l'intimité de Quiroga, à qui il donna des leçons de grec. En 1584 il fut appelé à l'Université de Saragosse, pour enseigner la rhétorique, le grec et l'histoire romaine. Il contracta une fructueuse amitié avec le savant archevêque de Tarragone, Antonio Agustín, dont il devait publier en 1617, traduits par lui en latin, les Diálogos de medallas. Un mois avant la mort de celui-ci, il entrait chez les jésuites. Il alla à Valence pour étudier la théologie, puis au collège de Gandie pour l'enseigner, et ensin à Rome, où, en 1594, on lui consia la chaire de rhétorique. Trois ans après il revenait à Anvers, où il mourut en 1629. Ce fut un ouvrier laborieux de l'humanisme: mais en même temps l'historiographie et la bibliographie hispanoportugaises trouvèrent en lui un collectionneur et un éditeur fervent. Ses relations avec Antonio Agustín, Antonio de Covarrubias, García de Loaysa, Alvar Gómez, Juan Núñez, et enfin Mariana³ lui avaient donné les moyens de recueillir dans son Hispania illustrata les œuvres historiques écrites en latin et relatives à l'Espagne et au Portugal⁴, et d'en former une collection plus complète que celle de Beale⁵. Il en donna les deux premiers tomes en 1603; le troisième vit le jour en 1606; le quatrième, qui contient le Chronicon de Luc, fut publié par son frère François en 1608. La même année parut son Hispaniae Bibliotheca 6, sous le pseudonyme de Peregrinus, que justifiait son long séjour hors

^{1.} Voir la liste de ses publications dans la Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus, une boune notice par Baguet dans les Mémoires de l'Acad. royale de Belgique, t. XXIII, Niceron, t. XXVI, la Bibl. h. n., Alegambe, Bibl. script. Soc. Icsu, Ribadeneira, Ill. script. Rel. Soc. Icsu, et d'autres sources indiquées et utilisées par Baguet.

^{2.} Voir plus haut, p. 70.

^{3.} Préface du t. IV de l'Hisp, illustrata.

^{4.} Salvá en donue la liste (nº 2978).

^{5.} Cf. plus haut, p. 1x.

^{6.} Prosper Marchand (Dictionnaire) a contesté que l'Hispaniae Bibliotheca fût d'André Schott, sous prétexte que l'article consacré à Jean de Mariana renferme des inexactitudes. Il n'y a rien de fondé dans cette allégation. Les initiales d'André Schott suivent, du reste, le nom Peregrinus, dans la dédicace à Ignace de Borja.

de sa patrie. François, qui vivait à Anvers, s'était associé à son œuvre d'éditeur. C'est lui sans doute qui eut à s'occuper de l'impression du texte envoyé par Mariana.

C'était la première fois qu'on publiait ce texte, dont l'importance pour l'histoire d'Espagne ressort assez clairement de ce simple fait que la chronologie de Luc, bien différente de celle de Rodrigue, est à peu de chose près celle que grâce aux chartes on a pu fixer aujour-d'hui¹. Cette édition a été jugée sévèrement par Mommsen, d'après qui elle représenterait moins le texte de Luc qu'une récension et une amplification d'Isidore, faite à l'aide d'un exemplaire de Luc tellement corrigé lui-même, qu'on ne retrouve dans cette édition ni Luc ni Isidore; et le savant allemand conclut en déclarant qu'il faut la rejeter complètement². Cette conclusion est admissible s'il s'agit de

1. Voir la 3º partie, c. I, § IV. Luc est mort en 1249, deux ans après Rodrigue.

2. «Editio, quam curavit Andreas Schotlus in Hispaniae illustratae volumine quarto (Francofurti 1608*) non tam Lucam repraesentat quam Isidori recensionem prolixiorem ad Lucae librum aliquem ita emendatum, ut iam neque Isidorum hic habeas neque Lucam et tota abicienda sit. » (Mon. Germ. Auctorum antiquiss., t. XI, p. 265.) Mommsen a pris le texte de Luc principalement dans le ms. de la Biblioteca nacional qui portait précédemment la cote 27-28 Toletanorum (ib., p. 253 et 264), aujourd'hui Hh 98. C'est Bernays qui l'a collationné pour lui, en ce qui concerne la Chronique et les Histoires isidoriennes. J'ai refait le travail pour tout le Chronicon d'après le même ms., les mss. F 130 = 1534, P 138 = 4338 (tous quatre signalés par Mommsen, ibid.) et F 46 = F 71 = 898 de la Biblioteca nacional, 2-c-5 (également signalé par Mommsen) et 2-c-3 de la Biblioteca Real. Je donne à la suite, comme spécimen, les variantes des deux principaux, Hh 98 de la Biblioteca racional et 2-c-5 de la Biblioteca real, par rapport aux pages 43-4 de l'édition de Schott. On pourra ainsi se faire une idée de ce que vaut cette édition. Je dois dire que je ne garantis pas absolument l'exactitude de ma collation, n'ayant pu faire sur place la vérification, que je réserve pour le jour où je serai à même de préparer utilement une édition de

N=Ms. Bibl. nacional, 27-28 Toletanorum = Hh 98, R=Ms. Bibl. real, 2-c-5. Je mets entre $\langle \ \rangle$ les mots omis, et en italiques les mots ajoutés par les mss. indiqués.

Ces deux mss. ont partout l'orthographe Goti, Gotorum.

P. 43, l. 10 NR (Gotthorum historia). — 11 Scythis, NR Scitis. — 13 Septentrionis, NR Occidentis. — 14 montium, N mocium. — 15 Hunnorum, NR ugnorum. — 21 habituq; N ab utroque, R arbitrioque. — 22 magnitudo, N magnatudo. — 23 ipsa, N ipse. — 25-6 obices (variante en marge : duricies), NR duricies. — 26 & ipso crebro opinata, NR & inopinabilis. — 27 hactenus, NR actenus. — 29 regno, NR regnum. torpore, N corpore. — 30 hucusque, R hucu;. — 32-3 magna, R regna. — 34 contingit, R contigit. - 37 inquit, N inquid. - R < quo > . - 38 telis, N tedis - 39 Hac, NR ac. — 41 terras, NR terram. — 42 subjectusq; N subjectisq; — serviere, NR servire. -R gètes et ipsa yspania uidebatur. Retro autem güs cos. - 43 Gog, NR Gotim. - Magog, N Magoch, R. Magoth. — 44-5 significatur, N significantur. — 46 hi, NR hii. -Pyrrhus, R Porus. — 47 retro secula, N secula, R secula retro. — 49 retexere, N texere. - 52 Æthiopes, N thiopes, R tiopes. - Persæ, N Persi. - 55 meditatus esse, NR meditasse. — 56-7 asperis viris, N asprimos viros, R asprimis viris. — 58 Galieni Gotthi primo descensis, NR Galieni imperatorum primo Goti discessis. - P. 44, 1 repetunt, NR petunt. — 2 eo quod, NR quo. — à finib., R affinibus. — 3 auream, N et auream. — 8 expulit, N expulsit. — de, R et de. — 9 NR victoria fuit amplius. — 10 acclamante senatu, NR acclamantes senatus. — 11 rempublicam, R reipublicæ. — 12 CCCC (variante en marge CCCCVIII), R CCCCVIII. — imperii, NR imperatoris. — N < pri-

a) Le texte porte 4688 par suite d'une erreur d'impression.

constituer le texte d'Isidore, mais non pas s'il s'agit du texte même de Luc. On peut affirmer que, à part quelques mots en plus ou en moins en de rares endroits, cette édition ne s'écarte pas ordinairement des leçons fournies par les manuscrits 1, même par celui que Bernays a consulté pour Mommsen, et qui est le plus ancien. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Mariana n'a pas employé la méthode moderne pour présenter son texte : il ne signale que de rares variantes, et néglige de dire d'où il les tire. Dans la lettre citée tout à l'heure, il déclare que le but de son travail a été simplement de corriger dans la mesure du possible un texte « que no tiene cosa con cosa ». Comme il dit dans sa préface à l'édition du De altera vita2, il n'ignorait point qu'il existait beaucoup de manuscrits du Chronicon de Luc; mais il avait dû se contenter d'en examiner cinq. Et l'on voit qu'en outre il avait fait collationner sur les manuscrits de Salamanque, dont un est du xiv° siècle, les passages qui l'embarrassaient3. Il se rendait bien compte de l'insuffisance de ce travail, qui, d'ailleurs, avait pour but non l'établissement, mais l'amélioration du texte en vue d'une première édition. Aussi, bien qu'il eût en effet amélioré, comme il déclare encore dans sa lettre, une multitude de passages, en somme, il n'était pas satisfait : « Je le laisserai paraître tel qu'il est à présent : ce sera un premier pas vers une correction plus complète. J'ai fait

mus > . — Gotthorum, NR in G. — gentis, NR gentem. — 13 Athanaricus, NR Atanaricus. — annos, R annis. — 14 Gotthos, Neos, R gotos eos. — gente sua, NR locis suis. — 15 plurimos, NR plurimi. — 15-6 martyres fecit, NR martyrio coronati sunt. — 16 affectos, NR afflicti. — 17 immo magis coegit, NR et coacti s. — atque, R 2. — 17-8 Romani soli migrare prouincias, NR Romanam transiret regionem. — 19 Istrium, NR Histrium. - 20 Athanarico, NR Ataniricum. - Fridigerno, N Fridigernum, R Fridegenum. — sese, R se. — 27 NR gens gotorum tenuit. — 29 instruxerunt, NR construxerunt. -- 32 autem sanctum, NR sanctum autem. -- nec, R neque. -substantiam, NR ex substantia. — 35 vt, NR et. — 37 N < temporum, Regumque succcssum>. — 38 reminiscentis, NR reminiscente. — NR sum remedium renunciaue-runt. — inditæ, NR inolitæ. — NR malum & per — orthodoxum, N ortodoxium. — 41 Valentis, N. Valentini. — primŭ, NR primo. — 42 acribus, NR acris. — 44 NR armis ei tradunt. — Thraciam, NR traciam. — 47 NR sunt. 7 Thraciam. — 48 deiccto, NR delete. — 49 succederunt, R succedunt. — R < viuus > . — 51 Gotthi priores Gotthos, N Goto, R Gotos. - 52 volucrunt, N nolucrunt. - N (sibi ad prædæ), R sue. — societatem, N societat, R societati. — 53 NR sunt ab eis. — 54 (catholici est en marge dans R). - 55 concordia, NR concordiam (R con au-dessus). - 56 Hungaros, N ungaros. — 58 R < Hispani >.

1. Les Schott pourraient bien être responsables d'un certain nombre d'inexactitudes. Sur les habitudes d'André comme éditeur, voir Baguet, Bulletins de l'Acad. roy. de Belgique, t. XVII, II, p. 144-51.

2. « ... prioris (la Chronique) quidem manu scripta multa exempla exstant... »

3. Ces endroits étaient: 1° Le début; et Mariana observe, d'après ce que lui a communiqué Dávila, que ce début est le même dans « esos codices », c'est-à-dire ceux de Salamanque, et « los mas de aca », c'est-à-dire ceux de Tolède. 2° La phrase « Ex nunc, vt fertur, non accepit populus responsum in templo manifeste sicut prius, nec ex Dabir id est rationali, nec ex Ephod » (Hispania illustrata, t. IV, p. 15, 1. 41-43). Car bien que Mariana n'indique pas la référence et ne reproduise même pas la phrase, c'est évidemment de celle-là qu'il s'agit. Il ne trouvait dans aucun de ses manuscrits le mot Dabir. Et, en effet, le ms. Hh 98 de la Biblioteca nacional, qui peut être

tout ce que j'ai pu, sinon tout ce qu'il fallait. » Il a pourtant rendu un réel service, et c'est grâce à lui que Luc nous est accessible, puisque la seconde édition est encore à faire.

De la même lettre de Schott, qu'il a omis de publier, Noguera déclare qu'il ressort que les De altera vita fideique controuersiis aduersus Albigensium errores libri III, dédiés à Pedro Carvajal¹, évêque de Coria, et parus en 1612, étaient déjà entre les mains d'André Schott en 1608. Celui-ci, en tout cas, date des calendes de mars 1609 la lettre qu'il adresse à son confrère, le P. Jacques Gretser, et qui est en tête de l'édition. D'après Antonio, l'ouvrage aurait paru en même temps à Munich et à Ingolstadt en 1612². Seule l'édition d'Ingolstadt est connue³.

Mariana devait avoir depuis assez longtemps l'idée de cette publication. Il avait trouvé le texte de Luc dans un manuscrit d'Alcalá, à la suite d'une relation de la vie et des miracles de saint Isidore, due au même auteur. Et ce qui l'avait amené à étudier ce manuscrit, c'était précisément sa collaboration à l'édition de Grial. Une fois la première partie du volume étudiée, il avait examiné la suivante et l'avait fait copier⁴: c'était une œuvre distincte de la Vie et miracles de saint Isidore, et consacrée à la controverse contre les Albigeois. Il la divisa en chapitres pour en éclaircir un peu la masse compacte et indigeste, ajouta en marge les références de tous les passages de l'Écriture sainte dont elle est pour ainsi dire formée, lui donna un titre et la mit ainsi en circulation comme un antidote contre les Albigeois modernes qu'il voyait dans les Luthériens et les Calvinistes. Le jésuite et l'érudit s'étaient comme entendus pour éditer cet archaïque livre de polémi-

un de ceux que collationna Mariana, donne, à la place de Dabir, datur. Celui-ci conjecturait bien Dabir, mais le sens donné à ce mot par le texte de Luc l'arrêtait, le vrai sens de ce mot étant oraculum. Dávila ayant trouvé Dabir dans le ms. de Salamanque, il n'y avait plus à hésiter: l'auteur de la Chronique pouvait s'être trompé en traduisant ce mot, ou c'était une glose erronée. 3° La liste chronologique des empereurs qu'on trouve vers le début de la Sexta aetas (Hisp. ill., p. 28). Mariana s'étonnait de voir que tout en poussant, comme Isidore, l'histoire des empereurs jusqu'à Heraclius, Luc arrêtât cette liste préliminaire avec Constantin. Or, aucun des cinq manuscrits dont Mariana disposait ne continuait plus loin cette liste, et, d'autre part, tous mettaient Galba, qu'ils appellent Gallus, après Néron, alors que les mss. d'Isidore l'omettent. Il semble que sur ce point Dávila n'avait pas saisi la question posée; en tout cas le texte édité par Schott est conforme à ce que Mariana trouvait dans ses manuscrits.

1. Et non Carvalho, comme dit la Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus. Cf. plus haut, p. 63.

2. Bibl. h. v., t. II, p. 67.

4. Voir la préface de Mariana.

^{3.} Elle a été reproduite dans les t. XIII de la Magna Biblioteca veterum Patrum de Cologne, 1618; IV, pars II, de la Magna Bibl. vet. Patr. de Paris, 1654; et XXV de la Maxima Bibl. vet. Patr. de Lyon, 1677, ainsi qu'avec les œuvres de Gretser (Ratisbonne 1734-40, t. XII) Fabricius (Bibl. lat. med. aevi, au nom Lucas), parle d'une édition donnée par Gretser à Ingolstadt en 1613. C'est sans doute de celle de 1612 qu'il veut parier.

que 1. C'est remarquons-le, le seul ouvrage que Mariana ait publié contre les protestants.

Nous devons signaler aussi dès maintenant un autre travail que Mariana lui-même mentionne dans l'un des Sept Traités et qui est, par conséquent, antérieur à 1609, date de leur publication, probablement même à novembre 1606, époque où, comme on verra, ils furent autorisés. Les « triginta homiliæ festorum... quas & nos Latinas fecimus » 2 sont évidemment les homélies ou lettres pascales (ἐορταστικαὶ), réduites, par la perte de la troisième, à vingt-neuf, que Cyrille, en qualité

1. Quant à la Vie et miracles de saint Isidore, il s'abstint de l'éditer, malgré l'intérèt qu'il y voyait, une traduction espagnole en ayant déjà paru (cf. sa préface); il s'agit évidemment de celle qui parut à Salamanque le 2 janvier 1525, que décrit Gallardo (nº 3639), et dont il existe un exemplaire dans la bibliothèque du duc de T'Serclaes (ci. C. Cañal, San Isidoro, p. 30). Elle a pour titre Libro de los miraglos de sant Isidoro, etc. Cf. ce qu'en dit Antonio (Bibl. h. v., t. II, p. 71). Elle est due, semble t-il, au « bachiller Juan de Robles, prior de San Juan de la Calzada, vicario de la iglesia de Nuestra Señora Santa Maria, que es cerca de la ciudad de Salamanca, » au nom duquel est le privilège, selon Gallardo. Ce Juan de Robles fut aussi, d'après Nic. Antonio (ibid. et Bibl. h. n.), chanoine de Saint Isidore de Léon. Flórez (Esp. sagr., t. XXII, p. 139-41) a du reste lui aussi décrit ce livre, dont il avait un exemplaire. Il y voit bien une traduction du De miraculis Sancti Isidori de Luc, mais il n'en reconnaît pas l'original dans le texte latin édité par les Bollandistes (t. I d'Avril, p. 330-331) d'après la copie que leur avait envoyée Antonio. Celui-ci d'ailleurs ne paraît avoir connu que par ouï-dire la traduction en question. Flórez a donc pu établir que ce qu'ont publié les Bollandistes ne correspond qu'au début de la traduction de Robles, laquelle continue par le récit développé de nombreux miracles. Mais le véritable original de cette traduction, qu'il croit fidèle, lui est resté inconnu, malgré ses recherches (ib., p. 135). Ce devait être le texte d'Alcalá. Il est donc bien dommage que Mariana ne l'ait pas publié, d'autant plus que le ms. qu'il eut entre les mains devait remonter à Luc lui-même. Il avait été prêté par les chanoines de Saint Isidore de Léon à Jean II de Castille, passa au pouvoir de Henri IV, puis d'Isabelle, et enfin de Ximénez, qui le déposa dans la Bibliothèque d'Alcalá (cf. la préf. de Mariana, dont les données sur ce point coïncident précisément avec celles que Robles a mises en tête de sa traduction). Les chanoines de Léon réclamèrent le précieux volume : ils obtinrent seulement l'autorisation d'en faire exécuter une copie, et c'est sur cette copie que Robles fit sa version castillane, ainsi qu'il est déclaré dans le passage qu'en a transcrit Flórez: « E agora un Canonigo de la dicha Casa quiso tomar trabajo de trasladarlo de latin en romance...» Robles n'est pas nommé ici, mais il est vraisemblable que, puisque le privilège est à son nom, c'est lui le chanoine traducteur, comme veulent Dávila et Antonio. Ainsi, en résumé, les observations de Flórez corroborent le témoignage de Mariana, auquel s'ajoute celui de Morales, qui connut le ms. d'Alcalá et la traduction castillane: « Hay tambien otro libro antiguo de la vida y milagros de San Isidoro, y es el que se refiere en el libro que anda impreso, donde se dice como el Cardenal Don Fray Francisco Ximenes mandó tracr este libro aqui del Monesterio de San Isidoro de Leon, » bien qu'il rapporte inexactement, comme on voit, la façon dont ledit ms. se trouvait à Alcalá, (De los libros antiguos, t. V, p. 298 de l'éd. Cano.) Il est bien possible que ce qu'en dit Mariana lui-même, comme ce qu'il dit de l'existence d'un duplicata, soit emprunté à Robles. Quant à la Vie et à la Translation éditées par les Bollandistes, Antonio, nous expliquent ceux-ci, les avait tirées l'une et l'autre d'un ms. de l'église de Tolède (n° 29). Arévalo les a reproduites avec le Commentarius praevius des Bollandistes, et Migne à son tour a réédité ce Commentarius avec la Translatio dans son tome LXXXI, et la Vita dans le tome LXXXII. Sur l'attribution de ces textes à Luc, voir Flórez, Esp. sagr., t. XXII, p. 132-6, et les Isidoriana, 13.

2. De die mortis Christi, p. 252 des Tractatus VII. Mention est faite, du reste, de cette traduction dans le Gatalogus de Ribadencira, en 1608.

d'archevêque d'Alexandrie et en vertu de la coutume établie depuis le m° siècle 1, envoya chaque année durant son épiscopat aux différentes églises pour fixer la date de la célébration de la Pâque. Où Mariana s'était-il procuré le texte, alors inédit, de ces homélies? Probablement, comme celui de Photius, dans l'ancienne bibliothèque du cardinal de Burgos, qui comprenait plusieurs manuscrits de S. Cyrille, et où s'était déjà approvisionné, pour l'édition qu'il voulait donner de ce père, le bibliothécaire du même cardinal, Bonaventure Vulcanius (Smet)2. Le texte grec et une autre traduction latine de ces homélies, due à Antoine Salmatia, furent publiés à Anyers en 1618 et reproduits par Jean Aubert, en 1638, dans son édition des œuvres de S. Cyrille³. André Schott, selon Alegambe, en avait fait de son côté une traduction et allait la mettre sous presse, quand il eut connaissance de celle de Salmatia, à laquelle il donna la préférence 4: on peut supposer que cette traduction attribuée à Schott et restée inédite était l'œuvre de Mariana. Schott était comme l'éditeur étranger de son confrère, et l'on a pu confondre en cette occasion l'éditeur avec l'auteur. On est même en droit, à ce propos, de se demander si la part de Mariana dans les publications de Schott n'est pas plus grande que celui-ci, sans fâcheuse intention, du reste, ne l'a fait savoir. Pour la Chronique de Luc, c'est comme incidemment qu'il nous apprend que le texte lui en avait été envoyé par l'historien espagnol : son frère ne le dit point en présentant le texte lui-même 5. Un homme comme Mariana ne devait pas attacher une grande importance à la propriété d'un texte inédit, et A. Schott, qui a tant publié, a bien pu n'avoir pas sur ce point les scrupules qu'on aurait aujourd'hui. Nous n'avons, malheureusement, à peu près rien de la correspondance des deux amis 6, et nous ne pouvons faire là-dessus que des conjectures.

Ш

C'est encore à son confrère André Schott, comme on verra, que Mariana s'en était remis pour la publication d'un autre ouvrage, pour

^{1.} Cf. Bardenhever, Les Pères de l'Église (tr. franç.), § 30, n° I, et 45, n° VII.

^{2.} Voir Graux, p. 60 et 68.

^{3.} Cf. Fabricius, tome IX, p. 464-5, reproduit dans la Patr. gr., t. LXVIII, col. 57-8. On trouve le texte et la traduction de Salmatia dans la même Patr., t. LXXVII, col. 391-982.

^{4.} Fabricius (ibid.) reproduit le passage d'Alegambe. Le ms. de Schott existe encore : cf. la Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus, Schott, 52.

^{5.} Voir plus haut, p. 73.

^{6.} Je n'ai rien trouvé dans un ms. de la Bibl. nationale qui contient la correspondance de H. Cock avec Schott (Epistolaire latin de H. Cock, ms. latin 8590), et je n'ai pu consulter que quelques-unes des lettres que signale la Bibliothèque, au nom Schott; Baguet, qui en a reproduit plusieurs, ne nomme même pas Mariana.

lequel il avait obtenu, le 24 novembre 1606, l'autorisation du provincial de la province de Tolède, le P. Juan García. Les *Tractatus VII* (tel en est le titre général), signalés déjà par Ribadeneira dans son *Catalogus* de 1608, parurent à Cologne avec la date de 1609.

Le traité par lequel s'ouvre cette collection célèbre est consacré, comme l'indique le titre, De aduentu Iacobi apostoli Maioris in Hispaniam, à la question, alors si actuelle, de la venue de saint Jacques en Espagne, et la résout par l'affirmative. Dans le mémoire qu'il rédigea lors de son procès, Mariana déclare qu'il écrivit cette réfutation de la thèse nouvelle des Italiens (de Baronius en particulier), sur la prière de D. Juan de Idiáquez, président du Conseil des Ordres 1. On peut penser qu'il n'avait point critiqué l'argumentation du connétable Fernández de Velasco pour se contenter ici de preuves boiteuses. Ce qu'évidemment il a voulu faire, c'est montrer que le document publié par Loavsa, dont d'ailleurs il ne paraît ici suspecter ni le fond ni la forme, ne faisait connaître que l'opinion personnelle de Rodrigue, intéressé, en tant qu'archevêque de Tolède, à combattre l'apostolicité de l'église de Compostelle. Pour cela il n'avait qu'un moyen : prouver que, bien avant Rodrigue, la croyance à la venue de saint Jacques était admise en Espagne. C'est sur ce point que s'est porté son effort; c'était celui-là qui lui paraissait capital, car une fois établi que la tradition espagnole fut connue et admise d'assez bonne heure, les objections ne pouvaient plus porter que sur la difficulté qu'il y a à placer ce voyage parmi les faits et les dates qui, d'autre part, nous sont fournis sur l'apôtre. Réduite à cette difficulté, que Mariana croit du reste pouvoir aplanir et qu'il examine en plusieurs chapitres 2, la question ne devait-elle pas être résolue dans le sens de la tradition, en attendant qu'on expliquât comment celle-ci a pu, sur de fausses données, s'établir 37

Gette tradition, il la trouve formulée ou défendue de trois côtés principalement. C'est d'abord dans le *De ortu et obitu patrum* d'Isidore de Séville; c'est ensuite dans les bréviaires de dix-huit églises; c'est ensin dans les écrits du pape Calixte II, mort en 1124 ⁴. Mais on se

^{1.} Le texte de ce mémoire, tel que l'a publié Noguera (p. xcix), porte «D. Juan Henriquez, como Presidente que era y es de Ordenes». Sur les indications de M. Morel-Fatio, je lis D. Juan de Idiáquez: tel est le nom du président du Conseil des Ordres de 1599 à 1614.

^{2.} G. 2.6.

^{3.} C'est ce qu'a cherché à faire M^{*} Duchesne dans son article Saint Jacques en Galice (Annales du Midi, 1900, p. 145-79), auquel a répondu le P. Fita dans Razón y Fe (sept. 1901-août 1902). Je n'ai pas à entrer dans la discussion, me proposant seulement de faire connaître une partie de l'argumentation de Mariana, et de montrer qu'il a pu, sans manquer de critique, soutenir la thèse que condamne aujourd'hui un savant si autorisé

^{4.} Il cite, en outre, Bède, et d'autres témoignages sur lesquels il est mal renseigné: le martyrologe hiéronymien (d'après Calixte II lui-même) et une lettre écrite en arabe par Anastase, patriarche d'Antioche, vers 560, que d'ailleurs il déclare n'avoir pas vue

rappelle qu'il reprochait précisément à l'auteur des Dos Discursos d'avoir allégué le « libro de Calixto II », dont Morales avait nié l'authenticité; quant au De ortu et obitu patrum, il n'était pas moins suspect, et Baronius y trouvait des mensonges indignes d'Isidore. Mariana avait donc à prouver l'authenticité de ces deux ouvrages.

Pour le De ortu et obitu patrum, il fournit deux témoignages auxquels il est difficile de répondre. Cet ouvrage figure parmi les œuvres attribuées à Isidore par Braulion dans sa Praenotatio librorum S. Isidori et par Ildephonse dans son De virorum illustrium scriptis 2. « On dira que le passage où il est parlé de la venue de saint Jacques est une interpolation: sur quoi se fonde-t-on, puisque dans les huit manuscrits qui ont été collationnés pour l'édition de Madrid 3, sans parler des deux éditions de Paris 4, on le trouve intégralement 5 ? »

En ce qui concerne Calixte II, auquel précisément il se trouve qu'on a aussi attribué le De ortu et obita patrum⁶, Mariana paraît avoir été plus embarrassé. Tous les écrits relatifs à saint Jacques et mis sous le nom de ce pape ont été rejetés en bloc⁷; et Morales est peut-être le premier à avoir donné l'éveil à la critique: il faisait observer que les auteurs de l'Historia Compostellana, qui pourtant parlent longuement de Calixte II, ne disent point qu'il écrivit un livre des miracles de saint Jacques; il déclarait scandaleux certains conseils aux pèlerins

(c. 7); enfin une lettre de Léon III (c. 11), sur laquelle voir ce que dit Msr Duchesne (p. 166-173); mais pour lui les principaux témoignages sont ceux qui sont cités ci-dessus, car ce sont les seuls qu'il reprenne dans sa conclusion (c. 14).

1. Voir plus haut, p. 67 et 69.

2. Appendix I dans Arévalo; t. XCVI, col. 202, dans la Patr. l.

3. Celle de Grial, qui, en effet, dans sa préface (p. 15 dans le t. LXXXII de la Patr. l.) dit « e veteribus VIII exemplaribus ». L'établissement du texte était dù à Pedro de Fuentidueña, chanoine de Salamanque, mort en 1579 (voir sa notice dans la Bibl. h. n.).

- 4. Celle de Margarin de la Bigne et celle de Jacques du Breul (1601), sur laquelle v. les Isidoriana d'Arévalo, 37. Celui-ci soutient longuement et savamment la même thèse que Mariana (ibid., 61). On sait qu'il existe un autre Liber de ortu et obitu patrum, qu'Arévalo a placé parmi les œuvres supposées (cf. ibid. § 48) et qu'on trouve au t. LXXXIII, col. 1275-302, de la Patr. l.
- 5. C. 7 et 1/1. Mér Duchesne a bien montré où s'est inspiré l'auteur de ce passage, mais non pas que le passage lui-même soit une interpolation. Il n'a pas prouvé péremptoirement que le traité soit d'un autre qu'Isidore. Il se contente de dire qu'une telle attribution fait peu d'honneur à cet écrivain (p. 155). Mais doit-on se taire une idée si haute de la critique d'Isidore? Que d'absurdités dans les Etymologia! Mr Duchesne admet que Julien de Tolède «a connu l'attribution de saint Jacques à son pays » comme apôtre. Isidore (mort en 636) était de la génération antérieure : n'a-t-il pu connaître la même tradition, et la consigner dans un de ses livres? Il a pu la signaler saus peut-être y ajouter foi, non plus que Julien. Son œuvre est une sorte de Mare magnum, une vaste compilation où ce qui manque le plus est peut-être la personnalité. Le silence qu'il garde dans ses autres livres touchant l'évangélisation de son pays par saint Jacques ne prouve donc pas que le passage qui nous occupe n'ait pas été écrit par lui. Mariana n'avait pas tort, par conséquent, de tenir compte de ce texte. C'est d'ailleurs tout ce que je veux prouver ici.

6. Cf. Arévalo, ibid., § 1.

7. Voyez la notice de l'Histoire littéraire de la France, (t. X, p. 532-6), reproduite dans la Patr. l. (t. CLXIII, col. 1565-8).

qu'il avait vus dans le manuscrit de Compostelle 1. Sa première objection se trouvait renforcée par le silence que garde l'archevêque de Compostelle, dans la discussion dont Loaysa avait publié le prétendu. procès-verbal, touchant un livre qui lui eût donné, devant les Pères du Concile, un appui moral et sans doute décisif. Et il faut avouer que la réponse de Mariana est, là-dessus, bien faible : « L'archevêque de Compostelle pouvait bien, dit-il, ne pas connaître tous les livres : moi-même, qui ai passé ma vie dans l'étude, qui ai voyagé pour la science dans une grande partie de l'Europe, qui ai longtemps vécu dans la Ville-Lumière (in luce orbis terrarum), je ne connais ce livre que depuis peu; quant au silence des auteurs de l'Historia Compostellana, il s'explique facilement par l'éloignement des régions 2. » Quoi qu'il en soit, Mariana n'est-il pas excusable, en principe, de n'attacher qu'une importance secondaire à des raisons extrinsèques et de n'y pas voir une preuve suffisante de l'inauthenticité d'un ouvrage? Au surplus, le document de Loaysa écarté, seule l'omission constatée par Morales peut faire impression : encore ne suffit-elle pas pour décider la question. Reste la seconde objection du même historien, laquelle a pris plus d'extension depuis que la critique a examiné plus sévèrement le contenu de toute cette littérature. On a relevé, outre les choses dont se scandalisait le vertueux continuateur de la Coronica de España, des choses absurdes et des choses impossibles. Mais ici Mariana distingue.

Il y a d'abord le De miraculis. Des interpolations y ont été faites; mais rien ne s'oppose à ce que la première rédaction ne soit de Calixte II, dont le nom est en tête avec un prologue où il raconte les apparitions mystérieuses qui l'ont encouragé à écrire ce livre. Il y a le De translatione. Mariana n'y voit rien qui puisse, à bon droit, arrêter le lecteur, si ce n'est que l'auteur y parle d'Alphonse l'Empereur, titre qui semble désigner Alphonse VII : or, celui-ci ne commença son règne qu'en 1126, et Calixte II mourut en 1124. Mais Alphonse VI, lui aussi, a pris le titre d'empereur après la prise de Tolède, observe Mariana, qui a pour lui sur ce point l'autorité de Luc de Tuy 3. Il y a le De itinere: c'est là sans doute que Morales trouvait ces choses qui ne se peuvent lire « sin encogimiento y horror ». Mariana le rejette tout entier : on n'y trouve pas le nom de Calixte au commencement comme dans les deux livres précédents; c'est un ramassis de fables et de mensonges; et enfin il y est fait allusion à ce même pape comme à un homme mort. Restent les quatre homélies : elles portent chacune en tête le nom de Calixte; elles ne manquent ni de gravité, ni d'éru-

^{1.} Coronica general de España, IX, 7, § 65-6, t. IV, p. 382-3 de l'éd. Cono.

^{2.} C. 74 du De aduentu. L'objection avait été faite par Baronius dans ses Annales (loc. cit.).

^{3.} P. 101, ligne 5, dans Schott.

dition, ni d'élégance. Une seule difficulté : la lettre qui vient après la première homélic, et qui, sans doute, n'est pas à sa place. Il n'y a pas là de quoi rendre suspect tout le livre 1.

De ces quatre livres consacrés à saint Jacques, Mariana, comme il le dit lui-même, n'avait connaissance que depuis peu. C'est Bartolomé Morlanes qui lui avait envoyé de Saragosse le manuscrit, « donum auro et gemmis maius 2, » cela en 1606, ainsi qu'il est marqué sur une copie qui en a été tirée, sans doute pour Mariana lui-même, et que l'on conserve à la Biblioteca nacional 3. Les homélies, qui manquent précisément dans cette copie, et qui étaient sûrement, d'après ce que dit Mariana, dans le codex de Morlanes, furent publiées sous le nom de notre auteur, dans la Magna Biblioteca veterum Patrum de Cologne, en 1622 4.

L'examen de ce travail suffirait à montrer combien l'on se ferait de l'auteur une idée fausse, si, le jugeant d'après les propositions avancées de son De rege et les critiques acerbes de son traité sur la monnaie, on se le représentait comme un de ces hommes que la passion entraîne, et que le parti pris rend incapables de concevoir la légitimité de toute opinion qui n'est pas la leur. Dans les questions historiques ou connexes à l'histoire, il tenait peut-être à ses idées, on en aura mainte preuve. Mais ses idées n'étaient nullement préconçues; et s'il y tenait, c'est parce qu'il avait pris la peine d'étudier la question en litige, et cela avec un sang-froid tout scientifique. Sans doute nous verrons que, lorsqu'il s'est agi de son Histoire d'Espagne, il n'a pas

^{1.} C. 12 du De aduentu. Mariana veut parler sans doute de la lettre qui, mise sous le nom de Calixte II, affirme l'authenticité de la Chronique de Turpin (cf. G. Paris, De Pseudo-Turpino, p. 39). On sait que cette chronique et les productions dont Mariana s'occupe ici se trouvent réunies dans un certain nombre de manuscrits. Aussi G. Paris a-t-il eu à s'occuper de celles-ci à propos de celle-là.

^{3.} Ibid.

^{3.} Ms. Dd 140 (=13118), omis dans l'Indice de Gallardo; cf. l'appendice I. Les trois premiers livres, les seuls qu'on y trouve, occupent les folios 101-44. C'est au c. 12 du De aduentu que Mariana dit : « Hunc librum sanè vestiglis omnibus inquisitum, ad nos tandem Cæsaraugusta misit Bartolomæus Morlanius...» Le ms. F 188 (=1617) de la même bibliothèque n'a ni le De itinere ni les homélies; il commence (f° 2-6) par la passion de S. Jacques, qui manque dans Dd 140, continue par le Liber de translatione (f° 6-16), avec six pages de plus que dans Dd 140, et par le Liber de miracutis (f° 17-38"), qui, au contraire, s'arrête avant De puero suscitato (c. 14 du ms Dd 140), et auquel, par conséquent, il manque quatre miracles et la Epistola Innocentii papae. Le ms. 110 a le De miraculis, mais les feuillets qui contenaient la fin, à partir du c. 16, ont été enlevés. J'y trouve, si je ne me trompe, cinq sermons, dont deux commencent par « Ad e nobis dilectissimi... » (f° 186) et « Praeclara solempitas... » (f° 212), et ne se trouvent pas parmi ceux qu'on a édités; les trois autres sont les trois premiers des quatre connus. Ce dernier ms. est du commencement du xive siècle, et le ms. F 188, de la fin du même siècle ou du début du suivant, a bien voulu me préciser D. Autonio Paz y Melia. Au fol. 39 du ms. F 188 commence le Pseudo-Turpin.

^{4.} On les trouve dans le tome XV de la Magna Bibl. vet. Patr. de Cologne (1622) et dans le tome XX de la Max. Bibl. v. Patr. de Lyon, d'où Migne les a prises (Patr. l., t. CLXIII, col. 1375-410), les faisant précéder de l'extrait du De miraculis que donne Vincent de Beauvais.

eu, en face des critiques, l'attitude modeste et docile qui eût convenu, eu égard à l'impossibilité où il s'était trouvé d'examiner toutes les difficultés ou d'éviter toutes les erreurs : mais nous verrons aussi qu'il n'eut pas tout à fait tort de refuser les leçons qu'on voulait lui donner; et là encore il avait fait le possible et dit ce qu'il croyait la vérité. Il avait trop conscience de sa bonne foi pour abandonner facilement les résultats obtenus par ses enquêtes. De cette bonne foi, voici, entre bien d'autres, un exemple : dans le De aduentu, il soulève de lui-même un argument nouveau, et des plus graves, contre la thèse qu'il soutient; il le tire du silence de l'ancien bréviaire tolédan et des anciennes chroniques espagnoles, du vmº au xıº siècle (celles d'Isidore de Beja, d'Alphonse III, de Sampiro, et du moine d'Albelda), tant sur la venue de saint Jacques que sur l'invention de son corps à Compostelle. Ce qu'il y a de prompt en lui, c'est la compréhension, et non le jugement; ce qu'il y a de passionne, ce n'est pas l'attachement à certaines idées, c'est le désir de trouver la vérité. En matière d'érudition, le théoricien du tyrannicide est un circonspect. Il attend, pour se faire une opinion, d'avoir les éléments suffisants. Quand il critique les deux Discursos du connétable, il est évidemment encore indécis sur le fond du problème; il attend des preuves plus concluantes que celles qu'on allègue. L'opinion de Rodrigue de Tolède, ou soi-disant telle, l'a ébranlé. Il n'est rassuré que lorsqu'il a vu ensin les livres de Calixte II et qu'il peut certifier l'authenticité du témoignage qui y est contenu 2. On conçoit dès lors pourquoi, dans son Histoire, en présence d'opinions contraires, il évite si ordinairement de se prononcer. Il ne veut résoudre un problème que lorsqu'il a le loisir de l'examiner. Il a donc cette timidité du savant, qui n'ose affirmer plus qu'il ne sait, et qui veut que la conviction s'opère en lui objectivement.

Le Pro editione Vulgata est une refonte des principaux chapitres de la Censure de la Bible d'Anvers, nous dit Noguera³, qui a pu comparer les deux textes : Mariana a simplement modifié l'ordre et ajouté de nouvelles considérations. Le titre qu'il a donné à cette refonte semble pourtant promettre une défense plus énergique de la Vulgate que celle que l'on trouve dans ce que Noguera nous fait connaître de ladite Censure et dans celle du Nouveau Testament du P. Harlem : en réalité, nous avons là un exposé impartial, une mise au point, aboutissant à une conclusion favorable à la version de saint Jérôme, mais avec cette réserve, qu'il est licite de la corriger dans les détails qui n'in-

^{1.} C. 5. G'est précisément là, si je ne me trompe, le grand argument de M** Duchesne, qui croit pouvoir alléguer, en outre, le silence des écrivains espagnols antérieurs.

^{2. « ...} ex eo vel maxime litem hanc dirimere cogitabam » (c. 12, p. 21).

^{3.} P. LXII.

téressent pas la foi. C'est ce qu'il avait exposé déjà, plus timidement, dans ces deux censures:

La grave question qu'il traitait avait autant d'actualité que trente ans plus tôt. Mais le danger n'était plus du côté des León de Castro. A partir de 1586, Bellarmin avait fait paraître ses Disputationes de Controuersiis christianae fidei aduersus huius temporis haereticos. Dans le second livre du premier tome (De uerbo Dei), il soutenait l'autorité de la Vulgate contre les hérétiques. En 1607, son confrère Jacques Gretser publiait une Defensio de ces Controverses, sans arrêter, du reste, les répliques des adversaires 2. Pour apprécier le rôle de Mariana dans ces discussions, comme dans toutes celles qui touchaient à la foi, il faudrait exposer celui des jésuites de son époque. Disons seulement quelles étaient les idées de Bellarmin sur la Vulgate : la Vulgate fait autorité; néanmoins on peut la corriger quand on rencontre des erreurs évidentes des copistes; on peut recourir au texte hébreu quand les manuscrits latins diffèrent entre eux, ou quand le sens est ambigu, ou enfin (plutôt qu'une concession, n'est-ce pas une recommandation?) pour comprendre le vrai sens des mots, « ad energiam & proprietatem uocabulorum intelligendam 3. » Cette doctrine, c'était celle que Mariana, vers le même temps 4, énonçait d'une façon presque aussi explicite et qu'il devait mettre en pratique pour ses scolies sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Entre le radicalisme des protestants et celui de certains catholiques, il avait su, l'un des premiers, trouver un milieu raisonnable.

On a dit que son traité était plutôt « Contra Vulgatam » 5: sans doute parce que l'auteur n'y montrait pas l'intransigeance qui eût plu à quelques-uns. Sa conclusion est l'œuvre d'un homme modéré, qui sait voir le fort et le faible, l'exagération de deux opinions contraires, les raisons qu'on peut alléguer contre et pour l'une ou l'autre, et trouver une opinion moyenne. C'est peut-être le résultat de son enseignement: il a expliqué les écoles théologiques, il a passé des années à confronter des doctrines, à chercher entre elles l'accord et le juste milieu. Il sait qu'il est toujours possible, en matière de doctrine, d'opposer à une argumentation une autre argumentation. De plus il est jésuite. Il est le confrère et le contemporain de ces casuistes qui s'ingénient à montrer comment dans la pratique la théorie s'atténue et s'adapte aux conditions humaines et sociales sans cesser d'être spéculativement admise et proclamée. S'il reconnaît l'autorité de la Vulgate,

^{1.} Ge traité a été publié à nouveau dans les tomes IV de l'édition de 1719, III des éditions de 1758, 1768 et 1771, des Commentarii de Menochius, et dans le Carsus Scripturae sacrae de Migne, t. XI.

^{2.} Cf. la Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus au nom Bellarmin.

^{3.} De uerbo Dei, Il, 11.

^{4.} Voir plus haut, p. 13-5.

^{5.} Cf. Noguera, p. Lxiv.

il admet qu'on la corrige dans les détails secondaires. Il ne considère pas comme absolue la nécessité de lire la Bible telle que l'a traduite saint Jérôme, qui, mainte fois, a corrigé sa propre version, et qui au surplus n'était pas un prophète. Il s'attache à l'esprit et non à la lettre. Il ne tire pas d'un principe ses conséquences par une déduction aveugle. Il se rend compte et tient compte des possibilités. L'une des raisons qu'il mettait en avant, dans un de ses mémoires sur les règles de l'Index, pour réclamer une certaine liberté à l'égard de la Vulgate, c'est que beaucoup de catholiques étrangers en usent, et que si on la supprimait, il faudrait donc proscrire leurs livres. Cela est bien une raison de casuiste, de jésuite. On pourrait dire plus simplement : une raison d'homme modéré.

Où il cesse d'être modéré, circonspect, c'est quand il s'agit non plus de chercher la vérité historique ou spéculative, mais de dénoncer les vices et les abus. C'est parce que le sujet du De spectaculis et celui du De monetae mutatione ne lui fournissaient que trop l'occasion de s'élever contre les uns et contre les autres, qu'il y apparaît comme un homme violent et exalté. Là, il flagelle les mœurs publiques et politiques; il prêche un idéal de décence et d'équité. Son tempérament d'homme se manifeste. Il semble que nous ne lisions plus le même écrivain. C'est l'orateur, et non plus le savant, qui s'adresse à nous. Il a la brutalité qui convient au tribun et à l'apôtre: ce n'est pas avec des phrases mesurées que l'on convertit et que l'on flétrit. L'indignation déborde dans ces pages d'une éloquence mâle et d'une inspiration généreuse.

Ces deux opuscules constituent, avec le De rege, la part du moraliste et du politique dans l'œuvre de notre auteur. Nous nous contenterons d'en indiquer l'objet et l'occasion.

Pour comprendre l'opportunité du premier, il faudrait faire un tableau des mœurs du temps. Il n'y est pas seulement parlé, comme pourraient le faire penser le titre latin, renouvelé de l'un des ouvrages de Tertullien, et la traduction qu'on en donne (Tratado de los juegos publicos), des spectacles de la scène et de l'arène, mais aussi d'autres divertissements moins publics. Si l'auteur consacre dix chapitres au théâtre et sept aux courses de taureaux, il en donne trois à la question de la prostitution. Et ce serait précisément étudier les mœurs du temps que de relever les plaintes qu'il formule dans ces trois parties. Les renseignements y abondent. Mariana s'était documenté. Il donne, à la fin, le texte de quatre brefs pontificaux sur les corridas; et l'on trouve, parmi ses papiers, celui de deux ordonnances concernant les « Padres de la mancebia » de Séville et de Tolède 2.

Quant au Traité sur le changement de la monnaie, le titre en dit

C'est ce qu'avait déjà dit Luís de León.

^{2.} Ms. Eg. 1873, nº 25 et 26. Il ne s'agit point d'une congrégation religieuse.

assez le motif. Déjà, dans le De rege, Mariana avait consacré le chapitre intitulé De moneta à la réfutation de la thèse qui accorde au gouvernement le droit de créer une sorte de monnaie fiduciaire, par la frappe de pièces d'un prix de revient notablement plus faible que la valeur nominale qu'il lui assigne. Il ne visait pas alors la loi établie par Philippe II, laquelle, par la suppression de trois grains d'argent sur sept et l'addition de quatorze maravédis aux quatre-vingt-seize qu'antérieurement l'on tirait du marc de cuivre, amenait pourtant un écart entre la valeur réelle et la valeur nominale; en effet, dans son De monetae mutatione, faisant allusion à cette loi, il ne trouve pas exagéré l'écart en question . Ce traité, qui est une refonte du même chapitre, avec plus de détails et plus d'ampleur, avait cet intérêt nouveau qu'il ne s'agissait plus de faire voir le danger d'une proposition, mais le mal causé par une mesure déjà exécutée. En tête, on trouve un Argumentum, où est expliquée avec clarté, sinon avec toute la précision historique désirable, l'opération contre laquelle s'élève l'auteur. La valeur de la monnaie de billon avait été doublée d'une part, et, d'autre part, une nouvelle monnaie de billon avait été fabriquée sans aucun alliage d'argent, contrairement à l'usage antérieur, et même avec suppression d'une moitié du poids : d'où un gain des deux tiers pour le roi. Tel était, en esset, l'expédient auquel Philippe III, en 1603, avait cru bon de recourir. Ce prince était excusable. Il ne faisait que suivre les indications de la presse d'alors, que constituaient les papiers des arbitristas, succédané des propositions et réclamations des Cortes, de moins en moins écoutées. Mariana signale, en effet, à la fin de son traité, un imprimé où était préconisée cette modification monétaire, et annoncé, de ce chef, un bénéfice annuel de 200,000 ducats.

Ce n'était pas seulement plus de détails et plus d'ampleur que l'auteur du De rege donnait cette fois à l'exposé de sa doctrine, c'était aussi plus d'insistance pressante, plus de netteté concrète dans les récriminations, et aussi plus de violence et plus de portée. Il ne se bornait pas à faire ressortir l'illégalité et les inconvénients du moyen employé pour procurer des ressources au roi; il allait jusqu'à la cause première du mal, l'égoïsme et l'ambition de l'entourage royal, la prodigalité du roi lui-même, la vénalité, la concussion, le luxe enfin. Il osait proposer que le roi restreignit ses dépenses, mesurât davantage ses faveurs, évitât les guerres et les entreprises non indispensables et fît rendre gorge à ses ministres, à ses juges, à tous ses fonctionnaires 2. Il était, lui aussi, un arbitrista, mais nul n'avait songé sans doute à donner de tels conseils. « Lui seul avait en le courage d'écrire ce que

^{1. &}quot;...neque tamen ea ratione suscepta duo valores inter se multum discrepabant »
(c. 4, p. 197).
2. C. 13 (Principis inopiæ succurendi num via se aliqua ostendat).

tous disaient tout bas, non sans indignation, dans la chambre, sur

la place publique ou en petit comité 1. »

Malgré beaucoup de véhémence et d'aigreur, ni le De spectaculis ni le De monetae mutatione ne sont indignes du nom de traités, qui pourtant ne convient qu'à la sérénité des études scientifiques. En premier lieu, les questions morales, sociales et économiques qui y sont soulevées sont examinées avec une gravité qui n'est pas celle des satiriques et des pamphlétaires. Ensuite, dans les parties qui comportaient ou nécessitaient un exposé historique, nous retrouvons l'érudit bien informé, ou du moins consciencieux, du De ponderibus, avec lequel, du reste, le De monetae mutatione a de commun tout un chapitre, celui qui est consacré au maravédis 2, et les détails relatifs à la valeur des différentes monnaies de Castille depuis le x111° siècle 3. Dans le De specțaculis on trouve un historique des jeux dans l'Antiquité et une description des théâtres et des cirques, le tout d'après Plaute, Varron, Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Pline, Martial, Suétone, Valère Maxime, Aulu-Gelle, Tertullien, Lactance, Ulpien, Ausone, les lois de Théodose, Cassiodore, Salvien et Isidore, outre l'Urbis Romae topographia, de Bartolommeo Marliani, et le Syntagma de Diis gentium, de Lilio Giraldo, et le De amphitheatro, de Justé Lipse. Bien que les chapitres qu'elles ornent puissent passer pour des hors-d'œuvre 4, ces citations, auxquelles on ne trouvait pas alors mauvaise grâce, ne font point de tort ici, puisqu'elles nous rappellent que nous avons affaire à un historien.

L'historien se révèle encore, du moins dans le De monetae mutatione, d'une autre manière: par l'argumentation, par la méthode elle-même. Pour prouver que le faux-monnayage pseudo-légal auquel on vient d'avoir recours ne peut offrir qu'un avantage apparent et momentané, les raisons de bon sens et les calculs ne sont pas seuls allégués: l'exemple d'Alphonse X, d'Alphonse XI, de Jean II, d'Henri II, celui de Ferdinand de Portugal et de Henri VIII d'Angleterre, de Philippe le Bel, de Charles le Bel et de Philippe de Valois, voilà les faits qui aboutissent à cette conclusion, que toutes les fois qu'un roi a voulu donner à la monnaie une valeur fictive supérieure à sa valeur naturelle

2. C. 23 (De marauedinis Hispanicis exactius), dans le De Pond., et c. 8 (Marauedini

multiplices et varii valoris in Castella) dans le De mon. mut.

^{1.} Præfatio.

^{3.} C. 22 (De monetis nostratibus) dans le De pond., et c. 6 (Moneta sæpe est immutata) dans le De mon. mut. — Il y a lieu de relever ici une affirmation erronée de Ticknor, qui prétend que le traité De ponderibus et mensuris contenait déjà les « dangercuses observations sur la monnaie » (2° époque, c. 38, note 6). Évidemment, il a peu regardé ce traité, qu'il déclarait pourtant avoir sous les yeux, car on y chercherait en vain les dangercuses observations dont il parle; et, d'autre part, il l'a confondu avec le De monetae mutatione, lequel avait sans doute été arraché de l'exemplaire des Sept Traités qu'il a connu.

4. C. 2 (Varia spectaeulorum genera) et 3 (Theatri circique structur»).

il en est résulté un malaise économique et même politique 1. C'est une véritable loi historique qui se dégage de là. Ce n'est pas la seule que nous trouvions ici. La loi bien connue de Gresham est énoncée sous cette formule concrète: « Quand la monnaie de billon est trop abondante, l'argent disparaît; » et les raisons de ce phénomène nous sont expliquées 2.

Sinon quant à la forme, au moins quant au fond, et abstraction faite des termes énergiques et même crus par lesquels il flétrit l'immoralité des spectacles et l'avidité des fonctionnaires, Mariana a su apporter quelque tempérament aux thèses qu'il soutenait; car, prises absolument, elles tendaient à la suppression des représentations scéniques et des corridas, à l'interdiction de la prostitution, à la condamnation du système adopté pour la monnaie. Or, on a déjà vu qu'il acceptait les mesures prises par Philippe II, bien qu'elles donnassent à la monnaie une valeur nominale supérieure à sa valeur réelle. Il admet implicitement, par les restrictions qu'il apporte à la tolérance dont elles sont l'objet, que les filles publiques exercent leur métier dans des maisons spéciales 3. Il ne considère pas comme un péché, si ce n'est pour les clercs, d'assister aux courses de taureaux 4. Enfin, il présente, au sujet des représentations, un minimum d'exigences : la censure; défense aux femmes de paraître sur la scène, aux jeunes gens et jeunes filles d'assister, aux comédiens de jouer les jours de fête ou de jeûne; point de théâtre attribué à une troupe déterminée, point de représentations dans les églises 5. C'était encore être modéré, comme ce l'était également en somme, que de ne pas admettre l'empoisonnement et de n'approuver en tout cas le meurtre du tyran que si la voix publique désigne le tyran comme tel, et que si des hommes érudits et graves ont été consultés 6 : conditions expresses, qui atténuent singulièrement la portée de sa fameuse théorie, très improprement et très injustement dite du régicide.

Les deux traités qui font suite, le cinquième et le sixième, sont de pure érudition. Le premier, intitulé De die mortis Christi, a pour objet de démontrer que le Christ est mort le 8 des kalendes d'avril (25 mars), dans sa trente-quatrième année. Mais toutes les questions relatives au calendrier romain et aux réformes qu'on y a apportées (la dernière, celle de Grégoire XIII, datait de 1582), aux cycles solaire et lunaire, à la date de la célébration de la Pâque dans les différentes

^{1.} Voir le c. 10, qui d'ailleurs ne fait que reproduire sous une autre forme ce que Mariana avait déjà dit à ce sujet dans le ch. De moneta du De rege.

^{2. «} æris quando copia nimia est, argentum certe inter ciues euanescit et perit... » (c. 9, p. 206).

^{3.} De spect., c. 17.

^{4.} C. 21.

^{5.} C. 16.

^{6.} De rege, 1, 6.

églises, au cycle hébreu, enfin, sont exposées dans une sorte d'introduction, si bien que la moitié de ce traité fait, en somme, le pendant du suivant, De annis Arabum cum nostris comparatis, dont le titre explique assez le sujet. La table qui complète celui-là (lettres dominicales, nombre d'or, épactes, cycles lunaire et solaire, commencement de l'année et Pâque des juifs, Pâque chrétienne pour les années 1 à 1997), et celle qui constitue à peu près intégralement celui-ci (correspondance de l'ère de César, des années chrétiennes et des années arabes jusqu'à l'an 1742 de notre ère) permettent encore mieux l'assimilation.

Ce n'est peut-être pas la patience avec laquelle notre auteur a dressé ces tables qu'il faut surtout admirer. La discussion relative à la date de la mort du Christ et les données qu'il a réunies pour établir la seconde de ces tables mériteraient davantage d'attirer l'attention. S'ils avaient pris la peine de jeter les yeux sur ces pages sévères, ceux qui ont dit ou répété que Mariana manquait de critique et ne se souciait pas d'approfondir les questions auraient peut-être changé d'avis; tout au moins en eussent-ils conçu un effroi salutaire. Mais nous ne chercherons pas ici à résumer l'argumentation, hérissée de noms et de citations, de calculs et de corrections de calculs, par laquelle, dans le premier de ces traités, il prétend prouver que la date du 25 mars, à laquelle les anciens Pères et les martyrologes latins placent la mort du Christ, et l'année 34, qu'il déduit des données évangéliques, sont aussi indiquées par les supputations astronomiques. Il sera plus intéressant et, avouons-le, moins difficile, de dire comment il a établi la correspondance des années arabes et chrétiennes. Après avoir expliqué ce qu'est l'année arabe, il prend comme point de départ le 12 janvier de l'année 1584, qui est celle où il écrit ces lignes. Cette date coıncide avec le premier jour de l'an 992 de l'hégire. En tenant compte des règles qu'il vient d'énoncer, il a pu dresser, en remontant année par année, les tables de concordance, et fixer au 15 juillet 622 le début de l'ère arabe, en quoi il s'est vu complètement d'accord avec les Annales Toletani 1. Il a eu soin de noter d'autres indications fournies par Isidore de Beja, l'auteur de la Chronique d'Albelda, le maure Rasis, Rodrigue de Tolède, Alphonse X; et il montre ou qu'elles justifient également ses calculs, ou qu'elles sont grossièrement erronées. Remarquons l'époque à laquelle il déclare avoir composé ce traité: outre l'intérêt que présente cette constatation pour la chronologie de ses œuvres et de sa vie scientifique, nous en tirerons cette conclusion, que, huit ans avant la publication de son Histoire d'Espagne, il était déjà bien familier avec les sources les plus importantes et avec les enquêtes les plus minutieuses. Il a donc bien ici commencé son enquête historique par où il fallait, et l'on peut regarder le De annis Arabum comme l'introduction de son Histoire d'Espagne. Quant à la question de la date de la mort du Christ, nous dirons assez quelle place elle a tenue parmi ses préoccupations érudites en rappelant sa traduction des homélies pascales de saint Cyrille; car il est probable que, s'il a été amené à s'en occuper et à les traduire, c'est à cause du rapport qu'elles ont avec la date de la célébration de la Pâque dans l'ancienne Église.

Le dernier des Sept Traités, le De morte et immortalitate, est précédé d'un prologue et coupé de descriptions qui rappellent tout à fait le début du De rege. Cette fois encore, l'auteur a emprunté à Cicéron ce procédé d'exposition qui consiste à présenter un traité, même de longue haleine, comme le compte rendu d'une conversation improvisée. Il n'est pas le premier à en avoir usé en Espagne. Le Diálogo de la lengua de Juan de Valdés doit à cet artifice un charme que n'ont pas toujours les dissertations des grammairiens. Cette fois, c'est d'abord près de Tolède que Mariana place la scène : rien de plus aimable, de plus naturel, de plus frais, si ce n'est celle de la sierra de S. Vicente, que cette description des cigarrales, qui font à l'antique et majestueuse cité la plus pittoresque des banlieues (si toutefois l'on peut désigner de ce mot prosaïque un site aussi extraordinaire). Cette sorte d'introduction est bien l'œuvre d'un artiste, et non seulement par le style, vraiment admirable de sobriété, de coloris, d'allure i, mais encore par cette habileté suprême qui consiste à introduire le lecteur dans les méditations les plus graves par l'avenue riante et pittoresque d'une description de paysage tranquille, propice à la rêverie. On dirait qu'il a voulu cacher l'horreur de la mort dont il va nous entretenir, comme on cache les tombes sous les fleurs. Habileté d'artiste, habileté aussi, habileté profonde de l'écrivain politique qui a certaines choses terribles à dire, et, sous un régime d'oppression, ne peut les risquer sans les envelopper de littérature. Car il n'a pas, dans-le Traité de la monnaie, vidé toutes ses patriotiques et démocratiques récriminations.

Sans vouloir forcer les rapprochements, il n'est pas exagéré de voir déjà dans Mariana quelque chose de ce sentiment de la nature qui devait animer les livres, ou plutôt constituer la philosophie d'un autre théoricien de l'éducation et de la sociologie, Jean-Jacques Rousseau. En tout cas, ce qui frappe, dans ces pages où rayonne la joie de contempler ces beautés et ces dons de la terre, c'est le réalisme

^{1.} Il faut en citer un exemple: « Propè vrbem colles circulo assurgunt natura deformes, saxis impediti, tenui atqui gracili gleba: arte tamen et cultura læti, ciuium delitiæ, cum fessi negotio rusticari volunt, et ex vrbanis angustiis in apertum cælum prodire, synceriori aura perfrui, quæ est saluberrima. Ita multa suburbana prædiola extant prætoriis elegantibus, aut turribus omni ex parte, qua prospectus est, collucentia. » (Præfatio, p. 356.)

simple et franc de la peinture que nulle emphase ne solennise; et l'on se persuade que celui qui les a écrites n'était ni un mystique ni un idéaliste. Il ne célèbre point la splendeur de la nature; il préfère, avec la précision d'un géographe ou d'un botaniste, décrire l'aspect de ce coin de l'Espagne, dénombrer les fruits qu'on y recueille, les plantes qu'on y rencontre : on trouve de telles descriptions dans le De historia hispanica de Rodrigo Sánchez, ou le De laudibus Hispaniae de Marineo2; empressons-nous d'ajouter qu'on y chercherait en vain la touche particulière à notre auteur. Il sait rendre charmantes et poétiques sa géographie et sa botanique; il sait d'une énumération faire un tableau; il sait montrer, au milieu des choses terrestres, l'homme qui en jouit. Et avec quelle sincérité il dit sa propre jouissance! et quel plaisir pour le lecteur de la lui entendre dire! Il y a peut-être une manière plus relevée de sentir. Mais Mariana sent avec la sincérité de son tempérament, et non avec le raffinement d'une imagination livresque. Ses sens, en dépit d'une austérité et d'une retenue farouches en ce qui touche les plaisirs de la table et les mœurs, aimaient à s'arrêter sur le spectacle d'un beau jardin ou le parfum d'une fleur: il note ici avec complaisance, avec satisfaction, que la julienne, qui le jour n'a nulle odeur, la nuit, embaume les champs et l'atmosphère. Cette sensualité délicate et pure est doublée d'un sentiment particulier, le sentiment du prix qu'ont pour l'homme, du bienfait que sont pour lui les dons qui servent à sa subsistance et à son agrément. Tout le monde, évidemment, a plus ou moins ce sentiment-là; mais Mariana est un économiste, il se rend compte par là davantage de la valeur de tels biens : et c'est aussi pour cela qu'il souffre de les voir gaspillés 3.

Dans ces cigarrales dont l'auteur du De morte décrit ainsi l'attrayant aspect, près d'une propriété pour laquelle le cardinal Quiroga avait dépensé des sommes énormes, les jésuites possédaient un domaine où Mariana, presque tous les ans, allait prendre quelque repos. Il avait, parmi les propriétaires des environs, des relations aimables, et ses loisirs étaient occupés par de nombreuses visites. Un jour, le doyen de la cathédrale de Tolède s'était invité à déjeuner avec plusieurs amis. Ce doyen n'était autre que Pedro Carvajal, neveu de Loaysa, et futur évêque de Coria. On était au début de mai. Après la sieste qui suivit le repas, pendant que les autres convives passaient l'après-midi à jouer aux dés, à la paume, à une sorte de croquet, à un autre jeu encore que décrit Mariana, mais qu'il est moins facile d'identifier, lui

^{1. «} Flores alios sponte ex se vniuersa terra fundit, herbas odoratas salutaresque, thymum, stecadem thymbram, trifolium, chamepytim, caucalim, irim, periclimenon, oxalim, vtrumque cicortum, rapunculos, feniculum, asparagos magna copia. » (P. 357.)

Voir Les Histoires générales d'Espagne.
 Voir le Disc. de las enf. de la Comp., c. 8-9.

et Carvajal, avec le secrétaire de l'Inquisition Castellón, qui arrivait à ce moment, s'étaient retirés dans un bois, près d'une source, à l'ombre d'un noyer et d'un mûrier. Il y avait deux ans que Carvajal avait perdu son oncle (on était donc en 1601); quant à Castellón, sa femme venait de mourir en couches, donnant le jour à une fille qui n'avait pas survécu, et le jésuite lui avait adressé en cette triste occasion des distiques consolatoires que l'on conserve parmi ses papiers, avec la réponse, également en vers, du destinataire 1. C'est à ces deux amis, encore dans la tristesse du deuil, qu'il propose de parler du sujet qui occupe ses méditations depuis quelque temps, la mort.

Avant d'en venir là, on avait commencé par déplorer les tristesses du temps présent, la décadence des mœurs, l'invasion du luxe, la honte des concussions et des vénalités, les scandales du favoritisme, la destination condamnable donnée aux richesses ecclésiastiques. Et c'est comme pour détourner la conversation de ce thème affligeant que Mariana aborde celui qui fait l'objet de son traité, non sans lancer un dernier reproche, indirect et impersonnel, par l'allusion qu'il fait à la disgrâce et à la mort de Loaysa, de l'Inquisiteur général Pedro Portocarrero et du président du Conseil de Castille, Rodrigo Vázquez de Arce.

Mariana a-t-il craint qu'un malicieux lecteur ne l'accusât d'avoir abusé de la patience du doyen de la cathédrale et du secrétaire de l'Inquisition, revenus tout exprès de la ville le lendemain pour continuer cette édifiante conversation, qu'une après-midi n'avait pu épuiser? A-t-il voulu changer de cadre? Ou rapporte-t-il bien sans artifice littéraire les circonstances d'une véritable improvisation? C'est ensuite dans un village proche de sa ville natale qu'il nous transporte, à Carmena, où il s'arrêta, nous dit-il, quelque temps après, dans un voyage qu'il fit à Talavera. Il avait là un ami, un Tolédan, Juan Ferrera; celui-ci lui devait une grasse cure, ayant subi avec succès devant lui une de ces oposiciones qui lui valurent les sollicitations que nous avons vues. Ce Juan Ferrera vivait avec un frère aîné. L'ancien examinateur avait quelque droit sur eux: il fit d'eux son auditoire de rechange.

Nous n'avons pas à dire ici comment il recommande le mépris de la mort, ni comment il prouve l'immortalité de l'âme et la Providence (telles sont les deux questions qu'il traita à ses deux premiers interlocuteurs, et ce sont aussi les titres qu'il donne à ses deux premiers chapitres), ni comment il vante les joies de la vie éternelle et indique les moyens d'y arriver (tel est le titre du troisième chapitre, dont ses deux amis de Carmena eurent les prémices). Un point seulement est à mentionner ici, parce qu'il confirme ce que nous avons dit touchant

^{1.} Les deux pièces sont dans le ms. Egerton 1875, nº 12, f° 23-4. La première est de la main de Mariana.

la modération des idées de Mariana, et que, d'autre part, il nous montre celui-ci d'accord avec ses confrères sur la grande question théologique qui devait longtemps diviser les doctes et même les ignorants, celle de la grâce. Mariana, en effet, admet qu'à l'homme, même en état de péché, « quamuis flagitioso et peccati labe contaminato », il est possible, « sine vlla supera addita ope, » d'accomplir certaines bonnes œuvres. Mais ne jugeons pas là-dessus notre auteur, et laissons la théologie aux théologiens.

Le De morte ne fut pas terminé avant 1604, année où Pedro Carvajal fut fait évêque de Coria, car Mariana y fait allusion à cet événement. Le De aduentu ne put être rédigé qu'après que Morlanes eut envoyé son manuscrit de Calixte II, par conséquent pas avant 1606. Le De monetae mutatione date au plus tôt de 1603, et le De spectaculis doit être postérieur au De rege, dont il développe un chapitre? Le Pro editione Vulgata est une refonte de la censure de la Bible d'Anvers. Le De die mortis Christi est postérieur à la réforme grégorienne, c'est-à-dire à l'année 1582. L'approbation du Père provincial étant de la fin de novembre 1606, l'époque où Mariana s'occupa de ces divers traités se trouve déterminée d'une façon assez précise, sauf pour les deux derniers cités. D'autre part, c'est en 1584, on l'a vu, qu'il écrivit le De annis Arabum. Il avait sans doute publié là tout ce qui lui restait comme ouvrages destinés à l'impression 3.

En dédiant à Paul V les Sept Traités, il n'est pas invraisemblable que Mariana ait voulu ménager la protection la plus haute possible aux hardiesses dont il pouvait avoir à répondre. Pourtant, on peut douter qu'il se soit rendu compte que ces hardiesses fussent dangereuses et critiquables. On verra sa surprise et son désappointement devant l'émotion et la colère gouvernementales. Aussi est-il assez probable que ce qu'il avait surtout espéré du pape, c'était un revirement en faveur de la thèse soutenue par lui et ses compatriotes touchant la venue de saint Jacques. Il lui demande, en effet, dans sa dédicace, de se prononcer : la question doit être remise en discussion ; après quoi, les Espagnols accepteront la décision pontificale 4. Il venait de reconstituer le faisceau des preuves, rejetant celles qui ne pouvaient porter, renforçant les autres : il n'était que juste de reviser un jugement inspiré par un document auquel on avait prêté trop d'importance. Il ne devait pas connaître l'heureux résultat de sa

^{1.} Voir dans sa lettre à Ferrer (appendice V, 2) les termes sympathiques qu'il emploie en parlant de Molina.

^{2.} C. 16.

^{3.} Sur les traductions castillanes de quelques-uns de ces traités, voir plus loin,

^{4. «}Hispaniam Pontificis decretis obtemperaturam pro certo habeo causà modo diligenter discussà denuò atque contestatà. Neque enim ii sumus vt priuatis affectibus & inani superstitioni seruiamus & non polius consectemur veritatem.»

démarche, et ce n'est pas le pape auquel il s'adressait qui donna la réponse. C'est en 1625 seulement, un an après la mort de notre auteur, qu'Urbain VIII devait rétablir dans le Bréviaire romain la mention, sans restriction, de l'évangélisation de l'Espagne par saint Jacques 1. La réponse du roi se fit moins attendre.

^{1.} Cf. Noguera, p. 1XII. M. Batiffol ne parle pas de cette modification à propos du Bréviaire de 1632 (p. 260-6).

CHAPITRE VI

I. Les tribulations : Philippe III, ses ministres, son confesseur et l'Inquisition contre les *Tractatus VII*.

II. L'Université et le Parlement de Paris contre le De rege.

III. Le Général de la Compagnie contre le Discurso de las enfermedades de la Compañía.

ſ

La triste gloire d'avoir dénoncé les Sept Traités paraît revenir au D' Fernando de Azevedo, futur archevêque de Burgos et président de Castille 1. C'est en effet lui, probablement, qui a signé et écrit de sa main une lettre datée de Madrid, 28 août 1609, et jointe à un mémoire où sont relevés la plupart des points jugés subversifs. Les deux pièces se trouvent dans un manuscrit de la Biblioteca nacional 2.

1. « Le conocí en Alcalá criado del Maestro Pedro Arias en el Colegio del Rey... consigo ha pretendido olvidarse de haber sido antes de la medra, y quisiera hacer creer á España que no nació de su fortuna... Su provision á la Presidencia fue parto de la enemistad de padre y hijo » (les ducs de Lerme et d'Uceda). (Quevedo, Anales de Quince dias, Bibl. Rivadencyra, t. XXIII, p. 203-4.) — Évêque d'Osma en septembre 1610, il devint archevêque de Burgos en 1613, et président du Conseil de Castille en 1616.

2. Ms. Ff 9 (= 12179) de la Bibl. nacional, for 138 et 141:

« En el libro que de nuevo ha salido del Padre Mariana de la compañia de Jesus que contiene siete tractados diferentes y se imprimieron en Colonia en este año de 1609 ay muchas cosas dignas de expurgacion por ser contra la authoridad del Papa y del

Rey nro S. y de sus ministros.

En el primer tractado de la venida de sanctiago a España a fol. 10 columna 1º dice de los summos Pontifices, pero no es de n\(\tau\)a modestia revelar las ocultas deshontras si bien son ocultas. En el tractado 3º que intitula de mudança de la moneda en la prefacion fol. 191 colº 1º despues de auer declarado el intento que tuuo para escribir el dicho tratado que fue querer deçir, lo que nadie se atreuio a deçir, añade estas palabras. Como clama toda la gente y gime con el graue pesso viejos, y mocos, ricos, y pobres, doctos y indoctos, y siendo assi no parece fuera de proposito, si entre tantos ay alguno que por scrito diga, lo que publicamente y en secreto, en las plaças y corrillos se vitupera no sin gran sentimiento de n\(\tau\)a alma.

En el mismo tractado a fol. 193 habla con mucha desemboltura de los procuradores de Corte diciendo que son ineptos para negocios como personas a quien eligieron por suerte, inclinados a uenderse y que ningun otro fin tienenen (sic),

sino la codiçia y ganar la gracia del Principe con la publica calamidad.

Y mas adelante a fol. 196 col' 1' diçe que los que imponen pechos y tributos sin el consentimiento del Pueblo que los ha de pagar, que no saue como se pueden librar de la censura contenida en la Bulla de la cena dando a entender estar todos descomulgados.

En el mismo tractado a fol. 217 col' 2' tractando de la necessidad de la Republica

Les passages incriminés sont : 1º dans le traité sur la venue de saint Jacques, celui où il est dit qu'il ne sied pas à la modestie de l'auteur de révéler les hontes cachées du Saint-Siège; 2º dans le traité sur la monnaie (qu'on appelle à tort ici le troisième), les passages où le peuple est représenté comme gémissant, et l'auteur comme écrivant ce que tout le monde murmure tout bas; où les procureurs de la cour sont taxés d'incapacité, de cupidité et d'égoïsme; où l'impôt non consenti par le peuple est déclaré illégal; où le gouvernement est accusé d'en venir, étant aux abois, aux moyens les plus insolites et les plus inopportuns; où les dépenses de la table royale sont qualifiées d'exagérées et désordonnées; où toutes les fonctions civiles et ecclésiastiques sont dites données au plus offrant, les administrateurs des revenus royaux se laissant corrompre par ceux qui afferment ces revenus, et ceux-ci ayant, à la cour et au conseil des finances, chacun « son ange gardien »; et pour finir, la conclusion, d'après laquelle tout homme aurait le droit de dire son sentiment, quand même il se tromperait; 3° dans le traité sur la mort et l'immortalité, le passage « vraiment par trop libre, et bien digne de châtiment », où l'on prétend que les prêtres ignorants et de mauvaises mœurs obtiennent toutes les places, que l'or et la parenté ou l'amitié des ministres ou des courtisans ont plus de pouvoir à cet égard que la vertu et l'érudition; celui où la monarchie espagnole est dépeinte comme en

y Reyno de España, dice que es tanta que obliga a los que la rigen y gouiernan aprouecharse de remedios desusados insolentes y ineptos.

Y a fol. 218 tractando de los excessivos gastos que ay en la comida de su

Mag^a dice que esto se haçe sin raçon ni orden ninguna.

Y luego a fol. 219 col' 1' y 2' porque ambas se deuen de leer por deçir en ellas con mucha libertad que lo que la fama dice y publica es miscrable y calamitoso, conuiene a sauer que las plaças, y magistrados, las procurationes, las dignidades, sacerdocios, y obispados no se dan a quien las mereçe y que todo se uende y nada se da a quien no lo compra. Y luego ablando de los que administran las rentas reales, dice dello quan illicitos tractos tienen con quien las arriendan y que las rematan en quien mas les da de secreto. Y de los arrendadores de rentas reales dice a fol. 220 col' que tienen todos su Angol de guarda en la cassa real y consejo de hacienda que los fauoreçe por entrar a la parte de lo que los dichos arrendadores lleuan illicitamente. Y concluie el dicho tractado diciendo que libremente puede cada uno deçir lo que siente quando le toca, agora sea uerdad lo que dice, agora se engañe en decirlo.

En el ultimo tractado a fol. 360 col³ 1 buelue a decir con palabras muy libres y dignas de castigo como las plaças y cargos se uenden y que los sacerdotes ignorantes y de malas costumbres son los premiados y que el oro allã (sic) entrada en todo, a la ignorancia, bondad y erudicion no ay darle lugar ni entrada para premio alguno. A los ambiciosos y malos, lisonjeros, y truhanes se dan las procuraçiones, y honrras publicas, sin consejo ni deliberaçion y que en lugar de virtud y letras entra el

parentesco y afinidad con los ministros y cortesanos de la cassa real.

A fol. 362 dice de la ruina desta Monarchia de España despues de la muerte del Rey D. Phelipe 2º não S' como quien dice que faltando el falto todo.

En el mismo tractado a fol. 381 tractando de las rentas reales y quan mal se expenden, diciendo que siendo lan grandes se añaden cada dia mayores sin fructo ninguno porque se las lleuan los priuados de su Mag^{*} y se consumen locamente.

Esto se ha podido y no mas por la breuedad del tiempo aduertir de lo contenido en estos tractados que por ser contra la authoridad del Papa y del Rey y de sus

décadence, « comme si, Philippe II mort, tout avait manqué d'un seul coup; » celui où l'on se plaint que les rentes royales s'accroissent chaque jour sans profit, les favoris de S. M. se les appropriant et se livrant à un gaspillage insensé.

L'auteur de ce rapport de police termine en déclarant n'avoir pu remarquer d'autres endroits à cause du temps qui pressait; en insistant sur celui où il est affirmé que les dignités ecclésiastiques sont vendues, et par conséquent achetées; en proposant la recherche des exemplaires d'un livre qui attente à l'autorité du Pape, du roi et de ses ministres; en faisant observer enfin que l'ouvrage est traduit en romance, c'est-àdire évidemment en espagnol.

La lettre qui est jointe, adressée à un personnage qu'on traite de V. E., probablement le duc de Lerme, note en outre que l'auteur, étant espagnol, aurait pu éviter d'écrire de telles choses, et, les ayant écrites en Espagne, de les faire imprimer à Cologne. Peut-être Son Excellence aura-t-elle eu déjà connaissance de cette publication par les Conseils d'État et de Castille. Pour l'Espagne, il sera facile de prendre des mesures. Ce jour même on a fait défense à un libraire, le seul que l'on sache posséder des exemplaires, d'en vendre aucun.

Dans ce mémoire, rédigé et expédié hâtivement comme s'il se fût agi d'une conspiration, on faisait donc tout particulièrement un grief

consejos y ministros y contra los sacerdotes y religiosos de quien dice que es publico comprar las dignidades y obispados pues no se pueden uender sin auer quien las compre. Por todo lo qual y por ser contra la regla 12 del Catalogo de que se prohiben los libros que dicen mal de la fama y de los Principes y reyes y de los proximos mercec que se recoja el dicho libro. Aduiertase que va traducido de latin en romance.»

(Au dos et en travers) : « Memoria para lecrse luego. » Le f° 139, intercalé indûment entre le 137 et le 141 (il n'y a pas de f° 140) contient une lettre d'une autre main :

« Spp" a v. e. pase los ojos por el papel que ymbio aparte con esta que aunque v. e. podra ser tenga noticia de lo que contiene por la que ya tienen los consejos de estado y de castilla, por cumplir yo con lo que debo, en llegando al mio, y a mi noticia la doy a v. e. y podra ser que mas copiosa, rrespecto de que he visto, lo que escribo. El autor pudiera excusar lo que hiço siendo español y escripto en españa ymprimirle en colonia adonde estara publicada esta tan falsa y mentirosa historia atreuida en todo. lo de aca se rremediara por el consejo sacando edictos despues de auerlo uisto todo los calificadores. Y porque ahora no se saue que aya mas libros que los que tiene vn librero a este se le notifico oy que no vendiese ninguno. Con que esta rremediado lo que aca toca. Supp" a v. e. mande estar preuenido en esto para lo que puede suceder en el secreto pecho de v. e. a quien doy cuenta como debo y uiuir y morir en serui" de v. e. que me gé Dios como desco. Me 28 de agosto 609.

En attribuant au Fornández de Azevedo qui fut président de Castille la lettre cidessus, je ne fais que m'en rapporter à l'Index de la Biblioteca national (cf. l'Indice Gallardo, Azevedo et Mariana). Je ne suis pas absolument sûr que le signataire n'est pas le doctor Hernando de Malute y Azevedo, auteur d'une « Dissertation sur les droits de l'État en matière ecclésiastique, composée... à la demande de Fray Luis de Aliaga... datée de Madrid, 20 mars 1610. » (Catalogue des Manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale, par A. Morel-Fatio, n° 92.) Dans le même ms Ff. 9 de la Bibl. nacional, il y a une autre lettre adressée au duc de Lorme (par Fr. Pedro Castillo) et un grand nombre de documents d'or dre politique on ecclésiastique, sans aucun rapport avec le président de Castille.

à l'auteur d'avoir publié le recueil de ses sept traités hors d'Espagne. Imprimé dans la péninsule, il eût été aisé à recueillir chez les libraires; à Cologne, il était hors d'atteinte et se répandait d'autant plus facilement à l'étranger qu'on le pourchassait davantage en Espagne. C'était une circonstance aggravante : elle paraissait marquer chez celui qui le lançait le propos délibéré de notifier partout ses accusations. L'emploi du latin pouvait encore confirmer cette supposition, bien que l'on paraisse au premier abord prêter encore plus d'attention à ce fait que le livre « va traducido al romance ».

On verra comment Mariana se disculpa du fait de l'impression hors d'Espagne. Quant à l'existence de la traduction en castillan dès avant la fin d'août 1609, elle n'est pas autrement confirmée. Des sept traités on n'en connaît que deux qui aient été traduits, le De monetae mutatione et le De spectaculis. Ces traductions ont paru pour la première et unique fois dans la collection Rivadeneyra, par les soins de F. Pi y Margall. L'attribution à Mariana en est attestée par deux des copies assez nombreuses que l'on rencontre de la première i et celle que l'on

ı. Le ms. I 333 (== 2883) de la Bibl. nacional (f* 199-229) contient, ainsi que l'indique un titre en lettres d'imprimerie :

« Discurso sobre la moneda que se labro en Castilla en tiempo del P. Iuan de Mariana de la compañía de Iesus chronista de su Magestad. Este tratado se mandó expurgar, y quitar de sus obras de dicho padre porque contradecia en el dicha fabrica y hablaba mal del Gouierno Reinando Felipe 3° en el año de 1609. Haltose entre los papeles del P. Iuan de Pineda de la compañía de Iesus. » En marge du commencement: « el padre de (sie) Juan de Mariana dio vna peticion al conse (consejo) agraniandose de que este traslado se le huuiese quitado de sus obras. »

Le ms. G 424 (= 2187) de la Bibl. nacional, non paginé, petit format, contient le « Tratado y discurso de la moneda de vellon que al presente se labra en Castilla y de algunos desordenes y abusos: Escritos por el Padre Iuan de Mariana en ydioma latino, y traducidos a el castillano por el mismo, é Ympresso en Colonia año de 1609. »

Même traité dans le ms. G 341 (= 1963) non paginé, petit format: « Discurso de la moneda de vellon que al presente se labra en Castilla por mandado de el Rey não señor. »

Même traité dans le ms. 7:45, même format, non paginé; même titre que G 424, avec des corrections qui ne sont que la rectification des bévues du copiste.

Même traité dans le ms. 6916 (ancien T 30 et T 37), dont 212 folios seulement sont paginés (fol. 181-212). Titres (fol. 181): «Tratado de la moneda, hecho por el Padre Juan de Mariana de la Compañía de Jesus, traducido por el mismo Padre Mariana », et (fol. 182): «Discurso sobre la moneda de vellon que al presente se labra en Castilla (en marge: y de algunos desordenes y abusos) por mandado del Rey nuestro señor».

Meme traité dans le ms. Q 104 (= 5791) iu-folio, paginé seulement jusqu'au f° 336 (fol. 191-218): « Discurso sobre la moneda de Bellon que al presente se labra en Castilla por mandado del Rey nro s° por el P° Juan de Mariana de la Compañía de Jesus. »

Tous commencent ainsi: « Dios nuestro Señor quisiera y sus santos que mis trauajos fueran tales que con ellos se viberan seruido mucho su Mg^d y todos estos Reynos como lo he deseado...» et finissent par « ... lo que conuiene se atreuan a aconsexallo y a executallo » mais les mss. 7145, 6916 et 2187 ont ces derniers mots intervertis: « en ejecutarlo y aconsejarlo » (orthogr. de 2187).

Sculs les mss. $\mathfrak{G}_{\mathfrak{I}}\mathfrak{G} (=T 37)$ et 5791 (=Q 104) sont signalés par Gallardo dans son Indice.

connaît de la seconde. En ce qui concerne le De monetae mutatione, il est douteux que l'auteur l'ait traduit après son procès : c'eût été une récidive dangereuse2. Puisque cette traduction existe, et qu'elle lui est attribuée, avec toute vraisemblance du reste, elle devait exister quand Azevedo écrivit sa dénonciation, et c'est sans doute à elle exclusivement, et non à une traduction des sept traités, qu'il fait allusion quand il dit que le livre est traduit du latin en langue vulgaire. Noguera, qui ne put avoir connaissance du texte latin du Traité sur la monnaie, arraché dans les deux exemplaires de l'édition de Cologne qu'il put voir, l'a analysé d'après la copie d'un exemplaire manuscrit de la traduction. Or, c'était Mariana, déclare-t-il, qui avait envoyé au comte de los Arcos cet exemplaire, que l'on conservait dans le collège de Cuenca, à Salamanque. Ainsi, non seulement l'historien avait traduit son pamphlet, mais il le faisait circuler et en envoyait des transcriptions. Déjà, dans une lettre datée de Séville et du 8 novembre 1605, un correspondant qui signe Luís Martínez de Mariana, et qui était sans doute quelque chose comme son cousin, lui demandait une « copia del papel de la moneda»; c'est probablement le texte castillan qu'il voulait3. Ainsi, dès le mois de novembre 1605, ledit « papel » était connu au moins des intimes de l'auteur. Bien entendu, il ne resta pas inconnu aux confrères. Parmi les papiers du P. Juan de Pineda⁴, mort en 1637, on trouva une copie en castillan, que l'on conserve à la Biblioteca nacional.

Quant au danger qu'un tel livre, écrit en latin, présentait au point de vue de la politique extérieure, il n'était évidemment pas imaginaire, puisque « en 1612, un conseiller de la cour des monnaies en fit en France la base d'un Mémoire, qu'il présenta au chancellier Sillery, sur le désordre où était la monnaie en Espagne⁵. » On pouvait donc l'exploiter, comme le craignait Azevedo, contre la réputation du gouvernement espagnol. C'était un inconvénient que Mariana n'avait pas prévu; ce dut être aux yeux du dénonciateur et du ministre, ou plus exactement du favori, le côté le plus noir à montrer au roi dans l'affaire.

Une rectification est à apporter avant d'entrer dans le récit du procès

^{1.} Ms. O 41. Cf. Gallardo.

^{2.} C'est pourtant ce que supposait, sans motifs du reste, Noguera : «El mismo Mariana... le puso en Castellano para hacerle más comun, sin embargo de las contradicciones que habia sufrido.» Il suppose également, par suite, que ce fut après son procès que Mariana envoya au comte de los Arcos l'exemplaire dont il est question plus loin. Cela est pourtant bien improbable.

^{3.} Voir mon article sur La famille de Juan de Mariana.

^{4.} Le même auquel Mantuano consacra tronte deux pages de ses Aduertencias a la Historia del Padre Inan de Mariana en 1613 (voir plus loin, 2° partie, c. III, § II). Il y a un autre Juan de Pineda, de l'ordre des franciscains, et contemporain du jésuite. Nic. Antonio leur consacre à chacun une notice.

^{5.} A. Duméril, art. cité, p. 91. Cf. Charenton, préf. de la traduction de l'Hist. gén. d'Esp., p. v.

intenté à Mariana. Il est étrange de voir un érudit aussi sérieux que Noguera opposer ici la tolérance de Philippe II à la rigueur de Philippe III: « Dans le De rege, » remarque-t-il, « Mariana avait dit des choses aussi fortes et même plus fortes que celles qu'on trouve dans les deux traités (le De monetae mutatione et le De morte); il ne fut pourtant alors ni accusé ni poursuivi. Le roi était alors Philippe II, qui permettait qu'on parlât avec liberté 1. » Rien de plus étrange que cette volonté de voir en Philippe II un prince libéral. Ce n'est pas ici le lieu de prouver combien une telle théorie est dénuée de bon sens. Mais, en vérité, Noguera n'aurait-il pu faire attention aux dates, et se rappeler que Philippe II était mort le 3 septembre 1598, plusieurs mois avant que parût le De rege, et même deux mois avant que l'auteur se décidât à le publier, ainsi que le prouve la lettre publiée par Noguera lui-même 2?

C'est donc en réalité à Philippe III que revient l'honneur qu'on voudrait faire à son père. Le mérite n'est d'ailleurs pas très grand. En 1599, Philippe III avait vingt et un ans; il commençait à peine son règne; il était plutôt occupé par son mariage que par les opinions d'un ami de son précepteur sur l'éducation du prince. De plus, une certaine impunité était assurée par le seul changement de régime. Mariana pouvait alors ne pas trouver tout parfait, et même le dire: les ministres de Philippe II, les Cristóbal de Moura, les Rodrigo Vázquez de Arce, dont Philippe III eut tant de hâte de se débarrasser, endossaient les responsabilités et leur renvoi n'en avait que plus d'apparence de justice.

Dix ans après, les choses étaient autres. Il y avait bien eu un semblant d'holocauste offert à la justice, d'abord en la personne du licencié Alonso Ramírez de Prado, du Conseil royal et du Conseil des finances, puis, en celle de Pedro Franqueza, comte de Villalonga et de Villafranqueza, tous deux accusés de corruption et de malversations. C'étaient les victimes expiatoires offertes en place du duc de Lerme et de ce Rodrigo Calderón, favori de favori, dont la fortune et la puissance étaient autrement ruineuses et honteuses pour le pays. Mais Mariana arrivait trop tard pour donner le change, ainsi qu'il essaya de le faire dans sa défense. Ce n'était pas de la veille que les deux concussionnaires livrés à la vindicte publique avaient été arrêtés, quand parut ce réquisitoire contre les abus, les illégalités, les rapines. S'il avait su faire coincider la publication de son livre avec l'une de ces arrestations, il n'eût pas autant éveillé les susceptibilités d'un gouvernement précisément occupé à donner un grand exemple. Le livre venant quand satisfaction était donnée, par la condamnation de l'un des deux coupables, par le

I. P. LXIX.

^{2.} Jaime Balmos a déjà relevé ce lapsus de Noguera (Biografía del P. Mariana, p. 26).

procès de l'autre, il dénonçait donc, pouvait-on supposer, d'autres coupables encore, et ces coupables ne pouvaient être que les maîtres du pouvoir. Si pourtant l'on fait attention aux dates, on croira aisément que, parmi ceux qu'il avait surtout visés en écrivant, étaient bien ceux à qui l'on s'était décidé à demander des comptes sévères. Toutefois, il est à penser aussi que ce n'étaient pas selon lui les seuls coupables. Voyant son livre paraître enfin, il dut se persuader naïvement que la justice, qui punissait deux ou trois voleurs, allait continuer son œuvre : il n'avait qu'à parler; le roi s'empresserait de rechercher les autres scélérats qui s'engraissaient aux dépens de ses sujets; toute la bande allait tomber dans le filet. Il crut le moment venu. Il apprit à ses dépens que le moment était passé 2.

Sur le procès intenté à Mariana, à défaut du manuscrit qui en contenait la copie exacte et qu'annonçait en 1792 le Catalogue des livres de la Bibliothèque de feu don Simon de Santander³, nous sommes renseignés avec précision par Noguera, qui a pu connaître soit cette copie, soit une autre; il n'a, du reste, rien su de positif sur l'issue elle-

même.

La dénonciation d'Azevedo, on l'a vu, est datée du 28 août 1609. Le 8 septembre, sur les instances qui lui furent faites, Decio Carrafa, légat a latere, nonce et collecteur apostolique en Espagne, chargeait le franciscain Fr. Francisco de Sosa, membre du Conseil suprême de l'Inquisition, évêque des Canaries, mais résidant à Madrid 4, de faire le procès du pamphlétaire, contre qui un mandat d'arrêt fut lancé de cette ville. Mais déjà, avant d'être arrêté, Mariana avait été interrogé à Tolède par les Inquisiteurs. Il avait confessé être l'auteur des traités incriminés. C'est ce qui résulte de ses propres déclarations 5. Par ordre

1. Ramírez mourut avant la sentence, qui le condamna, en 1602, à la restitution, et Franqueza fut condamné en décembre 1609. Cf. l'Hist. general de España (p. 111, l. III, c. 4) de Modesto Lafuente, qui a consulté des relations de l'époque.

2. « . . . debia seruir de exemplo a los colossos del bien comun para que atiendan a dar sus abissos a quien y quando conbiene y no a mas ni en otro tiempo », dit avec sagesse à ce sujet le P. Ezquerra (Hist. de la Comp. de Jesus en Alcala, 2° p., f° 248).

3. T. II, nº 6/25; cf. t. I, nº 3/60. Les indications que porte le Catalogue à ces deux endroits ne nous apprennent rien que nous ne sachions par Noguera, si ce n'est ceci, que «le procès ne fut pas sentencié », ce qui est faux, du reste, comme on verra p. 108. Quant à la Chrono-historia du P. Alcázar, il nous en manque précisément la

Década VII, qui contenait les années 1601-1610.

4. Il avait été nommé en 1600 minister generalis de son ordre. En 1607, il avait été à Rome pour soutenir la cause de l'Immaculée Conception; la même année, on l'avait fait évêque des Canaries. Évêque d'Osma en 1613 après Azevedo, et nommé au siège de Ségovie en 1617, il devait mourir en 1618 : «... vir magnanimus, prudentiaque et consilio praestaus, » déclare Antonio, qui lui a consacré une notice. Il est curieux de voir le procès du célèbre jésuite conduit par un successeur de Melchor Cano, ce fougueux dominicain, dont les jésuites ne s'étaient débarrassés qu'en le faisant nommer évêque des Canaries (1552), et qui donna sa démission pour revenir leur faire la guerre (Cf. Crétineau, t. I, p. 289).

5. Notes de Juan de Santander dans le ms. X 230 de la Bibl. nacional: «Dixo et mismo que quando fue presso vivia en la casa de la comp' de Toledo... et manda-

de l'évêque des Canaries, le licencié Miguel de Muxica, chanoine des Canaries, alla s'assurer de la personne de l'inculpé et l'amena à Madrid, où il l'enferma dans une cellule du couvent des franciscains:

Le 2 octobre, commença l'información sumaria de testigos. Les témoins qui déposèrent furent Fr. Juan de Visanco, franciscain, lecteur de théologie à l'Université de Salamanque; Fr. D. Ignacio de Ibero, abbé du monastère cistercien de Santa María la Real de Fitero (Navarre), et D. Alonso Méndez de Parada, juez del crimen. Ces dépositions furent favorables à l'accusé. Le licencié Baltasar Gil Imón 2 de la Mota, fiscal (procureur) du Conseil des finances, reçut communication des pièces avec l'ordre de soutenir l'accusation. Le 14 octobre, Sosa, au couvent des franciscains, interrogeait Mariana. Il avait, déclara-t-il, soixante-treize ans, et il allait bientôt y avoir cinquante-six ans qu'il était dans la Compagnie.

Dans le sommaire que Noguera donne de cet interrogatoire 3, un certain nombre de faits, résultant des déclarations de l'accusé, sont à relever. 1° Mariana avait écrit, le 28 août précédent, aux successeurs du libraire Jean Aubri 4, pour demander que l'on ajoutât aux exemplaires une liste d'errata. 2° Son ouvrage avait été examiné, sur l'ordre du P. García, par trois jésuites d'Alcalá 5. 3° S'il n'avait pas été imprimé en Espagne, c'est à cause des ennuis auxquels on y était exposé de la part des imprimeurs, et que l'auteur ne voulait plus avoir à supporter : cette excuse était sincère, car on verra que dès le mois de mai 1607 Mariana avait confié à un hermano le soin de publier ses œuvres 6. Il avait d'abord été question de faire imprimer les Sept Traités chez Plantin, quelqu'un offrant de payer les frais; mais la chose n'ayant pu s'arranger, l'impression s'était faite à Cologne, ville catholique du reste.

miento de prision se despachó en Madrid á 8 de septbre de 1609, y asi hasta entonces estuvo libre en Toledo el P. Mariana : y asi declaro tambien que en 5 de septbre segun se acordaba antes que le prendiesen había declarado ante los Inquisidores de Toledo ser suio el libro de los siete tratados.»

1. Ce couvent était à l'emplacement de celui qui, réédifié de 1760 à 1784, renferme la somptueuse église de San Francisco el Grande, le *Panteón nacional*, et dont les autres bâtiments servent aujourd'hui de caserne.

3. Et non Lilimon, comme dit la Biblioth. des éer. de la Comp. de Jesus, reproduisant le Catalogue de Simón Santander. Il y a à Madrid un Campillo Gil Imón, qui aboutit précisément à l'ancien couvent de S. Francisco; il doit son nom à ce fiscal, qui devint président du Conseil de Hacienda, et qui vécut dans cel endroit écarté de la capitale. Il y a aussi une calle et une travesía Gil Imón, de l'autre côté de la Ronda de Segovia. Cf. Mesonero, Man. de Madrid, p. 417 et 491.

3. P. LXX-LXXII.

4. Noguera dit « Juan Asroy librero Flamenco»; c'est évidemment « Aubry» qu'il fallait lire. Toutefois le titre des Sept Traités porte: « sumptibus Antonii Hierati». Les héritiers de Jean Aubri avaient peut-être, avec A. Schott, servi d'intermédiaire. Quant à Jean, il était mort avant 1603 : le t. I de l'Hispania illustrata parut cette année-là sous le nom de ses héritiers

5. Parmi eux on trouve précisément Cristóbal de Castro, l'auteur de la Historia del Colegio Complutense de la Compañia de Jesus.

6. Voir 2° partie, c. II, § III.

4° Il n'avait demandé de permission à personne, celle du provincial lui paraissant suffire. 5° Il avait fait examiner son manuscrit avant la publication par plusieurs personnes graves de Tolède, entre autres par le cardinal (Sandoval). Toutes ces déclarations, sauf peut-être la première, étaient évidemment à sa décharge. Dans ses autres réponses, il cherchait à disculper ses intentions, en présentant Ramírez et Villalonga comme les ministres visés par lui, et en atténuant la portée de ses paroles.

Le fiscal dressa un réquisitoire terrible, où il n'était question que de crime de lèse-majesté et de peines correspondantes. L'impression hors d'Espagne, les passages où l'archevêque Loaysa, Pedro Portocarrero et Rodrigo Vázquez de Arce étaient représentés comme des victimes de l'ingratitude royale, formaient autant de griefs aggravant tous les autres. Mariana, nous dit Noguera, fut modeste dans sa réponse. Il reconnut avoir eu tort de ne pas préciser davantage les faits auxquels il faisait allusion, de manière à éviter qu'on étendît à tous les ministres et prélats ce qu'il disait de quelques-uns. Il n'avait commis qu'un excès de zèle, et il était prêt aux réparations qu'on exigerait de lui. Pour montrer qu'il n'avait eu aucune arrière-pensée malicieuse, il présenta sa correspondance avec Schott, qui s'était chargé de la publication. Enfin, il remit un mémoire, que Noguera a publié², et où il rappelait ses services, tout en s'excusant d'avoir ainsi à se louer lui-même pour se défendre.

La sentence devait être rendue le 11 janvier. Elle fut remise au 18. Mais on réfléchit sans doute alors que l'évêque des Canaries n'avait reçu de pouvoirs que pour instruire la cause, et qu'il fallait obtenir pour lui le droit de porter le jugement. Le fiscal avait donc demandé une copie de la procédure. Elle était destinée à D. Francisco de Castro, ambassadeur d'Espagne à Rome, à qui elle fut envoyée avec une real orden datée du 9 janvier, que Noguera a également publiée, et qui nous renseigne sur ce qu'on attendait du Pape dans cette affaire. Il faut croire que Sa Sainteté avait paru antérieurement prendre à cœur l'offense faite à Sa Majesté par le jésuite, puisqu'on se félicite de la manière dont elle a accueilli la publication du livre incriminé. On lui demandait à présent, par l'intermédiaire de l'ambassadeur, et en lui faisant parvenir une copie de la procédure, de confier le jugement, en ce qui touchait les délits de lèse-majesté, à l'évêque des Canaries, et l'exécution de ce jugement sans appel au même évêque et aux délégués nommés par le roi. On avisait en même temps Sa Sainteté que le Conseil de l'Inquisition s'occupait de l'affaire de son côté pour réprimer les délits commis contre le roi et le Saint-Siège.

^{1.} Cela doit s'entendre des autorités espagnoles, car l'ouvrage porte sur le titre : « cum gratia & priuileg. S. Cæsar maiest»

^{2.*}P. cxix. C'est celui que nous avons cité plusieurs fois déjà.

Mariana était donc impliqué dans deux procès simultanés: celui qu'on lui intentait comme ecclésiastique par la voie d'un tribunal ecclésiastique relevant du Pape, et celui qu'on lui intentait comme simple particulier par la voie du tribunal de l'Inquisition.

En même temps que l'on chargeait l'ambassadeur de cette mission, on lui donnait, par une seconde lettre royale du même jour, ordre d'acheter, avec grande circonspection et sans laisser entendre ce que l'on voulait faire, tous les exemplaires des Sept Traités qu'il pourrait trouver. Cet ordre, ajoutait la lettre, avait été mandé dans tous les royaumes de S. M. En effet, par un billet du comte de Añover, ambassadeur du roi catholique auprès de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, souverains des Flandres 1, on voit qu'à la date du 9 janvier, c'est-à-dire encore le même jour, une lettre semblable à celle que reçut Gastro avait été adressée au marquis de Guadaleste. Le comte de Añover s'offrait à faire la même opération « en estos Estados », c'est-à-dire en Flandre; on avait donc omis de lui écrire à ce sujet, et l'ambassadeur, pour faire sa cour, prenait les devants 2.

A Rome, on ne rencontrait pas la même servilité. L'auditeur de rote pour l'Espagne était depuis longtemps D. Francisco Peña, un aragonais qui avait refusé un canonicat à Saragosse, puis l'évêché d'Albarracín, pour garder ses fonctions; versé dans le droit et la théologie, il fut juge dans plusieurs procès de canonisation 3; il avait rédigé une Instructio seu praxis Inquisitorum et recueilli des Decisiones Sacrae Rotae; il était donc rompu à la pratique de ce droit canon pour lequel Mariana ne professait qu'une estime restreinte, et auquel pourtant il allait devoir son salut. En homme prudent et qui savait qu'un faux pas est plus dangereux à Rome qu'ailleurs, D. Francisco de Castro recourut donc à D. Francisco Peña. Celui-

2. Archivo de Simancas. Estado (leg. 2,292):

« El Conde de Añover, embajador de S. M. cerca de SS. AA., al Rey Católico.

3. Il devait mourir en 1612, âgé de soixante-douze ans. Voir la notice que lui a consacrée Antonio. Le ms. Add. 28463 (cf. Gayangos, Cat., t. IV, p. 41) contient des lettres de lui, datées de 1591.

^{1.} Leur souveraincté sur les Pays-Bas était réduite aux Flandres depuis la reconnaissance de l'indépendance des Provinces-Unies (9 avril 1609).

[«] Señor. — Por lo que escribe V. M. al Marqués de Guadaleste en carta de 9 del pasado, he visto como por algunas justas causas de su servicio y del bien público, ha mandado recoger en todos sus reynos un libro que habia hecho imprimir en Colonia el Padre Juan de Mariana intitulado Joannis Marianæ e Societate Jesus Tractatus septem; y que será servido y manda que con todo recato y sin dar a entender el fin que se lleva, se compren en estos Estados todos los que se pudieren haber; y assi quedo con cuidado de hacerlo y poner toda diligencia en buscarlos para hacer dellos lo que V. M. manda; y tambien le tendré en que no se impriman sin hacer demostracion en ello sino fuere con nueva orden de V. M.; que si es servido de darmela para que se prohiba la entrada dellos cn estos Estados, la tractaré con el mesmo cuydado. Guarde Dios a V. M. con la salud y acrecentamiento d'Estados que sus criados y vasallos deseamos. — De Bruselas à 18 de Hebrero 1610. — El Conde de Añober ». — La copie de ce document m'a été aimablement fournie par D. Antonio Rodríguez Villa.

ci, avec la finesse italienne qu'il avait acquise par la fréquentation de la cour papale, avec l'indépendance que lui donnaient son autorité, les services rendus et l'absence de toute ambition, répondit à Son Excellence en lui ouvrant les yeux sur deux grosses illégalités commises dans le procès. Cette réponse, que Noguera a publiée, est datée du 23 avril 1610.

Premièrement, le juge à qui le nonce avait confié l'affaire avait fait emprisonner l'inculpé avant d'entendre les témoins. Secondement, le fiscal qui avait requis était un laïque. C'étaient deux cas non douteux de nullité. Quant au fond, le délit de lèse-majesté était loin d'être prouvé. Des propositions imprudentes et téméraires, que l'auteur, confessant avoir dépassé la limite, mais se défendant d'avoir eu de mauvaises intentions, promet de corriger comme on le lui ordonnera, ne constituent pas le délit caractérisé que l'on voulait y voir. A toutes ces considérations, que Peña, après les avoir développées en espagnol, résume en latin comme pour leur donner plus de poids, s'en ajoutaient d'autres: la vie de l'accusé est irréprochable et lui vaudra l'indulgence du Pape, déjà disposé en sa faveur par les vices de forme; et, remarque qui a aussi sa valeur, qui pour cela, sans doute, est également énoncée en latin, le livre a été approuvé par trois pères jésuites, et muni d'un permis d'imprimer du provincial.

De tout cela Peña concluait: 1° qu'il serait dangereux de remettre au Saint Père copie du procès; en tout cas il fallait mettre tout en latin ou en italien, à quoi les domestiques du comte pourraient être employés en secret; 2° que, pour ce qui était de punir lui-même les manquements au respect de la personne royale, le Pape s'y refuserait probablement; et en supposant qu'il ne s'y refusât pas, il voudrait prendre conseil, et qui assurerait le silence des conseillers 3° que si, après cela, la sentence rendue n'était pas celle qu'on espérait, ce serait un coup porté à la dignité du roi, et il fallait prévoir alors la publication possible, sous des noms hérétiques, de « libelos famosos de estos padres ».

Peña se moquait-il de l'ambassadeur, en agitant ainsi le spectre des jésuites? ou craignait-il récllement ce que leur savoir-faire pourrait produire en fait de représailles à la suite de la condamnation d'un des leurs?

De son côté, non content de rechercher, comme on le lui avait recommandé, les exemplaires des Sept Traités, Castro avait-il cru bien faire, ou exécutait-il un nouvel ordre, en tâchant d'obtenir du Pape qu'il fit brûler le livre de Mariana? En tout cas, l'auditeur de rote lui répondait là-dessus, dans la même note, que c'était s'exposer à un refus certain, les propositions incriminées ne pouvant, aux yeux

du Souverain Pontife, mériter un tel châtiment. Tout ce qu'on pourrait obtenir serait qu'il fît rechercher et remettre à l'ambassadeur les exemplaires qui existaient à Rome. C'était dire à ce dernier qu'il ferait aussi bien de s'acquitter de la commission lui-même pour éviter les indiscrétions indiquées tout à l'heure comme probables. Cette consultation, prise à bonne source, dut rendre perplexes l'ambassadeur et son gouvernement. Mais de cet instant on perd la filière des négociations. Que résolut le Pape en définitive? c'est ce qu'on ne sait pas exactement. Alegambe dit seulement que le traité, sur la demande de l'ambassadeur, fut quelque temps « suspensus », mis à l'index. Paul V aurait donc donné cette satisfaction au roi d'Espagne, mais ce n'était pas tout à fait celle qu'on demandait. Noguera, qui arrête là l'historique du procès, se trouve obligé de s'en rapporter à un écrivain cité par un autre 1, pour avancer que l'emprisonnement de Mariana dura une année. Quelques éclaircissements peuvent être apportés sur ce point.

L'Academia de la Historia possède une lettre en latin, de la main de Mariana, signée de lui, datée de « Matriti Nonis Maij MDCX », et adressée au Pape 2. Malgré ses longs services, le voici depuis huit mois dans une prison pour avoir dénoncé des concussions, fréquentes en ce pays: on l'accuse d'avoir attaqué les actes du roi, bien qu'il n'ait pas eu de cela la moindre idée. Le réquisitoire prononcé, sa réponse faite, toute la procédure se trouvait terminée au début du mois de janvier; on n'attendait plus que la sentence; il avait même été amené pour l'entendre, et l'on pense qu'elle lui était favorable. Mais des personnages d'une plus grande autorité, à qui les juges avaient communiqué cette sentence (il ne croit pas nécessaire de les nommer, il ne pourrait, du reste, le faire), assaillent et les accusateurs et les juges. Décus dans l'espoir qu'ils avaient d'une condamnation, ils empêchent le prononcé du jugement. Depuis quatre mois il proteste contre cette remise illégale: on lui répond que tout cela se fait avec l'agrément du Pape. Des laïques, des hommes hostiles et inconnus de lui se sont faits ses juges; on a écarté le nonce et son mandataire (l'évêque des Canaries). Aussi vient-il se jeter aux pieds du Pape pour le supplier de faire rendre le jugement soit par le nonce soit par celui qui a dirigé le procès. Il demande, en outre, qu'on le mette en liberté, afin qu'il ne succombe pas aux maladies et à la misère.

Mariana se trompait sur la cause des retards dont il se plaignait. Et on ne l'avait trompé qu'à moitié en rejetant tout sur le Pape. Se faisait-il illusion en croyant que la sentence ajournée lui était favorable?

^{1. «} Bernaldino Giraldo en la Apología por el senado de Venecia, citado en la España oriental de Pablo Colomies». Le passage de ce Giraldo auquel se réfère Noguera est précisément cité par Bayle, dans la note E à sa notice sur Mariana: « Hominem ergo in vincula poscit (Lermaeus Dux), in iisque annum vertentem amplius continet.»

^{2.} Voir l'appendice IV, 1.

C'est probable, car si elle l'eût été, le gouvernement n'eût pas fait les démarches qu'on a vues pour obtenir que le tribunal chargé de l'instruction fût autorisé à juger.

La Biblioteca nacional possède un manuscrit composé des avis donnés par le confesseur du roi, le dominicain Fr. Luís de Aliaga, sur les questions soumises à son approbation en l'année 16101. En date du 31 octobre, celui-ci déclare avoir vu les considérants de la commission chargée du procès du P. Mariana ainsi que la sentence portée par les juges. Avait-on passé outre aux observations de l'auditeur de rote, et avait-on enfin demandé et obtenu du Pape l'autorisation de faire prononcer la sentence? ou bien avait-on, par un biais quelconque, légitimé la procédure et rendu canoniquement possible le prononcé du verdict? Le billet du confesseur ne nous renseigne point à ce sujet. En revanche, de même qu'il établit qu'il y eut une sentence rendue, il montre que ce fut la même commission ou tout au moins le même évêque des Canaries qui conduisit le procès jusqu'au bout. Bien plus, il permet de supposer qu'entre janvier et octobre, le dit vêque avait été avisé ou s'était avisé de l'existence de certains passages répréhensibles dans l'Histoire d'Espagne. On avait donc, ou il avait cherché de nouvelles charges contre l'auteur des Sept Traités.

Mais le fait le plus important que nous révèle ce papier de confessionnal, c'est le conseil donné par le moine qui domina la conscience et contrôla tous les actes publics et privés de Philippe III². « Il me semble », déclare Aliaga, « que Sa Majesté peut ordonner l'exécution de cette sentence, mais en avertissant l'Inquisition de se trouver là, pour

^{1.} Ms. de la Bibl. nac. G 84 (= 1923). Sur la couverture de parchemin: « Papeles del P° confessor Fr. Luis de Aliaga tocantes a diuersos negº de que se le ha pedido parecer. Del año de 1610.» (507 folios.)

Fol. 367: « Señor. e visto la consulta inclusa de la junta de la causa del padre Mariana con la sentencia que an resuelto les jueçes della. Me parece que puede v. Mag⁴, mandar que se execute pero teniendo aduertido en la inquisicion que esten luego alli para que en acabando de leersela le tomé a su mano pues es cierto que lo an de prender para que no aya tiempo a largas y dilaciones, y respecto de lo que el obispo de Canaria dice de las cosas malas que a hallado en la historia deste padre se le podria responder al obispo que las aduierta a la junta que trata de la correction de los libros y a la junta se le mande que miren luego las tales aduertencias y se haga relacion a v mag⁴ de lo que les pareçiere y con esto se conseguira el fin que se pretende y no se haran juntas no necessarias que correran las cosas por su camino ordinario y conveniente, v mag⁴ mandara lo que fuere mas de su real servicio en Madrid a 31 de 8º de 610. fr. luis Aliaga.»

Aux folios 126 et 132 on trouve deux avis du même confesseur concernant entre autres personnes « Mariana Martinez »; il n'est pas dit de quoi il s'agit, et « Mariana Martinez » est peut-être une femme dont le prénom serait Mariane. On voit une femme des mêmes nom et prénom solliciter, en 1627, la charge de familiar de l'Inquisition (cf. l'Archivo hist. nacional, Catálogo I, Inquisición de Toledo, publié par la Revista de Archivos en 1899-1902 (p. 530), qui du reste ne contient l'indication d'aucune pièce se rapportant à un procès du P. Mariana).

^{2. «...} En la religion mañoso, en la privanza molesto, fue lo que le mandaron.» (Quevedo, Anales de Quince dias, p. 218.)

que, aussitôt le jugement lu, elle s'assure de la personne du prévenu. C'est le meilleur moyen d'éviter des remises et des retards. Quant aux mauvaises choses que l'évêque des Canaries a rencontrées dans l'Histoire de ce Père, il pourra les signaler à la commission chargée de la correction des livres, laquelle examinera ses observations, et rendra compte à S. M. De cette manière, on arrivera au but que l'on désire sans recourir à des commissions inutiles, et en gardant la marche ordinaire. » Il s'agissait, par conséquent, de faire faire à présent le procès de Mariana par l'Inquisition. Celle-ci devait se faire représenter lors de la lecture du jugement, pour arrêter sur-le-champ l'inculpé. C'est donc que la sentence, tout en lui imposant peut-être quelque amende honorable ou la promesse de corriger son livre, lui rendait la liberté. Peut-être bien aussi s'était-on résigné, sur les observations du Pape, à admettre l'illégalité de la procédure. Mais on avait l'Inquisition d'Espagne, qui, comme on a vu par la lettre du roi à Castro, s'occupait de son côté de punir les atteintes portées par le même livre à la dignité royale et à l'autorité pontificale. Deux procès intentés par deux juridictions différentes pour un même délit, telle était la monstruosité non seulement tolérée, mais conseillée par ce confesseur dominicain, qu'une «proposicion rigurosa», c'est-à-dire avancée, avait jadis fait chasser de Saragosse par l'archevêque1.

Son conseil fut-il suivi? Nous n'en savons rien. Les biographes restent dans le vague pour tout ce qui a trait à ce tragique épisode. Alegambe déclare qu'enfin l'envie et la tempête déchaînée se calmèrent², et Antonio, que ce ne fut qu'après un long procès et qu'avec peine qu'il fut rétabli dans sa condition antérieure³.

Une lettre de Mariana lui-même en date de Tolède, 4 octobre 1611, nous apprend que « l'affaire est finie, il y a longtemps (dias ha), et bien, à ce qu'il semble ». Il s'agit évidemment de l'«affaire » que lui avaient value ses Traités, et dont il est évidemment aûssi question dans toute cette lettre, adressée à Bartolomé Morlanes, et conservée dans un manuscrit de Londres 4. Il est plus difficile d'expliquer ce que veut dire Mariana dans ce qui suit, à moins de comprendre: « seulement nous n'en parlons pas, nous ne crions pas sur les toits que je suis sorti indemne, et cela pour certaines considérations, et sur le conseil de personnes prudentes qui désirent un bon résultat et travaillent à l'amener. » Il était relâché; mais, avec ses confrères et ses protecteurs, il jugeait bon de ne pas triompher trop haut, afin de ne pas attirer à nouveau l'attention d'un gouvernement qui, sans doute, ne l'avait laissé échapper qu'à regret, et faute de pouvoir faire autrement. Il

^{1.} Quevedo, Anales de Quince dias, p. 203.

^{2. «...} Donec invidia et cum ea tempestas conquieuit.»

^{3. «} Non nisi post agitatam diu causam aegreque statui pristino fuit restitutus. »

^{4.} Voir l'appendice IV, 2. Sur Morianes, cf. Latassa, Bibl. de escr. aragoneses.

sortait indemne en effet, et par conséquent vainqueur, d'un procès où le roi en personne s'était engagé à fond. Le mieux était d'être modeste et de se faire oublier. La moindre parole imprudente pouvait coûter cher.

D'après les termes de sa lettre, il y avait déjà longtemps que Mariana était libre le 4 octobre 1611. Il n'y avait pas encore un an, puisque le billet d'Aliaga est du 31 octobre 1610. On peut supposer que la mise en liberté remontait à cinq ou six mois, pour le moins. Morlanes, qui ne lui avait écrit pour le féliciter que le 16 septembre pouvait avoir ignoré jusqu'à cette époque l'issue du ou des procès, précisément parce que les jésuites évitaient d'en parler.

Rien n'empêche donc d'imaginer, mais rien ne prouve non plus que l'Inquisition ait fait à son tour arrêter Mariana pour lui intenter le procès dont elle s'occupait dès le mois de janvier 1610. S'il en fut ainsi, son triomphe fut double. Il se défendit si bien cette fois encore, qu'il fut

absous, ou condamné à quelque peine légère.

Noguera, qui relate avec détails l'historique du procès conduit par l'évêque des Canaries, ne semble pas songer à une comparution postérieure de Mariana devant les inquisiteurs. Llorente, au contraire, distingue, sinon les deux procès eux-mêmes, sur lesquels il ne donne aucun renseignement, du moins les sanctions portées de part et d'autre : « Ces ouvrages l'exposèrent à de grands désagréments de la part du gouvernement et du Saint-Office. Le jugement fut plus doux qu'il n'avait lieu de s'y attendre; surtout après s'être montré dans la dédicace qu'il présenta au monarque, l'avocat du régicide, déguisé et caché sous le voile du tyrannicide. Il ne fut pas aussi heureux avec le Saint-Office; on fit des retranchements dans son ouvrage du Changement de la monnaie, et la lecture en fut défendue jusqu'à ce qu'il fût châtié. On imposa une pénitence à l'auteur et on le tint enfermé longtemps dans son collège:.» L'auteur a confondu, remarquons-le, la préface des Sept Traités dédiée à Paul V, avec la préface, ou plutôt les chapitres VI et VII du livre I du De rege. Mais ce qu'il dit de la mise à l'index du Traité de la monnaie est exact : cet ouvrage, dont le P. Alfonso Ezquerra dit « esta mandado recoger » 2, se trouve, en effet, marqué comme devant être biffé d'un bout à l'autre, dans l'Expurgatorium de Zapata en 16313. Il a été arraché dans un grand nombre d'exemplaires 4, et le De morte a eu le même sort. Le Pro editione

Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne, t. II, p. 459.
 Hist. de la Comp. de Jesus en Alcalá, 2ª parte (fol. 248°).

^{3.} Noguera, p. LXXVIII. Les deux exemplaires des Sept Traités que possède la Bibliothèque de S. Isidro (Madrid) portent sur le titre, l'un: «espurgado conforme al espurgatorio declarado de 1632 (on a ajouté après coup: y conforme al de 1640). Di del Marmol »; l'autre: «esta expurgado conforme al expurg de 1640. Alonso Chirino de Salazar.»

^{4.} Par exemple dans les deux exemplaires cités ci-dessus. Celui que possède la Bibliothèque de la ville de Bordeaux est absolument intact. Il provient du couvent des Carmélites.

Vulgata n'a été que biffé par endroits. Quant à l'internement dans le collège de Tolède, bien que les biographes n'en parlent pas, Llorente est peut-être fondé à dire que telle fut la peine infligée au jésuite¹, et cela concorderait assez avec ce que nous rapporte Andrade des habitudes sédentaires de son confrère. En tout cas, l'internement imposé ne put pas être bien rigoureux, car le même Andrade, qui affirme que Mariana ne sortait que très rarement et pour de très graves motifs, nous le montre néanmoins faisant des promenades à cheval ou à pied dans la campagne².

Mariana était donc rentré sans bruit à Tolède. Tout ce qu'il avait souffert n'était plus qu'un souvenir. Cette tragédie, comme il dit à Morlanes, ne lui apparaissait plus que comme un mauvais rêve, ou comme une pièce représentée sur la scène. Quant aux détails, il n'en donne malheureusement point: «Ils ne sont pas à mettre dans une lettre, et on les connaît d'ailleurs à Saragosse. » Tout ce qu'il déclare, c'est que « il a toujours eu le courage que donne une conscience tranquille, et il a toujours espéré que Dieu viendrait à sa défense ». Cette constance, nous disent en effet ses biographes, avait fait l'admiration de ses juges ³.

П

Le souvenir le plus amer qu'il semblât avoir gardé, et qui perce dans la même lettre, c'est l'abandon où tous l'avaient laissé alors que de toutes parts on l'attaquait. On l'a laissé seul, déclare-t-il tristement. Le reproche s'adresse-t-il aussi à ses supérieurs et ses confrères? Ceux-ci avaient-ils jugé prudent de ne pas faire cause commune avec lui dans une affaire qui risquait de tourner contre la Compagnie, ou tout au moins d'être exploitée par ses ennemis? Cela est possible. On peut se demander pourtant si les supérieurs n'étaient pas pour quelque

2. Bayle a relevé (note F de sa notice sur Mariana) l'assirmation d'un auteur fantaisiste, Varillas, qui prétend que « Philippe second relégua pour quinze ans en

Sicile le Père Mariana... pour avoir composé le traité des Monnoies. »

^{1.} Je ne sais où s'est renseigné M. Duméril qui dit quelque chose d'assez analogue: «...Quant au P. Mariana, il fut mis aux arrêts dans la maison des jésuites de Tolède, et toute communication avec les personnes du dehors lui fut interdite. La suspension fut suspendue un peu plus d'un an après.» (P. 91.) Peut-être s'en est-il rapporté, ainsi que Llorente, à ce que dit le P. Charenton: « Pour le P. Mariana, il fut mis aux arrêts dans la maison des Jésuites de Tolède, avec défense de parler à aucune personne de dehors; il y resta un peu plus d'un an...» (Préface de la trad. de l'Hist. gén. d'Esp., p. v.)

^{3. «}Admirabili animi æquitate, et omnium virtutum documento se malis superiorem probauit.» (Alegambe.) « Nunca mas descubrió su firmeza, y los quilates de su valor... viose preso, y acusado, y perseguido, trabajado, y denostado, todo lo qual lleuò con suma paciencia, y con tan grande entereza, que admirò à los Iuezes de su causa.» (Andrade.)

chose, fût-ce indirectement, dans les conseils si prudents donnés par l'auditeur de rote à l'ambassadeur de Philippe III. Il était assez de leur intérêt d'éviter la condamnation de l'un des leurs. En tout cas, ce qu'il sera difficile de prouver, c'est ce qu'imagine Llorente, à savoir que les jésuites eux-mêmes auraient fait de Mariana une victime de l'Inquisition, ne pouvant lui pardonner son attitude dans l'affaire de la Bible d'Anvers 1. N'avaient-ils d'autres moyens de le punir ? Et ont-ils l'habitude de recourir à d'autres pour régler leurs questions domestiques? Une seule chose est sûre, c'est que leur confrère leur causait à ce moment de gros soucis, dont le plus grave n'était peut-être pas le procès que lui avaient valu les Sept Traités.

Aux mois de mai et de juin 1610, pendant qu'il subissait dans sa cellule de S. Francisco les rigueurs d'une interminable prévention, on faisait, en effet, le procès d'une autre de ses œuvres, le *De rege*. De ce côté, du moins, il n'avait à craindre que pour sa réputation et celle de la Compagnie. Mais le bruit et le scandale étaient autrement retentissants, et devaient se prolonger d'une façon fâcheuse jusqu'à notre époque.

C'était à Paris. Le 14 mai 1610, Henri IV était assassiné par Ravaillac. On se ressouvint du meurtre de Henri III par Jacques Clément, vingt et un ans plus tôt; on ne se ressouvint plus, ni au Parlement ni à l'Université, qu'on y avait approuvé, et même moralement encouragé ce meurtre. D'où vient que l'on découvrit si vite le livre où le jésuite Mariana développait la doctrine du régicide et louait Jacques Clément de son acte 3 p D'après le jésuite Richeome, auteur de l'Examen de l'Anticoton 4, et d'après Coton lui-même 5, ce seraient les protestants



^{1.} T. III, p. 82. Il dit aussi que les jésuites en voulaient à leur confrère pour avoir laissé dans l'Index de 1583 un ouvrage de saint François de Borja (t. II, p. 458; cf. t. III, p. 106-8). Il s'agit des Seis tratados publiés en 1548. Voir les explications que donne au sujet de ce livre le P. Alcázar, et que reproduit la Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus.

^{2.} C'est ce que démontre sans peine Grétineau-Joly, t. II, p. 410 et suiv. Cf. Weill (p. 223, 231), qui fait voir en outre que le tyrannicide trouva des théoriciens parmi les protestants après la Saint-Barthélemy (c. IV), comme ses approbateurs parmi les catholiques après le meurtre des Guise (c. XI).

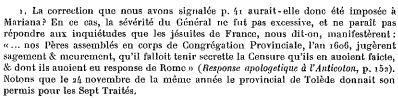
^{3.} Dans les Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus en France du temps du P. Coton, par le P. J. M. Prat (t. III, p. 242-305), on pourra lire un exposé plus circonstancié de l'affaire du livre de Mariana ». Je m'associe pleinement aux observations de l'auteur sur la portée que Mariana donnait à sa théorie du tyrannicide (p. 242-5). Dans les Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses en tout genre, que les soi-disant Jésuites ont, dans tous les temps & persévéramment soutenues, vérifiées & collationnées par les Commissaires du Parlement... (Paris, 1762), on trouvera d'intéressants rapprochements à faire (p. 444-542) entre ses idées et celles de ses confrères, particulièrement celles des PP. Emmanuel Sa (en 1590), Robert Person (en 1593), Carolus Scribanius (en 1606), etc. Un certain nombre, entre autres Bellarmin, réservaient au Pape le droit de déposer le roi hérétique ou méchant; d'autres l'accordent au peuple; quelques-uns ne reconnaissent aux particuliers que le droit de tuer l'usurpateur. Aucun certainement ne va aussi loin que Mariana.

^{4.} P. 217. Cf. Crétineau-Joly, II, p. 420, qui cite le passage.

^{5.} Cf. Bayle (note H), qui cite le passage. Le P. Prat adopte cette manière de voir (ib., p. 247).

qui auraient fait réimprimer cet ouvrage pour en faire leur profit, c'est-à-dire sans doute pour l'exploiter contre les jésuites. Mais, dans les éditions de 1605 et de 1611, la phrase où l'assassin de Henri III était glorifié se trouve justement retranchée, ainsi qu'il a été remarqué déjà. Les hérétiques eussent été peu habiles de faire cette suppression. En 1605, les héritiers de Wechel avaient fait réimprimer le De rege, en même temps qu'ils éditaient au complet l'Histoire latine: c'était une opération commerciale bien comprise, chacun des deux livres devant être une réclame pour l'autre. Qui pouvait prévoir que le premier serait d'actualité cinq ans plus tard? Quant à la troisième édition, celle de 1611, il suffira de dire qu'elle venait au moins six mois après le grand éclat causé par la découverte, dans ces pages devenues si célèbres, d'une doctrine dont se serait inspiré Ravaillac. Les éditeurs ont pu vouloir profiter de cet éclat pour lancer à nouveau un volume d'une vente assurée; il n'y a là rien de machiavélique. Mais, d'un autre côté, s'il est vrai, comme le veut le même P. Richcome, que le Général des jésuites, en 1500, apprenant la publication du De rege, le sit corriger, comment expliquera-t-on que Mariana ait obtenu, quelques années après, l'autorisation de ses supérieurs pour les Sept Traités, sans que leur attention ni leur inquiétude fussent éveillées, alors précisément que le fait de publier hors d'Espagne aurait dû les mettre en défiance? N'aurait-on pas regardé cette fois d'un peu plus près avant de laisser imprimer? A quoi donc aurait servi la douzaine d'ordonnances dont le Général, comme le rappelle ironiquement Mariana dans le Discurso de las Enfermedades 2, avait surchargé la Constitution, qui n'autorise la publication d'un livre qu'après qu'il a été vu par trois membres de la Compagnie?

« Dix exemplaires peut-être n'avaient pas encore pénétré dans le royaume. Le livre du Père espagnol n'était pas connu en France, » affirme Crétineau-Joly 3. Toujours est-il que, treize jours après le meurtre de Henri IV, le 27 mai 4, le Parlement de Paris demandait à la Faculté de théologie de renouveler la censure portée par elle en 1413 contre Jean Petit, docteur de la même Faculté 5. A cause des fêtes



s. § 183.



^{3.} T. III, p. 155.

^{4.} Jour où fut exécuté Ravaillac.

^{5.} Dans le Recueil de plusieurs écrits publiés touchant les iesuites depuis la mort de Henry le Grand jusques au premier jour de cette année 1611... Pour estrennes de

de la Pentecôte, elle ne put se réunir avant le 4 juin, jour où elle porta un décret condamnant la doctrine de Mariana comme insidieuse, impie et hérétique, et décida que les docteurs et bacheliers de théologie, en même temps qu'ils jureraient d'observer les institutions de la Faculté, promettraient de se conformer à ce décret, et s'engageraient par écrit à l'enseigner et à le prêcher. De son côté, le Parlement, dans un arrêt du 8 juin, ordonna que ce décret serait enregistré ès registres de la Faculté, qu'il serait lu chaque année, le 4 juin, en l'assemblée de ladite Faculté, et le premier dimanche de juin, au prône, dans les paroisses et faubourgs de Paris, des villes, faubourgs et bourgs du ressort. Le livre de Mariana devait être brûlé par l'exécuteur de haute justice, devant l'église de Paris, et défense était faite à quiconque, sur peine de crime de lèse-majesté, d'écrire ou faire imprimer un livre contrevenant au décret de la Faculté.

Le même jour, 8 juin, le livre De rege et regis institutione était remis à l'exécuteur, « estant en une charrette attelée d'un cheual » et assisté d'un commis au greffe criminel de la Cour du Parlement, ainsi que de quatre huissiers, pour être « consommé en cendres » devant Notre-Dame, ainsi qu'il est consigné au procès-verbal de l'exécution. Dans ce procès-verbal, il est dit, en outre, que l'ouvrage a été « imprimé tant à Mayence qu'autres lieux ». De même dans l'arrêt du Parlement. On savait donc qu'il existait une autre édition que celle de Mayence 1605, mais celle que connaissait le Parlement était cette dernière, et l'on a vu qu'elle présente une atténuation à l'éloge de Jacques Clément. C'est donc un texte déjà expurgé dans une certaine mesure qui fut l'objet de tant de colères.

Le 29 juillet 1610, un privilège royal était accordé à « Antoine Leclerc, escuyer, sieur de la forest et aduocat en parlement », pour

l'an MDCXI, on trouve en tête l'a Arrest de la Cour de Parlement à l'encontre du Liure de Jean Mariana, avec le Decret de la Faculté de Theologie de Sorbonne. Extrait des Registres de Parlcment. » L'arrêt et le décret sont en latin, celui-là inséré dans celui-ci. On en trouve la traduction française dans l'Arrest de la cour du Parlement ensemble la censure de la Sorbonne contre le liure de Jean Muriana intitulé de Regis & Rege institutione (sic)... 1610. Le dernier article du décret de la Sorbonne étant : « Quarto vt haec acta tum Latine tum Gallice typis mandentur ac euulgantur », il est possible que la traduction contenue dans l'imprimé de 1610 soit officielle; mais on en trouve une autre, d'un français meilleur, dans le Recueil de plusieurs actes et mémoires remarquables pour l'histoire de ce temps... MDCXII, avec le texte latin. L'arrêt du Parlement est daté du 27 mai 1610. Un second arrêt en français, du 8 juin suivant, vient à la suite du décret dans l'imprimé de 1611 et celui de 1612, qui contient en outre le procès-verbal de l'exécution, daté du 8 juin également. Le décret de la Sorbonne n'est pas daté, mais c'est à lui que l'arrêt du 8 juin fait allusion : « Ladicte Cour a ordoné et ordone que ledit Decret du 3 du present mois de Iuin sera registré és registres d'icelle; » il faut du reste lire 4 Iuin, puisque dans ce décret il est dit que la Sorbonne, « ob festa Pentecostes comitia priuata » (la Pentecôte tombait le 3º mai), a dû remettre son assemblée « in diem quartum Iunii ». Il y a un exemplaire de chacun de ces imprimés au British Museum. Voir, du reste, la Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus. Sur Jean Petit, voir Valois, La France et le grand schisme d'Occident, t. IV.

La Deffense des Puissances de la Terre contre iean Mariana... « dédiée aux Puissances de la Terre, » et parue à Paris la même année. Le 22 août, autre privilège pour un livre intitulé: De l'inviolable et sacree personne des Rois, contre tous assassins & Parricides qui ozent attenter sur leurs Maiestez, publié également à Paris en 1610 par Pelletier. Au mois de décembre, à Paris encore, M. Roussel signait la préface de la seconde édition de son Antimariana ou réfutation des propositions de Mariana, « pour montrer que les Princes souverains ne dépendent que de Dieu en leur temporel, conséquemment qu'il n'est loisible d'attenter à leur estat & personne, sous quelque occasion ou prétexte que ce soit 1. » Cette abondance de publications pour la seule année 1610, et dont sans doute la liste n'est pas complète, peut donner une idée de l'émotion produite.

Il était dangereux pour les jésuites de ne pas renier officiellement des doctrines si opposées au sentiment public. Le Général les renia. « Le 6 juillet 1610, Claude Aquaviva mettait fin par un décret explicite à ces querelles scolastiques qui, mal comprises, plus mal appliquées, pouvaient enfanter des forfaits, » rapporte Crétineau-Joly, qui néglige de constater un rapport de cause à effet, pourtant probable, entre le décret de la Faculté de théologie et les arrêts du Parlement de Paris, d'une part, et, d'autre part, ce décret du Général des jésuites. Il était donc interdit à tout religieux de la Compagnie de « soutenir qu'il soit loisible à qui que ce soit, et sous quelconque prétexte de tyrannie, de tuer les rois ou les princes, ou d'attenter sur leurs personnes, afin que telle doctrine n'ouvre le chemin à la ruine des princes et trouble la paix, etc., » comme traduit le P. Coton, que Crétineau reproduit pour laisser au décret « son parfum de vétusté » ².

Le dernier mot n'était pourtant pas dit en France sur le cas de Mariana. La condamnation de son livre ne fut, d'ailleurs, en somme, par un certain côté, qu'un incident de la lutte interminable du Parlement et de l'Université contre les jésuites. Henri IV avait rendu à ceux-ci, le 13 octobre 1609, le droit d'enseigner à Paris 3. C'était pour l'Université une concurrence dangereuse. La réprobation publique à laquelle on vouait l'enseignement de la Compagnie était un premier résultat. On le compléta en attaquant le P. Coton, chargé par Henri IV, dont il était le confesseur, de l'éducation religieuse du Dauphin. Un libelle intitulé l'Anticoton, et où il était accusé de concubinage avec une religieuse 4, provoqua une Response apologétique à l'Anticoton, laquelle fut approuvée en date du 2 janvier 1611 par quatre docteurs

^{1.} La Bibliothèque municipale de Bordeaux possède un exemplaire de chacun de ces livres. Cf. la Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus, qui signale le premier et le troisième, plus un autre Antimariana, publié à Rouen en 1610.

^{2.} T. II, p. 421.

^{3.} Gf. Grétineau-Joly, t. III, p. 161; Prat, Recherches, t. III, p. 75.

^{4.} Crétineau-Joly, t. III, p. 159.

de la Sorbonne. Cette apologie de Coton était aussi une apologie de Mariana. On allait jusqu'à dire que si Ravaillac avait lu Mariana, il n'aurait pas commis son crime; car cet auteur déclare qu'un particulier ne peut, de son autorité privée, tuer un prince légitime 2. Il est vrai que Mariana, comme le fait ressortir une réponse à la Response apologétique à l'Anticoton3, autorise à tuer le tyran quand on a pour soi la voix publique, ou, à défaut de celle-ci, le conseil d'hommes doctes et graves. On pouvait discuter ainsi à l'infini. Le 1er février, on agitait encore en Sorbonne, comme l'indique le papier qui vient d'être mentionné, la question de savoir « si Mariana, en son liure du Roy et de l'institution Royalle, est d'accord en quelque chose avec le Concile de Constance et les Decrets de la Sorbonne ». Tout en s'étant couverts du décret de leur Général, les jésuites étaient donc parvenus à remettre en question la culpabilité de leur confrère et l'orthodoxie de sa doctrine.

Mais la polémique s'était, d'autre part, étendue. Les idées exprimées par Bellarmin dans ses Controversiae sur l'autorité du pape avaient été attaquées par Guillaume Barclay dès 1609. Bellarmin avait répondu l'année suivante; il avait ainsi provoqué une riposte anonyme, et, au mois de novembre 1610, la prohibition de sa propre réponse par le Parlement⁴. Les doctrines, mal comprises, de Mariana et celles de son confrère apparaissaient comme liées; il n'était pas difficile de faire admettre à un public surchauffé par les passions religieuses et politiques que la Compagnie avait de monstrueux desseins.

III

Dans une lettre datée de Tolède, 7 février 1612, seule relique que l'on conserve de lui à Talavera 5, Mariana parle encore de ses épreuves. En termes plus formels que lorsqu'il s'adressait à Bartolomé Morlanes, il donne à entendre que, même au sein de la Compagnie, il a trouvé des persécuteurs: « Los mismos de la Compañia se han levantado contra mi. » Encore ici notre seule ressource est la conjecture : mais n'est-il

^{1.} L'Anticoton, paru en 1610, était lui-même une réponse à une Lettre declaratoire de la doctrine des Peres jesuites conforme aux decrets du Concile de Constance addressée à la Royne mère du Roi regente de France (Paris, 1610). La Response apologétique était l'œuvre de Coton lui-mème. Il en parut une traduction latine en 1611. L'Examen categ rique du libelle Anticoton, du P. Louis Richcome, fut imprimé à Bordeaux en 1613.

^{3.} Estat de la question agitée en Sorbonne le premier iour de Feurier, mit six cents onze... dans le Recueil de plusieurs Acles et Mémoires remarquables pour l'histoire de ce

^{4.} Prat, Recherches, t. III, p. 306-19. Cf. Weill, p. 245-7, sur ses polémiques antérieures, et Prat, ib., p. 553-92, sur celles de son confrère Francisco Suárez contre

^{5.} Voir Pappendice IV, 3.

pas vraisemblable que le Général, en interdisant à ses subordonnés de soutenir les doctrines formulées par le P. Mariana, ne fut pas sans donner à celui qui les avait formulées une semonce sérieuse? Les confrères eux-mêmes, ou du moins les supérieurs immédiats, pouvaient lui reprocher les graves embarras où ses imprudences, ses écarts de langage et de doctrine les mettaient, en France comme en Espagne.

Là sans doute ne se bornaient pas leurs griefs. Ce n'est qu'au mois de juillet 1624, après la mort de Mariana, que le Général, Mucio Viteleschi, ordonna aux pères de remettre les copies qu'ils pouvaient posséder de « unos papeles que escribió el Padre Juan de Mariana, cuyo argumento son las faltas que (á su juicio) tenia el gobierno de la Compañia » 1; autant que l'on sache d'un façon certaine, c'est seulement en 1625 que parut, sans indication de lieu, une traduction française des dits « papeles », sous le titre de Discours du pere Iean Mariana, Iesvite Espagnol, Des grands défauts qui sont en la forme du gouvernement des Iesuites. Traduict d'Espagnol en Francois, et qu'il en fut imprimé à Bordeaux une traduction italienne, tirée de la française et intitulée Discorso del Padre Giovanni Mariana Gesuita spagnuolo intorno a' grand'errori, che sono nella forma del governo de'i Gesuiti. Tradotto di Spagnuolo in Francese e dal Francese in Italiano 2. Mais, comme le remarquent les éditeurs qui firent paraître en 1768, d'après six manuscrits, le texte espagnol3, la rédaction est sûrement antérieure à 1606, puisque, faisant allusion au conflit qui s'éleva entre jésuites et dominicains à propos du livre du P. Molina sur la grâce et le libre-arbitre, paru en 1588, l'auteur déclare que ces derniers ont eu recours à l'Inquisition, puis à Rome, « donde todavia anda el pleyto»; or c'est en 1606 que Paul V mit fin à cette controverse 4. D'autre part,

1. Noguera donne le texte de la circulaire de Viteleschi d'après l'exemplaire trouvé chez les jésuites de Valence (p. cm).

2. Le British Museum possède un exemplaire de chacune de ces deux traductions dont la seconde porte comme adresse de libraire: « In Burdcos, per Giovanni di Burdeos al Bastione negro all' Insegna dell' occasione ». Alegambe (Bibl. script.) donne le titre en latiu, mais cela ne veut pas dire que l'ouvrage ait paru à Bordeaux ni ailleurs en cette langue, commo on l'a cru à tort, me semble-t-il. J'examinerai plus en détail cette question et celles qui se rattachent à ce Discurso, dans mon article sur Mariana jésuite.

3. Discurso de las enfermedades de la Compañía por el P. Juan de Mariana, con una disertacion (Madrid... Ramirez... 1768), p. 18. Les éditeurs indiquent (p. xu) quelques-uns des six manuscrits dont ils se sont servis. J'ai indiqué à l'appendice I ceux que je connais. Une édition en espagnol, suivie de la traduction française, avait déjà paru dans le Second Tome du Mercure Iesuite, Genève, 1630. (Voir la Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus.)

4. Dans une lettre datée du 2 février 1590, Ribadencira, s'offrant à écrire « un tratado en que se diesc razon del instituto de la Compañía en las cosas que tienen dificultad», demande au provincial de Tolède de lui envoyer « los papeles del P. Mariana para un punto ó dos sin que él entienda que se me enbian, ni para qué ». D. Vicente de la Fuente, qui a publié cette lettre (p. 600 du vol. déjà cité), ne paraît pas admettre que ces a papeles » puissent être le Discurso de lus enfermedades. On le croirait pourtant volontiers, à voir le mystère dont Ribadeneira veut qu'on entoure cette communication.



pas vraisemblable que le Général, en interdisant à ses subordonnés de soutenir les doctrines formulées par le P. Mariana, ne fut pas sans donner à celui qui les avait formulées une semonce sérieuse? Les confrères eux-mêmes, ou du moins les supérieurs immédiats, pouvaient lui reprocher les graves embarras où ses imprudences, ses écarts de langage et de doctrine les mettaient, en France comme en Espagne.

Là sans doute ne se bornaient pas leurs griefs. Ce n'est qu'au mois de juillet 1624, après la mort de Mariana, que le Général, Mucio Viteleschi, ordonna aux pères de remettre les copies qu'ils pouvaient posséder de « unos papeles que escribió el Padre Juan de Mariana, cuyo argumento son las faltas que (á su juicio) tenia el gobierno de la Compañia »1; autant que l'on sache d'un façon certaine, c'est seulement en 1625 que parut, sans indication de lieu, une traduction française des dits « papeles », sous le titre de Discours du pere Iean Mariana, Iesvite Espagnol, Des grands défauts qui sont en la forme du gouvernement des Iesuites. Traduict d'Espagnol en Francois, et qu'il en fut imprimé à Bordeaux une traduction italienne, tirée de la française et intitulée Discorso del Padre Giovanni Mariana Gesuita spagnuolo intorno a' grand 'errori, che sono nella forma del governo de 'i Gesuiti. Tradotto di Spagnuolo in Francese e dal Francese in Italiano 2. Mais, comme le remarquent les éditeurs qui firent paraître en 1768, d'après six manuscrits, le texte espagnol3, la rédaction est sûrement antérieure à 1606, puisque, faisant allusion au conflit qui s'éleva entre jésuites et dominicains à propos du livre du P. Molina sur la grâce et le libre-arbitre, paru en 1588, l'auteur déclare que ces derniers ont eu recours à l'Inquisition, puis à Rome, « donde todavia anda el pleyto »; or c'est en 1606 que Paul V mit fin à cette controverse 4. D'autre part,

 Noguera donne le texte de la circulaire de Viteleschi d'après l'exemplaire trouvé chez les jésuites de Valence (n. cm).

3. Discurso de las enfermedades de la Compañia por el P. Juan de Mariana, con una disertacion (Madrid... Ramirez... 1768), p. 18. Les éditeurs indiquent (p. x11) quelques-uns des six manuscrits dont ils se sont servis. J'ai indiqué à l'appendice I ceux que je connais. Une édition en espagnol, suivie de la traduction française, avait déjà paru dans le Second Tome du Mercure Iesuite, Genève, 1630. (Voir la Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus.)

^{2.} Le British Museum possède un exemplaire de chacune de ces deux traductions dont la seconde porte comme adresse de libraire: « In Burdeos, per Giovanni di Burdeos al Bastione negro all' Insegna dell' occasione». Alegambe (Bibl. script.) donne le titre en latin, mais cela ne veut pas dire que l'ouvrage ait paru à Bordeaux ni ailleurs en cette langue, comme on l'a cru à tort, me semble-t-il. J'examinerai plus en détail cette question et celles qui se rattachent à ce Discurso, dans mon article sur Mariano jésuite.

^{4.} Dans une lettre datée du 2 février 15go, Ribadeneira, s'offrant à écrire « un tratado en que se diese razon del instituto de la Compañía en las cosas que tienen dificultad », demande au provincial de Tolède de lui envoyer « los papeles del P. Mariana para un punto ó dos sin que él entienda que se me enbian, ni para qué ». D. Vicente de la Fuente, qui a publié cette lettre (p. 600 du vol. déjà cité), ne paraît pas admettre que ces « papeles » puissent être le Discurso de lus enfermedades. On le croirait pourtant volontiers, à voir le mystère dont Ribadeneira veut qu'on entoure cette communication.

un auteur italien, qui eut maille à partir avec les jésuites, Bernardino Giraldo 1, nous apprend que le manuscrit de ce Discurso, en castillan, avait été trouvé parmi les papiers de Mariana par Francisco de Sosa, qui l'avait communiqué au dominicain Nicolas Ricardo; c'est par cette voie que des copies s'en seraient répanducs en France, en Italie et en Allemagne. Nous n'avons pas de raison de douter de l'exactitude de ce renseignement, qui cadre avec ce que nous savons du procès de Mariana. Et nous pouvons supposer que les jésuites ne furent pas des derniers à connaître le libelle de leur confrère. Quant à savoir si les textes qu'on en a édités et les copies manuscrites qu'on en conserve sont ou non interpolés (car la question de l'authenticité en gros ne se pose même pas), c'est un problème que nous n'étudierons pas ici, qu'ont du reste parsaitement étudié, et résolu avec vraisemblance par la négative, les éditeurs de 1768. Qu'il nous suffise de dire que l'auteur de ce Discurso n'était pas un perturbateur, et d'en donner la preuve. En 1588, alors que le P. Dionisio Vázquez et son parti demandaient une transformation de la Compagnie et l'inspection par un visiteur choisi en dehors d'elle, chaque province de l'ordre en Espagne envoya séparément au roi une protestation contre cette demande. Or, les protestataires, les partisans du statu quo par conséquent, sont nommés par le P. Alcázar dans la partie inédite de sa Chrono-historia 2, et nous trouvons sur cette liste le nom du P. Juan de Mariana.

Dans la même lettre du 7 février 1612, on voit que Mariana parle à mots couverts des persécutions de « el de Milan », du patron qui le pousse, et qui est mourant à l'heure actuelle. Il y a évidemment là une allusion aux critiques et aux dénonciations qu'un Pedro Mantuano, stimulé par son maître, le connétable de Castille, D. Juan Fernández de Velasco³, dirigeait contre l'historien, et dont quelques-unes étaient bien de nature à lui susciter de nouveaux désagréments. On se rappelle que l'évêque des Canaries avait relevé des « cosas malas » dans l'Historia de España, et l'on peut se demander s'il les trouva tout seul. Mantuano, on le verra, poursuivait l'auteur depuis plusieurs années déjà : qui sait s'il n'avait pas fourni aux juges son contingent d'accusations? Ce qui est sûr, c'est que le 30 mars 1611, le connétable, en qualité de gouverneur de Milan, donnait à son libraire Gieronimo Bordon, de la même ville, le privilège pour les Advertencias de Mantuano. Mariana était peut-être alors encore détenu par l'Inquisition. On n'a jamais signalé la coïncidence. Elle n'est pourtant pas sans intérêt. Les détails de cette polémique, dont les circonstances sont si peu honorables pour ceux qui l'engagèrent, seront exposés en leur lieu. Il est à remarquer toutefois dès à présent qu'en Espagne, à partir

^{1.} V. la note 1, p. 107.

^{2.} Tome I, année 1588, c. II, § 4.

^{3.} Il ne devait mourir que le 15 mars 1613 (à Madrid).

de 1611, on ne prit plus pour thème d'accusation contre l'auteur des Sept Traités que son Histoire d'Espagne.

On voit si Mariana pouvait dire que de tous côtés on l'avait attaqué et que tous l'avaient abandonné. Philippe III, l'Inquisition, le Général de la Compagnie, le Parlement et l'Université de Paris, sans compter tous ceux qui avaient écrit contre ses doctrines, sans compter Mantuano et le connétable de Castille, tous l'avaient en même temps poursuivi, ou condamné, ou renié. Un de ses livres était brûlé à Paris pendant qu'il se trouvait lui-même inculpé, emprisonné à Madrid pour trois autres, puni peut-être ou menacé pour un cinquième par ses supérieurs, ensin attaqué au sujet d'un sixième, son Histoire d'Espagne. De son procès, il ne lui restait plus, au mois d'octobre 1611, qu'une impression d'étourdissement, comme après un abominable cauchemar. Mais il semblait, comme il l'écrit, que tous les éléments s'étaient conjurés contre lui; une épreuve n'était pas finie qu'une autre commençait. Il n'avait pas impunément dit ce qu'il croyait être la vérité.

CHAPITRE VII

- Les treize dernières années: Les Scholia sur l'Ancien et le Nouveau Testament, et la traduction du Commentaire d'Eustathe sur l'Hexaemeron. Relations avec Quevedo.
- II. La mort.
- III. Mariana humaniste et philologue.

I

Il est, certes, indigne de Mariana de croire qu'il fut accessible au plaisir de la vengeance. Mais son biographe ne peut-il se réjouir à la pensée que la justice eut enfin son jour pour le courageux écrivain, qui n'avait pas hésité à défendre le droit du peuple? Avant de mourir, il devait apprendre et consigner dans son Histoire la disgrâce du duc de Lerme et le supplice de Rodrigo Calderón. « La prospérité, dit-il à ce propos dans son langage imagé, est un cheval emporté: peu savent la tenir et s'y bien tenir 1. » Il sut donc comment celui qui fut le vrai monarque de l'Espagne durant la plus grande partie du règne de Philippe III, celui par conséquent auquel il devait son procès, celui aussi qui, avec son favori Calderón, avait soulevé les plaintes dont le traité de la monnaie était l'éloquente expression, fut congédié (4 octobre 1618) et remplacé par son ennemi intime, son propre fils, le duc d'Uceda; comment ce Rodrigo Calderón, marquis de Siete Iglesias, dont l'insolence et le faste furent la honte du règne, arrêté (1619), mis à la question comme un malfaiteur et un assassin qu'il était, après un procès formidable, fut exécuté en plein Madrid (21 octobre 1621)2. Il sut encore comment le dominicain Aliaga, inquisiteur général, ancien confesseur du duc de Lerme et de Philippe III, fut renvoyé brutalement dans un couvent de son ordre (avril 1621) par Philippe IV à peine monté sur le trône; comment enfin Azevedo dut aller s'occuper de ses ouailles trop négligées 3. Quant à Mantuano, on verra comment fut interrompue sa carrière de délateur.

^{1. «} La prosperidad es caballo desbocado; pocos la gobiernan y se gobiernan en ella bien. » (Sumario, 1618.)

^{2.} Voir les Anales de Quince dias de Quevedo, p. 206-10.

^{3.} Ibid., p. 203 et 205.

Mieux encore que par les disgrâces de ceux qui s'étaient acharnés après lui, Mariana fut vengé par le respect et la considération qui revinrent l'entourer. « Je savais que la vérité est amère pour qui l'entend; je sais maintenant qu'elle l'est aussi pour qui la dit. » Ces paroles de tristesse, que nous rapporte Andrade, ne tardèrent pas à être injustes dans la bouche d'un homme qui survécut assez à la persécution pour savoir que justice lui était faite enfin. On verra quelle haute idée ses contemporains se formaient de sa valeur et des services rendus par lui à son pays par la publication de l'Histoire d'Espagne. Son caractère n'imposait pas moins d'estime. Sa franchise même fut appréciée. Quand il mourut, dit Andrade, le président du Conseil royal de Castille, D. Francisco de Contreras 2, s'écria: « Aujourd'hui notre Conseil a perdu son frein.» Mais on n'attendit point qu'il fût mort pour réparer officiellement les torts officiels; si du moins c'est après son procès que l'on soumit à son approbation, de la part de l'ordinaire, comme l'indique la Suma del privilegio, datée du 13 janvier 16153, un ouvrage paru à Tolède en 1618, l'Origen de las Dignidades seglares de Castilla y Leon, du docteur Salazar de Mendoza. En tout cas, on ne s'en tint pas à cette réhabilitation sans éclat. Philippe IV devait venger les injustices de Philippe III. Il devait contribuer à l'impression de l'Historia de España en 1623. Dès le mois de septembre 1622 sa subvention était accordée, ainsi qu'il sera relaté plus en détail. Andrade dit davantage encore: dès son avènement, le jeune roi aurait appelé Mariana à sa cour, l'aurait fait son cronista, et lui aurait commandé de poursuivre jusqu'à son époque l'Histoire d'Espagne, tenant à honneur de fournir matière à une telle plume 4.

Au sortir de ses tribulations, Mariana avait repris sa vie d'études. Il entrait dans une troisième période, qui fut encore une période de travail, mais de travail plus spécial. Dans les deux premières périodes, les œuvres de l'historien, du théologien, du moraliste, de l'économiste, voisinent sur sa table de travail, comme dans le volume des Sept Traités, qui est comme un témoignage de la diversité de ses aptitudes. La

2. C'est lui qui avait succédé à Azevedo. 3. N° 497 de la Imprenta en Toledo.

quoique d'une écriture plus grosse : « Año de 1622 en Consta al n° 184. »

^{1. «}En todo lo que se vec, se lec y se oye se ven claros señales de qué amaga clara ruina en esta monarquia », écrivait au duc de Lerme, son oncle, le cardinal de Sandoval (cité par M. Mérimée dans l'Essai sur la vie et les œuvres de Fr. de Quevedo, p. 14). Ces graves paroles prouvent que Mariana avait bien dit tout haut ce que tous pensaient.

^{4. «...}honrandose de alcançarie, para que pudiesse ser empleo de su pluma.» Juan de Santander s'était occupé d'élucider la question de savoir si Mariana fut bien nommé cronista par Philippe IV. Le ms. X 230 de la Biblioteca nacional contient en effet une lettre de lui à Joseph Ruiz sur ce sujet, et l'on y trouve adjointe cette note (de Ruiz sans doute): « Se ha de ver en el año 1621 y 1622 si se halla el titulo de coronista de los Reynos de Castilla y Leon despachados al Padre Juan de Mariana por el Sº Phelipe Quarto. Y quando no se halle el titulo se ha de ver si se encuentra por lo menos la orden que se expidio para ella pues deberan haverla.» Puis, de la même main,

troisième période est celle de l'homme qui, rétabli dans la considération publique, mais ébranlé par les épreuves subies, revient à ses études premières, se refait ce qu'il fut exclusivement jadis, théologien, et veut, avant de mourir, revoir et publier ce qui fut son enseignement, avec les notes accumulées depuis en quarante années d'un loisir studieux. Entre temps paraissent, en 1612, le De altera vita de Luc, envoyé précédemment à Schott, et en 1616 et 1617, puis en 1623, les réimpressions de son Histoire en espagnol, en 1622 les Homélies de Calixte II: mais le soin de ces publications était confié à d'autres. La seule occupation qui put le distraire de la théologie fut la rédaction des Sommaires, allant jusqu'en 1612 dans l'édition espagnole de 1616-1617 et dans la latine de 1619, jusqu'en 1621 dans l'espagnole de 1623.

« Pour ne pas gàcher le temps, déclare-t-il à Morlanes, dans sa lettre du 4 octobre 1611, je m'occupe à ce qu'a dit ce père. C'est une grande entreprise, et elle a été commencée bien tard. Je ne sais ce qu'il en adviendra, car je me vois bien vieux et mal portant. C'est un travail si pénible que, s'il n'était si avancé, bien des fois je l'aurais abandonné. »

Le travail auquel il faisait ainsi allusion est désigné plus clairement dans la lettre du 7 février 1612, et n'était autre que les Scholia in Vetus Testamentum. Il l'avait commencé avant son procès, puisque, le 10 septembre 1608, il écrivait au Valencien Miguel Juan Bodí: « C'est un grand rocher que je roule; l'âge et ma santé précaire me permettront-ils d'aller jusqu'au bout? Il faut essayer pourtant, afin de pouvoir prouver que j'ai bien employé mon temps toute ma vie 1, » Qu'il s'agisse bien, là aussi, des Scholia, c'est ce que suggère, semble-t-il, l'identité des expressions qu'il emploie ici et de celles qu'on trouvera dans la préface de ces mêmes Scholia; la même image lui revient, celle d'un rocher qu'il faut monter, comme Sisyphe, en haut d'une montagne2. On pourrait penser à l'Histoire ecclésiastique dont avait entendu parler Dávila en 1605; mais il faut songer que le théologien Mariana considérait l'Histoire comme une distraction, et qu'il devait réserver aux travaux d'exégèse cette comparaison mythologique, qui exprime tout autre chose que l'agrément d'une occupation facile. Au reste, une Histoire ecclésiastique, qu'elle fût générale, ou qu'elle ne concernât que l'Espagne, si elle fut comprise par Mariana comme l'Histoire d'Espagne, devait trouver l'auteur assez bien préparé, et ne pouvait guère lui

I. a Maius saxum volvimus si per actatem et valctudinem parum firmam liceat. Tentandum est tamen, ut temporis, dum vita suppetat, bene collocati rationem reddamus. » Ce passage est reproduit par Noguera, p. LXXX, d'après les Escritores del reyno de Valencia de Ximeno, t. I, p. 285.

^{2. «}Rem prorsus magnam, supra vires conatum, si libros singulos explicare ardua est, omnes aggredi quantum? Non conquieui tamen, priusquam saxum hoc, quod multo tempore versaui, ad montis cacumen perductum tandem constitisset ingenti vtique labore, magnis sudoribus ». Voir pourtant la note 2 de la page suivante.

apparaître comme un « maius saxum ». D'après ce que dit Burriel, ce devait être un sorte de manuel: aucun rapport par conséquent avec le Theatro de las Iglesias de España de González Dávila, ni surtout avec l'España Sagrada. Il est donc bien probable que l'ouvrage si considérable dont s'occupait Mariana en 1608 comme en 1611 n'est autre que celui des Scolies. La remarque n'est pas sans importance, car elle montre quelle place tient dans la vie de l'historien et quelle peine lui a coûtée l'œuvre qui, par sa nature même, lui vaut aujourd'hui le moins de renommée, et qui pourtant résume l'effort suprème de Mariana théologien 1.

Il s'agissait d'illustrer de notes, de commenter le texte des Livres sacrés. L'ambition de l'auteur avait été en principe de s'occuper du Nouveau comme de l'Ancien Testament. « Mais au milieu de la course ses forces le trahirent. » Il se résigna donc d'abord à s'en tenir aux Livres de l'Ancien Testament, pour les Scholia duquel il obtenait, en 1617, une licencia datée du 27 octobre. C'est cette partie, déjà très avancée en 1612, qu'il dédia à son illustre confrère, le cardinal Bellarmin. Mais le 20 décembre 1618, il obtenait la licencia pour les Scholia sur le Nouveau Testament. Et il s'excusait plaisamment auprès de son ami André Schott, à qui cette seconde partie est dédiée, de l'intempérance, du prurit qui l'empêchait, lui valétudinaire, lui vieillard, de s'arrêter enfin. « Mais il est ainsi fait. Les Scolies sur l'Ancien Testament achevées, il avait décidé de ne plus s'occuper que de bien mourir : son âge, la mort de ses amis l'avertissaient qu'il en était grand temps. Aussi, pensait-il, comme un vieux gladiateur muni de son congé, suspendre avec un ex-voto, dans quelque temple, ses armes, c'est-àdire ses livres et son écritoire. Mais il revient dans l'arène, il a repris ses armes. Une nouvelle tàche succède à l'ancienne. Il allait publier ses notes sur l'Ancien Testament: on lui a fait comprendre que son œuvre serait incomplète, tronquée; que le commentaire du Nouveau Testament en était le complément nécessaire, et serait encore mieux accueilli2. Il avait de nombreuses notes, recueillies jadis : il fallait les publier, ou tout son travail périssait avec lui. » Il s'était rendu à ces instances, à la prière du libraire, qui lui avait écrit pour le décider.

^{1.} Selon Andrade, Mariana, lors de son noviciat à Simancas, aurait composé un « tratado de meditaciones espirituales..., sobre la Prophecia de Jeremias » sur l'ordre de son maître saint François de Borja, avec les œuvres duquel ce travail aurait été imprimé. Andrade a-t-il voulu parler de l'Exposicion sobre les Threnes o tamentaciones de Jeremias que et B. Francisco declaró en Valladolid y Alcalá, publiée à Madrid en 1644 avec les Obras de saint François par le P. Juan Eusebio de Nieremberg, et en latin, l'année 1675, à Bruxelles?

^{2.} Il est curieux de rencontrer ici, appliqué au Nouveau Testament, un membre de phrase que l'on retrouve au début du livre XXVI de l'Histoire latine, appliqué à l'histoire contemporaine : « ... ad quod lector festinare solet minori veterum cura. » Il y a seulement quas au lieu de quod dans l'Histoire. Les deux endroits ont, d'ailleurs, d'autres similitudes. Mariana s'est répété assez souvent de la sorte.

Et c'est ainsi qu'il publiait, en 1619, ensemble et sous un titre unique, les Scholia in Vetus et Nouum Testamentum.

Le P. Richard Simon 2, qui passe encore aujourd'hui pour une autorité en la matière, déclare que Mariana est « un des plus habiles et des plus judicieux scoliastes que nous ayons sur la Bible... Il n'est pas même ennuyeux dans les différentes interprétations qu'il rapporte... Il dit beaucoup de choses en peu de mots ». Ces éloges sont malheureusement tempérés par une constatation fâcheuse, car, selon le savant oratorien, « la connaissance qu'il avait des langues grecque et hébraïque n'était que médiocre; mais la pénétration de son esprit et son application suppléent en quelque façon à ce manquement ». Nous ne prétendons pas récuser ce jugement, mais nous le trouvons difficile à concilier avec d'autres remarques du même critique : « Il choisit d'ordinaire le meilleur sens... Il a remarqué judicieusement que le verbe hébreu bara, qu'on traduit ordinairement créer, ne signisie point, selon sa propre signification, faire de rien, comme on le croit ordinairement... » Une bonne note est encore accordée à Mariana pour la traduction d'un mot grec. Comment donc peut-il « choisird'ordinaire le meilleur sens » et n'avoir qu'une connaissance « médiocre » de la langue?

Non seulement il avait illustré de notes le texte de la Bible, mais il avait cherché à donner à ce texte tous les perfectionnements compatibles avec la tradition catholique. Pour l'Ancien Testament, il avait suivi naturellement, ainsi qu'il résulte de ses déclarations³, la Vulgate, qu'il avait défendue dans un de ses traités. Sans s'arrêter aux difficultés minuscules, il propose des conjectures. Il a fait en sorte, dit-il encore, de ne taisser passer aucun passage discuté par les Juis ou les hérétiques, ou frauduleusement corrompu, sans montrer la supériorité, comme exactitude, de l'interprétation catholique. Il est remonté aux sources, dont il avait, déclare-t-il sans fausse modestie, quelque peu l'expérience. Il s'est servi de manuscrits gothiques très anciens, dans lesquels la version hiéronymienne est conservée plus purement qu'ailleurs.

Pour le Nouveau Testament⁴, il avait eu entre les mains un manuscrit gothique, vieux de huit cents ans, donné en tout cas il y avait six cent trente ans⁵ à l'Église de Séville, ainsi qu'il résultait

^{1.} Les Scolies du Nouveau Testament ont cependant un titre spécial, Scholia in Nouum Testamentum, à l'endroit où elles commencent, c'està-dire au verso du folio dont le recto contient la fin du Vetus.

^{2.} Hist. crit. des princ. commentateurs du Vieux Testament, III, 13, p.426, et Hist. crit. des princ. comment. du Nouv. Test., c. 43, p. 637-9.

^{3.} Dans sa préface au cardinal Bellarmin.

^{4.} Cf. sa préface à André Schott en tète des Sch. in Nonum Test.

^{5.} Et non « antes de los años 630 », comme écrit Noguera, p. LXXXI. Mariana dit « ante sexcentos triginta annos. » Serait-ce celui qu'Haenel signale parmi les Bibles latines de la Bibl. de la Cathédrale de Tolède (col. 984), « dispuesto por S. Isidoro, saec. VIII, memb. fol. »

d'une note mise à la fin. De plus, il avait lu le texte syriaque et en avait tiré des variantes remarquables. Enfin, il avait eu à sa disposition un exemplaire grec, en marge duquel Pedro Faxardo, marquis de Los Vélez, avait indiqué, à l'encre rouge, les variantes de seize manuscrits grecs, sans marquer toutefois de quel codex il tirait chacune. Chose remarquable, il ne s'y trouvait à peu près aucun passage qui ne concordat avec la Vulgate. Cette concordance, il est vrai, pouvait donner lieu de penser, observe Mariana lui-même, que le manuscrit grec du marquis devait être un de ceux qui furent corrigés après le concile de Florence (1439) en présence de la Vulgate. Aussi, s'en était-il servi avec une prudence dont le loue Richard Simon 1. Ces détails prouvent avec quelle conscience fut établi le texte, travail préparatoire qui s'ajoutait à la rédaction des scolies. L'ouvrage fut apprécié à sa valeur : paru en 1619, à Madrid, chez Luís Sánchez, il fut réimprimé l'année suivante, à Paris, par Michel Sonnius. Noguera dit qu'en 1620 il y eut aussi une autre édition à Anvers : il a dû confondre avec la Biblia Sacra Vulgatae editionis publiée, en 1624, à Anvers, chez Plantin, par Balthasar Moret, petit-fils de Christophe Plantin, et où l'on retrouve les Scholia de Mariana, mais sans les préfaces à Bellarmin et à Schott, et avec les Scolies du jésuite portugais Emmanuel Sa (mort en 1596) en seconde ligne 2.

Telle fut la dernière œuvre de Mariana, celle qui remplit la période de calme dont il put jouir entre ses épreuves et sa mort. Il avait eu la satisfaction de remplir sa destinée de théologien en livrant aux lecteurs, dans sa vieillesse, un travail qui, s'il ne relevait pas directement de la théologie, le ramenait au moins vers la science sacrée dont l'étude avait été en principe l'objet de sa vie.

C'est sans doute à ces travaux d'exégèse qu'il faut rattacher une traduction latine du Commentaire d'Eustache d'Antioche sur les six jours de la création (Hexaemeron), traduction qui est attribuée à Mariana par Philippe Labbe 3, et qui semble perdue comme celle des Homélies pascales de S. Cyrille. En 1629, Léon Allatius publia, avec une version latine et de copieuses notes, le texte grec de ce Commentaire 4, trouvé par lui dans plusieurs bibliothèques de Rome et à Munich.

^{1.} Hist. crit. des pr. comm. du Nouv. Test., p. 637-8.

^{2.} On y trouve en plus les Scholia in Librum Sapientiae, et in Ecclesiasticum Iesu filii Sirach, qui ne sont pas dans les éditions de 1619 et 1620. Du reste, ni les Prouerbia Salomonis carmine explicata, ni le Canticum canticorum Salomonis carmine (en distiques), adjoints par Mariana n'ont été oubliés. Le ms. Egerton 1873 (n° 34, ſ° 195') contient une copie de cette Expositio in librum canticorum en distiques, avec cette note marginale de la main de Mariana: [lib]er hic in ueteri codi[ce] manuscripto est inuentus [sine] auctoris quidem titulo, [ue]rum inter alios Isidori. Editio Paris. à 1601 [inte]r alia Isidori opera etiam publicauit.»

^{3.} Bibliotheca manuscriptorum sive specimen antiquarum lectionum, t. II, p. 22 (ref. indiquée par Antonio).

^{4.} Le tout est dans la Patr. greeque, t. XVI, col. 703-1066.

Il y en avait au moins un exemplaire dans la bibliothèque du Cardinal de Burgos ; en tout cas Loaysa le cite, avec le Photius, dans la première note au *Chronicon* de saint Isidore ². Encore cette fois, Mariana avait devancé la découverte d'un autre et une occasion seule lui a manqué sans doute pour avoir l'honneur de publier un texte inédit. Cet ouvrage, que l'on considère aujourd'hui comme apocryphe, avait pour un commentateur de la Bible un intérêt évident. L'auteur s'occupe non seulement des six jours de la création, mais de toute l'histoire sainte, et il donne sur les êtres créés, en particulier sur les animaux, des détails curieux, qui rappellent les Bestiaires et le *Physiologus*.

« Je doute qu'il ait fait le Livre De Republica christiana, qu'un écrivain allemand loue beaucoup, » déclare Bayle dans son article sur Mariana, se référant à Andreas Carolus, abbé de Saint-Georges (dans le duché de Wurtemberg), qui dit que « c'est un ouvrage excellent publié par Jean Mariana en espagnol l'an 1615, et dédié à Philippe III roi d'Espagne, et qu'après plusieurs autres choses ingénieusement inventées, et sagement proposées, on y trouve la description de la tête d'un bon Prince, avec les usages légitimes des cinq sens externes » 3. Noguera est aussi peu affirmatif que Bayle, et nous ne pouvons malheureusement ni dire si cette attribution est légitime, ni, dans le cas où elle serait fausse, en expliquer l'origine.

Une autre énigme s'offre à nous maintenant, à l'occasion d'une affirmation du plus ancien biographe de Quevedo, Pablo Antonio de Tarsia, qui prétend que « le P. Mariana, étant à Tolède, communiquait au jeune Quevedo tous les passages de ses œuvres où il y avait des textes hébreux, afin qu'il les corrigeât, s'il y avait lieu ». Dans son Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo, M. E. Mérimée 4 a insisté sur l'influence que l'auteur du De rege a eue sur celui de la Política de Dios et du Marco Bruto 5. Il suppose que le second fut mis en relation avec le premier par Tamayo de Vargas: en 1612, Quevedo, qui avait alors trente-deux ans, dédiait à Tamayo un ouvrage; en 1616 Tamayo faisait paraître une défense de Mariana contre Mantuano 6; la supposition est donc très vraisemblable. Mais cela est intéressant surtout pour le biographe de Quevedo. Ce qui l'est davantage pour le biographe de Mariana, c'est la raison pour laquelle, selon Tarsia, le vieux théologien était obligé de recourir aux bons offices du jeune

^{1.} Cf. Graux, p. 419 et 421.

^{2. «} Eustachius in elegantissimo opusculo Τοῦ Ἑξαρμέρου, quod apud me est, nusquam hactenus editum. » Cf. plus haut, p. 31.

^{3.} Memorabilia Ecclesiæ sæculi XVII, 1. II, c. 27, p. 388 (reference de Bayle).

^{4.} Je lui emprunte la traduction du passage de Tarsia (p. 33).

^{5.} P. 31. Cf. aussi sur cette influence de Mariana, ibid., p. 78, 81, 203, 218, 227, 229, 334, etc. Où cette influence paraît avoir été peu décisive, ou contredite, c'est en matière de critique historique, puisque Quevedo admettait l'authenticité des plombs de Grenade (voir ce que dit M. Mérimée, p. 272).

^{6.} Voir la 2º partie, c. III, § III.

philosophe. Mariana, dit-il, était aveugle. Contre cette assertion devons-nous nous inscrire en faux?

Tout d'abord, le portrait que l'on conserve à la Biblioteca provincial de Tolède et qui porte l'inscription:

P. IVAN DE MARIANA DE LA COMPAÑIA DE IESVS DE EDAD DE 88 AÑOS I 72 DE RELIGION

ne paraît pas, il s'en faut, être celui d'un aveugle 1. Mariana lui-même dans la préface à A. Schott de ses Scholia sur le Nouveau Testament, qui a dù être écrite en 1618, ne fait aucune allusion à pareille infirmité. Ce serait donc en tout cas postérieurement qu'il aurait perdu la vue, en 1619, alors qu'il préparait l'impression de ses Scholia sur le Vieux et le Nouveau Testament (et il y avait de quoi la perdre); ce serait à ce moment que Quevedo 2 lui aurait apporté l'aide de ses yeux de lynx, pour employer l'antithèse de Tarsia. Mais alors comment expliquer que ni Andrade, qui a vécu avec Mariana durant les dernières années de celui-ci, ni le P. de Buiza, supérieur de la maison de Tolède, dans la lettre dont nous parlerons tout à l'heure et où il annonce la mort de Mariana, ne laissent entendre que leur confrère ait été frappé de cécité? D'autre part, M. Mérimée a constaté que Tarsia n'est pas toujours très exact3. Tout ce qu'on peut accorder raisonnablement à ce biographe, c'est que cette « cécité » n'était qu'une « grande faiblesse de vue », qui n'aurait rien de rare chez un octogénaire. Il a peut-être cédé au désir de faire une pointe. Quant à l'aide fournie par Quevedo, elle n'est sans doute pas une imagination 4. Tarsia donne un détail que par ailleurs nous savons exact: « Mariana, dit-il, avait dû faire transcrire ses textes par un secrétaire»; et c'est même peut-être de là qu'il a conclu à la cécité. Nous pouvons donc tenir compte de son témoignage dans la mesure où il n'est ni contredit ni invraisemblable.

11

On sait d'une façon certaine, depuis une vingtaine d'années, à quelle date est mort Mariana. La lettre du P. de Buiza, datée de

^{1.} Voir la reproduction de ce portrait en tête du volume.

^{2.} Il était précisément revenu vers la fin de 1618 à Madrid, qu'il avait quitté en 1613 pour suivre le duc d'Osuna en Sicile et à Naples, et où, dans l'intervalle, il avait, du reste, fait trois apparitions (cf. Mérimée, 1, 2).

^{3.} Voir p. viii de l'Introd. du même ouvrage.

^{4.} En 1613, Quevedo dédiait au cardinal de Sandoval une paraphrase des Thrènes de Jérémie avec commentaires, en prose et en vers, « ordenando y declarando la letra hebraica ». (Cf. Fernández-Guerra y Orbe, Vida de D. Fr. de Quevedo, p. XLV1, et Mérimée, p. 33).

« Toledo y febrero 16 de 1624», et annonçant aux maisons de la Province cet événement, survenu le même jour, a été publiée dans le Siglo futuro, en 1884¹, par le P. Uriarte, qui a ainsi fait justice des raisons invoquées par Mayans² et Noguera³, en faveur d'une autre date, celle du 16 février 1623. La date qui ressort de cette lettre était, du reste, déjà donnée par Andrade. Alegambe la retardait d'un jour; il est difficile de savoir pourquoi.

On se rappelle que le cardinal Quiroga avait donné aux jésuites de Tolède, en 1583, le collège qui fut placé sous le vocable de San Eugenio. Il est de tradition parmi les Tolédans que le P. Mariana y a vécu et qu'il y a été enterré. On omet de dire sur quoi l'on se fonde : peut-être le trouverait-on en remontant la filière des descriptions et histoires locales 4.

Si c'est là qu'il fut enterré, c'est là aussi qu'il dut vivre, semble-t-il, au moins dans les dernières années de sa vie⁵. Andrade, il est vrai, donne à penser le contraire; il déclare qu'il y avait dans la maison avec Mariana beaucoup de vieillards « achacosos », retraités, sans doute, comme l'historien : ce qui paraît plutôt convenir à une maison professe qu'à un collège ou noviciat. Cependant Mariana a pu être installé dans le collège à un certain moment⁶; car il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit Andrade, à savoir qu'il se fixa, en revenant de Paris, dans la maison de Tolède d'une façon si assise, qu'il n'en bougea le reste de sa vie, soit cinquante années durant⁷: il n'y était pas tellement à demeure, nous l'avons vu, qu'il n'allât en villégiature, soit dans la maison de campagne que les jésuites avaient dans les cigarrales, soit aux environs de sa ville natale.

^{1. 16, 19} et 22 février, sous le titre de El P. Juan de Mariana. La lettre de Buiza a été reproduite dans le Boletin de la R. Acad. de la Hist., t. X (1887), p. 421-3. En voici le début: « Oy viernes . 16, de l'ebrero a las . 5. de la tarde a sido el Ser seruido de lleuar a mejor uida al P. Juan de Mariana de una calentura maligna que le acauo al nono murio de 88 años y entrado en 89 y de compania 71 recividos todos los sacramentos con una muerte tan santa y con lanta quietud y sosiego que son fieles testigos de la paz de su alma y santidad de su vida... »

^{2.} Prefacion aux Advertencias de Mondéjar, p. vII-vIII.

^{3.} P. LXXXIV.

^{4.} Qu'il y ait vécu, c'est ce qu'affirme Vicente de la Fuente (Hist. de lus Universidades, t. IV, p. 112): « Al liempo de la exputsion de los Jesuitas se cedio a la Universidad (de Toledo) el edificio de su colegio, mas célebre que grandioso. Alli habian vivido Mariana, Molina y otros muchos personajes insignes. »

^{5.} En 1621, le recteur de ce collège était le P. González de Mendoza, auteur d'une oraison funèbre de Philippe III (cf. le n° 504 de la *Impr. en Toledo*). On aimerait à savoir si Mariana lui fournit des idées.

^{6.} Dans le Disc. de las enf. (§ 180), il est fait allusion à l'impossibilité de loger tous les profès dans les maisons professes « pues tan gran número de Profesos no pueden estar en las Casas por ser ellas pocas». Tel était, sans doute, le cas de la maison de Tolède, et il se peut qu'on ait, en conséquence, logé Mariana, au moins à la fin de sa vie, dans le collège. Buiza ne dit pas expressément que Mariana soit mort dans la maison professe.

^{7. «...} Se fue a la Casa Professa de Toledo, y assento alli su morada tan de assiento, que no se mudo de ella en todo el resto de su vida...»

Pour ce qui concerne la sépulture, il est difficile de ne pas tenir compte du renseignement que fournit la tradition locale. Les traditions locales viennent bien souvent de sources écrites oubliées; c'est probablement le cas ici. Toujours est-il que dans une sorte de guide intitulé: Toledo en la mano, paru en 18571, on présente comme une chose connue que le P. Mariana et un autre jésuite, le P. Gerónimo de Ripalda, mort à l'âge de quatre-vingts ans à Tolède en 16182, sont enterrés dans la chapelle du collège de San Eugenio, laquelle était encore debout, et servait d'écurie à un particulier. Depuis, un prêtre tolédan, ayant fait fouiller le sol à l'endroit désigné, a trouvé, là où fut le cancel de la chapelle, deux sépultures sans aucune inscription, mais contenant chacune une momie, revêtue des ornements sacerdotaux. Il y avait, paraît-il, d'autres cadavres, mais aucun n'était revêtu de ces ornements. Il était assez naturel de penser que les deux prêtres ensevelis là étaient le P. Ripalda et le P. Mariana. Or les traits de l'une des deux momies étaient assez semblables à ceux du portrait de la Bibliothèque provinciale de Tolède. On aurait donc bien retrouvé là le corps du P. Mariana. Les deux cadavres ont été déposés dans l'église de San Juan Bautista, ancienne chapelle de la maison professe des jésuites3.

^{1. «...} Se sabe que en la capilla de este Colegio, que todavia subsiste en pie, aunque reducida á cuadra de un particular que la compró á la nacion, están sepultados entre otros muchos jesuitas, nada menos que el gran historiador Padre Juan de Mariana y el Padre Gerónimo de Ripalda. Como ya hemos apuntado, fué este colegio la casa noviciado de la Compañia, y residian en ella algunos individuos respetables de la misma, de los quates se enterraron varios en la capilla, contándose en su número los dos mencionados escritores; la desgracia es que no se tiene noticia puntual del sitio en que yacen, y por esto no ha sido posible intentar su exhumacion, como lo habria verificado la Comision de monumentos históricos; y sino, con licencia del Autoridad, lo hubieramos hecho los particulares por no consentir que los caballos y otras bestias estén profanando tan venerables cenizas...» (Sisto Ramón Parro, Toledo en la mano, t. II, p. 474-475).

^{2.} Cf. la notice de Nic. Antonio sur lui.

^{3.} Voici les détails qu'a bien voulu me communiquer sur cette découverte D. Juan Moraleda Esteban: « Por el Muy llustre Señor D. Jose Aceves y Acevedo, Canónigo al presente de la Santa Primada Iglesia Catedral Basílica de Santa María de Toledo. se me ha comunicado que durante el pontificado del Exemo, y Rvedimo Señor D. Juan Ignacio Moreno, Cardenal Arzobispo de Toledo, el dicho presbitero toledano Sr. Aceves y Acevedo fué fabricero de todas las parroquias de la ciudad de Toledo -de 1875 á 1884 — en cuya época, teniendo noticia por obras históricas de la ciudad. de que los Padres Gerónimo de Ripalda y Juan de Mariana de la Compañía de Jésus, se hallaban sepultados en la Iglesia del derruido Colegio Viejo, ó de San Eugenio, casa-noviciado de la Compañía de Jésus, fundado por el Cardenal Quiroga en 1583... descubrió el presbiterio y parte de la mencionada iglesia; y en lo que fue presbiterio, halló dos sepulturas - sin lápida ninguna - que respectivamente contenian una mómia cada una, bestida con los ornamentos sagrados de celebrar el santo sacrificio de la misa. En vista de este hallazgo, continuó las escavaciones en todo el antiguo templo, y no halló mas sepultura en que el cadaver respectivo tubiera tales ornamentos; haciendole este hecho deducir que las dos mómias con casulla, etc., encontradas en el presbitorio, debian ser las de los Padros Juan de Mariana y Gerónimo Ripalda, é inmediatamante trasladó los restos mortales de los dos hombres célebres

Ш

Dans cet exposé de sa vie, principalement de sa vie scientifique, nous avons pu nous faire une idée de ce que vaut Mariana comme savant, comme critique, comme historien, en dehors de son Histoire d'Espagne, à l'examen de laquelle le reste de ce volume est consacré. Comme conclusion de cette biographie, il ne sera pas hors de propos de faire ressortir ce qu'a été notre auteur comme humaniste et comme philologue.

Humaniste, c'est-à-dire imprégné des lettres grecques et latines, pénétré de l'idée que sans elles il n'y a pas de culture intellectuelle pour un moderne, Mariana l'a été entre tous. C'est parce qu'il est un humaniste convaincu qu'il a écrit presque toute son œuvre d'abord en latin, et cela précisément à une époque où une réaction se faisait sentir en Espagne, dont les initiateurs les plus connus sont Pérez de Oliva et son neveu Ambrosio de Morales. Et nous verrons à propos de son Histoire d'Espagne, en quel latin, simple, concis et vigoureux il écrivait. C'est avec une hostilité mêlée de mépris, semble-t-il, qu'il parle des romancistas, c'est-à-dire des gens qui écrivent en langue vulgaire. Il avait à cet égard les mêmes préventions, sinon le même exclusivisme qu'Erasme. S'il a écrit en castillan son Discurso de las enfermedades de la Compañia, c'est probablement parce qu'il n'avait point l'intention de le publier; et s'il a traduit le De spectaculis ainsi que le De mulatione monetae, c'est qu'il voulait agir sur ses compatriotes. Nous verrons qu'il s'est fait aider pour mettre en espagnol son Historia de rebus Hispaniae: il ne considérait donc pas cette traduction comme un de ces travaux littéraires qui demandent de la personnalité. Eût-il admis une collaboration de ce genre pour le travail inverse?

Dans le De rege 2, il préconise l'enseignement en latin. Il veut que le jeune prince fasse des thèmes, des versions, des vers, qu'il écrive et parle le latin comme sa langue maternelle, qu'il lise Cicéron, les

que las historias citan, á la Parroquia de San Juan Bautista... depositandolos en una de las bóvedas de dicho templo parroquial, no sin poner el nombre de cada uno dentro de sus respectivas calaveras escrito en un papel pequeño arrollado, haciendole presumir cuál pertenccia al Padre Mariana el parecido que conserva esta con el retrato del eximio escritor existente en la Biblioteca Provincial de la ciudad de Toledo. Se hallan los restos de ambos sacerdotes dentro de un cajon de madera. De este acontecimiento dió el Señor Aceves y Acevedo cuenta al Exemo. Señor Cardenal Moreno, quien ordenó se instruyera expediente en el que constavan todos estos datos de excepcional importancia; expediente que se guarda en el Archivo General diocesano.» L'Academia de la Historia a chargé une commission de s'occuper de cette question de la sépulture du grand écrivain. Les résultats n'ont pas encore été publiés.

^{1.} Voir plus loin, 2' partie, c. II, § 11.

^{2.} H, 6.

historiens, Virgile, Horace. Et s'il lui impose une telle obligation, ce n'est point par une mesure spéciale, mais parce que, n'admettant pas qu'un roi ne soit pas un homme cultivé, il le soumet, lui aussi, à ce système d'éducation intellectuelle qui est celui des jésuites, et qui repose particulièrement sur la connaissance de la langue et de la littérature latines. Quant au grec, s'il ne l'a pas inscrit dans le programme des études classiques, il en faisait certainement le complément indispensable d'une culture supérieure 1. Il n'aimait sans doute pas ces programmes qui ont la prétention d'instruire l'enfant de omni re scibili et rendent impossible aucune assimilation sérieuse. Savoir bien le latin lui paraissait mieux que savoir mal le latin et le grec. Ainsi, de ce qu'il n'exigeait pas que le roi, ou le simple caballero, eût grécisé au collège, on ne peut conclure que son humanisme fût exclusivement latin. Pas davantage il ne serait raisonnable d'imaginer qu'il dédaignait les précieuses minuties de la philologie, sous prétexte qu'il trouvait inutile de surcharger le rudiment de subtilités grammaticales et qu'il recommandait sur ce point, avec quelle sagesse! la simplification.

Philologue, il l'a été, et non pas seulement humaniste, si ce dernier mot doit désigner, par une restriction peut-être légitime, les premiers amis, éblouis et débordés, de l'antiquité renaissante, et aussi tout admirateur passif des œuvres par eux retrouvées; si le philologue est un humaniste armé de critique, soucieux d'exactitude, et désireux non seulement de jouir des beautés littéraires et artistiques, mais de connaître les circonstances de leur production, l'histoire des peuples qui les ont créées, enfin d'une façon générale, et indépendamment des préoccupations esthétiques, l'antiquité elle-même tout entière.

Tout d'abord, si Mariana a traité en lettré, en véritable écrivain, les questions d'érudition, ce ne sont pas les questions purement littéraires qui l'ont attiré. S'il a aimé les anciens, ç'a été moins comme un lecteur passionné que comme un historien et un philosophe qui veut tirer de leurs œuvres la science et la morale qu'elles contiennent.

D'autre part, comme la plupart des érudits espagnols de tous les temps, Mariana, sans doute, a pris pour champ principal de ses investigations le passé de son pays: il n'est pas jusqu'à la publication des sermons de Calixte II qui ne tienne dans ces limites, puisqu'elle apportait un argument en faveur de la venue de saint Jacques. L'Epitome de Photius nous montre pourtant un homme qui songe à accroître le patrimoine commun des humanistes. Ce souci est attesté encore par le De ponderibus, qui, en fait, pouvait servir à illustrer les textes grecs ou

^{1.} On a vu qu'il faisait des vers latins (p. 93; cf. aussi 2° partie, c. II, § II). Mais il décochait au besoin l'épigramme en grec : voir la *Nueva biografia de Lope de Vega*, par La Barrera, p. 310, nole.

latins autant que la Bible, et par ce hors-d'œuvre que constitue, dans le De spectaculis, la description des jeux et des théâtres dans l'antiquité. Nous avons là comme des spécimens de ce qu'aurait pu faire notre auteur s'il s'était occupé plus continûment d'archéologie classique.

L'humanisme espagnol a eu quelque chose d'intéressé, si l'on peut dire. On compte ceux de ses représentants chez qui le goût pour les auteurs anciens fut purement philologique, qui ont songé à faire un livre sur des antiquités qui ne fussent pas espagnoles, ou un commentaire à des œuvres qui n'eussent pas quelque intérêt, ou patriotique, ou religieux, ou pratique. Sans vouloir formuler ici unc règle générale (trop d'exceptions seraient fournies par l'Inventario bibliográfico qu'a dressé des travaux des humanistes ou philologues de son pays l'auteur de la Ciencia española 1), on a le droit d'étendre la portée des observations présentées par Ch. Graux à propos de l'hellénisme espagnol au xvrº siècle 2. En corrigeant ce qu'il dit du peu de goût qu'on avait en Espagne pour les historiens grees, car les historiens qui s'occupaient de l'Espagne étaient appréciés, lus dans les traductions et dépouillés; en entendant aussi de la littérature latine ce qu'il dit de l'attrait tout spécial qu'exerçaient les philosophes, les médecins, les auteurs canoniques et les Pères grecs, on arriverait peutêtre à caractériser assez exactement le mouvement humaniste espagnol. Mariana ne s'est pas soustrait aux habitudes et a partagé les goûts de ses compatriotes. Nous avons, dans les recueils de Londres, quelques traces de ses lectures : ce sont des notes extraites d'Aristide, d'Aristote « ex libris politicorum », et de Pline l'Ancien 3. Les premières ont trait à l'immoralité des spectacles, les secondes à la politique et à l'éducation, les troisièmes à l'histoire naturelle, à la géographie, etc. Ce sont comme des réserves accumulées pour un objet déterminé et prochain, et non pour une jouissance désintéressée. Il avait dû dépouiller bien d'autres ouvrages. Quant à sa prédilection pour ceux des auteurs grecs et des latins qui lui fournissaient l'histoire de l'Espagne ancienne, elle était assez naturelle. Aussi est-il notable que, représentant par beaucoup de ses œuvres cet humanisme particulariste et cette philologie utilitaire que l'on rencontre surtout chez les Espagnols, il ait voulu, lui aussi, travailler à cette reconstitution du monde gréco-latin qui a passionné hors d'Espagne tant d'intelligences, et qui est l'objet de la philologie classique.

A cet objet, par ses travaux d'exégèse, l'auteur des Scholia ajoutait la reconstitution du milieu juif. L'interprétation des textes bibliques n'était pas pour lui simple affaire d'imagination, comme elle l'était pour les León de Castro, qui n'y cherchaient que le sens allégorique

^{1.} T. III, p. 255-72.

² P. 19-20.

^{3.} Ms. Egerton 1871, n° 19, f° 99-120; 1875, n° 34, f° 165-97; n° 43, f° 302-16.

et dédaignaient systématiquement le sens littéral. Le souci du réalisme historique le conduisait à voir, dans la Bible, d'abord une histoire, l'histoire d'un peuple, de ses croyances, de ses mœurs. Il en était donc venu à commenter la Bible en philologue, et de cette disposition nous avons une preuve frappante dans le *De ponderibus*. Sans doute il n'était pas en cela novateur : ne peut-on lui faire pourtant une place parmi les adeptes les plus sérieux des études juives?

Enfin, l'histoire et la littérature ecclésiastiques élargissaient pour lui l'horizon des humanistes et comblaient le fossé qui sépare le monde ancien du monde moderne. « La chasse aux documents de l'histoire ecclésiastique fut la grande préoccupation des hommes du xvi° siècle¹. » On a vu qu'elle avait été l'une des grandes préoccupations de Mariana.

Une chose paraît lui avoir manqué, la connaissance de l'arabe, si nécessaire à la culture d'un Espagnol, à plus forte raison d'un historien de l'Espagne. Dozy a constaté l'ignorance générale des érudits espagnols depuis le xvr siècle jusqu'à son temps sur ce point ?. Il y a peut-être là une conséquence de la Renaissance, qui détourna, au profit des études grecques et surtout latines, l'attention des lettrés et des savants de la péninsule. Il convient sans doute aussi d'attribuer au mépris pour les vaincus et à l'inutilité de leur langue pour les études ecclésiastiques une négligence aussi étrange. Pour Mariana, on ne voit pas qu'il ait su plus d'arabe qu'il n'en fallait strictement pour étudier, comme il l'a fait dans le De annis arabum, le calendrier musulman.

Quoi qu'il en soit, on ne peut manquer d'être frappé de l'extension de ses études et ses aptitudes philologiques. Un Fernán Núñez de Guzmán, un Pedro Núñez, un Laguna, un Agustín avaient apporté des contributions importantes à la science des antiquités romaines ou grecques³; un Montano avait consacré à peu près toute sa vie à l'étude de la Bible; la patrologie espagnole, représentée surtout par Isidore, avait trouvé, en Espagne, de nombreux commentateurs. Mariana ne se cantonna point. Antiquités profanes ou chrétiennes gréco-latines, antiquités hébraïques, telles étaient, de son temps, les spécialités de la philologie : il n'est resté étranger à aucune.

Est-il besoin d'ajouter que, comme Paez de Castro et Alvar Gómez, comme Zurita et Agustín, il savait quelles richesses constituent les ouvrages des anciens? Mais il faisait mieux que de les collectionner, ce qui ne lui était pas, ainsi qu'à eux, possible; comme le Flamand André Schott, et par son entremise, il a fait publier ce qu'il a pu. Il n'a rien édité en grec sans doute, non plus que les autres Espagnols de son temps; mais c'était quelque chose que de donner des traductions de Cyrille, d'Eustathe, et de préparer une epitome latine de Photius. Il

1. Langlois, Manuel de Bibliographie historique, p. 259.

Avant-propos des Recherches. Quevedo passait pourtant pour savoir l'arabe à fond.
 Cf. Graux, Introduction.

souffrait et se plaignait du manque de livres. Combien il regrettait de voir prisonniers dans le majestueux Escorial les manuscrits accumulés par Philippe II 1! Ch. Graux nous montre 2 les jésuites demandant à ce prince de les installer dans le monastère annexé à son palais et destiné aux hiéronymites. Le roi n'eût pas été mal inspiré de les écouter, car l'on se plait à penser qu'ils n'eussent pas manqué de préposer à la garde de la bibliothèque le P. Mariana.

Mais notre auteur n'a pas été seulement un philologue. Il n'a pas vécu toute sa vie avec les livres et les anciens. Dans sa cellule de la maison professe de Tolède, il a vécu avec ses concitoyens, souffert de leurs souffrances et cherché les remèdes. Par là, il se distingue des savants espagnols de son temps, et, plus que tout autre, impose la sympathie et le respect.

Tel est l'homme qui, vingt ans après Garibay, donnait une Histoire générale d'Espagne, la seconde qui ait été complète (en cela celle de Garibay fut la première), mais la première qui ait été lisible et qui se soit imposée par le style, le talent et la personnalité de l'auteur, puisque tel n'est point le cas du *Compendio*, malgré l'intérêt qu'il présente et la place qu'il tient dans l'historiographie espagnole³.

^{1.} Cf. Graux, p. 334.

^{2.} P. 311, n. 2.

^{3.} Voir Les prédécesseurs de Mariana.